

LAWRENCE

LE CYCLE D'ALBERTINE DANS

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

LAWRENCE

LE CYCLE D'ALBERTINE DANS

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

ABSTRACT

Name: W. Douglas Lawrence

Title: Le Cycle d'Albertine, sa place et sa signification dans
A la recherche du temps perdu

Department: French Language and Literature

Degree: Master of Arts

The first part of this thesis is devoted to a detailed analysis of the progressive unfolding of the love story of Albertine and the narrator of Proust's A la recherche du temps perdu.

In the second part Albertine as a character is considered both as a projection of the personal attitudes of the hero of the novel and as an independent novelistic personage. The Albertine cycle is further studied in relation to certain other love stories of the novel, with emphasis placed on its predominant rôle in the love experience of the narrator and in the formation of his psychological outlook and philosophy of human experience. The importance of the Albertine cycle is finally stressed in relation to the narrator's discovery of his own literary vocation, as a necessary apprenticeship to the experience which is to be the subject of the work of art.

Le Cycle d'Albertine, sa place et sa signification dans

A la recherche du temps perdu

by

W. Douglas Lawrence

Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and
Research in partial fulfilment of the requirements for
the degree of Master of Arts

Department of French Language and Literature
McGill University
Montreal 112, Canada

29 July 1969

PRÉFACE

Que le nom d'Albertine punctue si fréquemment les pages des divers volumes d'A la recherche du temps perdu serait déjà une indication de l'importance que tient ce personnage dans la pensée de l'auteur. D'une manière ou d'une autre, la présence d'Albertine se fait sentir depuis le deuxième volume de l'oeuvre de Proust jusqu'à l'avant dernier.

Le cycle d'Albertine a ses origines lors d'une villégiature du jeune narrateur à Balbec alors qu'il est à peine sorti de l'adolescence. Au cours de ce séjour, de nouveaux mondes s'ouvrent à lui; l'amitié, avec sa rencontre de Robert de Saint-Loup, la haute société, avec celle de Mme de Villeparisis, l'art, dans sa fréquentation du grand peintre Elstir, l'amour, dans sa familiarité avec la petite bande des "jeunes filles en fleurs". Son amourette avec Albertine ne reste cependant qu'un épisode inscrit parmi une variété d'activités et de découvertes, et dans le volume suivant leur liaison ne sera que furtive. La vie du héros à cette époque-là est dominée par son désir de pénétrer dans le grand monde, et en dehors des drames de famille (tels que la maladie et la mort de la grand'mère), ses expériences de la vie militaire, ~~et des~~ événements comme la matinée de Mme de Villeparisis ou le dîner chez la duchesse de Guermantes dépassent en importance les quelques rencontres avec Albertine. Dès le début de Sodome et Gomorrhe s'élève le spectre de l'homosexualité avec la découverte de la rencontre de Charlus et de Jupien dans la cour de l'hôtel de Guermantes. Une société déchirée par l'affaire Dreyfus, l'implication du vice de Charlus lié avec le musicien Morel, forment l'arrière-plan de la nouvelle intimité du

narrateur et d'Albertine, aventure amoureuse qui se solde par la révélation que la jeune mouette de Balbec n'est pas étrangère au monde de Gomorrhe. A partir de ce moment-là, l'histoire de cet amour s'élargit pendant deux longs volumes, si bien que le monde du roman semble parfois s'être rétréci au point que la scène n'est plus occupée que par deux personnages. Même après la mort d'Albertine les préoccupations du narrateur, méditant sur l'expérience qu'il vient de vivre, s'étirent en longueur presque à l'exclusion de toute autre chose. Jusqu'au dernier chapitre du Temps retrouvé, où le héros du roman et l'architecte de l'oeuvre se rejoignent dans la miraculeuse découverte de la vocation littéraire, nous n'avons plus que des aperçus fragmentaires et disjoints de cet immense monde social qui dominait plusieurs volumes antérieurs.

Toutefois l'importance du cycle d'Albertine ne tient pas seulement au fait qu'il occupe un bon tiers de l'oeuvre proustienne. Car c'est le personnage d'Albertine qui préside à l'éducation sentimentale du narrateur, dans le sens le plus vaste du mot. C'est elle qui lui apprend les bonheurs de l'amour, et plus encore les ravages de la jalousie; et au-delà de la mort Albertine l'amène à ses réflexions les plus profondes sur la nature essentielle de la condition humaine. A la sensibilité native du narrateur, qui comme une cadence musicale n'aurait cherché spontanément qu'à s'éteindre dans un accord suivi de silence, Albertine inflige les blessures successives qui forcent cette sensibilité à prendre conscience de toutes ses ressources. Lorsqu'il rencontre Albertine pour la première fois, le narrateur n'a pas encore une vision très compréhensive du monde; au moment où le

souvenir de la jeune fille s'efface de sa mémoire, il est un homme mûr, et les contours de sa vision, formés peu à peu par la découverte de son propre coeur à travers l'épreuve de cet amour, seront fixés pour toujours.

Les éléments qui entrent dans la formation de cette vision sont divers; l'amour-désir du narrateur contient déjà en germe tout ce qui en découlera; l'expérience de l'amour d'Albertine le conduira non pas vraiment à une théorie de l'amour, mais plus profondément à une compréhension des conditions qui président à la naissance et à l'évolution de l'amour, du bonheur, de la jalousie; à la révélation aussi de la subjectivité totale du monde affectif de chaque être; les intermittences du coeur ne seront plus qu'une des manifestations de l'infinie mobilité de toute personnalité humaine. Ce n'est en réalité que l'habitude qui crée des liens entre les individus, c'est l'oubli qui les efface, et en dernier lieu le narrateur découvrira que tout être est condamné à un isolement absolu.

Nous nous proposons dans cette étude de réunir tout d'abord et d'analyser avec quelque détail les principaux épisodes qui jalonnent le cycle d'Albertine, pour que le lecteur puisse en apprécier l'évolution, le considérant quelque peu à l'écart de l'ensemble du roman.

Dans la seconde partie, nous aborderons la question de la caractérisation d'Albertine, unique dans l'oeuvre à cause de sa double présence à la fois comme une cosa mentale dans l'esprit du narrateur, et comme simple personnage de roman. Puis nous nous attarderons sur le cycle d'Albertine comme histoire d'amour, essayant de le situer

par rapport aux autres expériences amoureuses du roman. Finalement on considérera les rapports qui existent entre cet amour d'Albertine - l'excursion par excellence du narrateur dans la voie de "la vie" - et l'autre aspect de sa quête de la réalité, celui de l'art, qui à la fin donnera au narrateur la certitude que l'on peut tirer de toute vie humaine une valeur d'éternité.

Toutes les références des citations d'À la recherche du temps perdu renvoient à l'édition Gallimard en trois volumes (Bibliothèque de la Pléiade, 1954).

PREMIÈRE PARTIE: ANALYSE DU CYCLE D'ALBERTINE

CHAPITRE I : L'ÉBAUCHE D'UNE IDYLLE

La Villégiature à Balbec: A l'ombre des jeunes filles en fleurs

Le départ du jeune narrateur pour le pays longtemps rêvé de Balbec amène la mort définitive de son amour pour Gilberte Swann, et ouvre la voie à de nouvelles expériences amoureuses. Ayant rompu les amarres de son histoire habituelle, il trouve que toutes ses facultés sont éveillées par le voyage; mais si plusieurs silhouettes féminines entrevues au passage ont peuplé ses rêveries, il est encore dans un "état de vacance sentimentale"¹ le jour de sa rencontre des jeunes filles en fleurs.

J'étais dans une de ces périodes de la jeunesse, dépourvues d'un amour particulier, vacantes où partout...on désire, on cherche, on voit la Beauté. Qu'un seul trait réel...nous permette de projeter la Beauté devant nous, nous nous figurons l'avoir reconnue, notre cœur bat, nous pressons le pas, et nous resterons toujours à demi-persuadés que c'était elle, pourvu que la femme ait disparu: ce n'est que si nous pouvons la rattraper que nous comprenons notre erreur (I, 787).

La fragilité de santé et la timidité naturelle du héros l'empêchent de prendre des initiatives, pourtant il serait curieux de "savoir comment étaient faites de près, en réalité, les plus jolies jeunes filles que la vie pût offrir" (I, 788). Il ne se rend pas compte encore que sa curiosité n'est pas désintéressée, qu'elle a ses origines dans un désir de possession physique. C'est un jour où le narrateur, ayant eu des velléités de pénétrer dans la salle de bal du casino, s'est finalement résigné à attendre sur la plage le moment de chercher sa grand'mère, que les jeunes filles en fleurs font leur première apparition.

[P]resque encore à l'extrémité de la digue où elle faisait mouvoir une tâche singulière, je vis s'avancer cinq ou six fillettes, aussi différentes, par l'aspect et par les façons, de toutes les personnes auxquelles on était accoutumé à Balbec, qu'aurait pu l'être, débarquées on ne sait d'où, une bande de mouettes qui exécute à pas comptés sur la plage - les retardataires rattrapant les autres en voletant - une promenade dont le but semble aussi obscur aux baigneurs qu'elles ne paraissent pas voir, que clairement déterminée par leur esprit d'oiseaux (I, 788).

Le narrateur ne distingue pas encore très nettement les visages des jeunes filles. Mais déjà il devine chez elles certains traits communs qui les auraient réunies: haine de tout ce qui est laid ou ridicule, incapacité de "subir un attrait d'ordre intellectuel ou moral", "répulsion pour toutes [les camarades] chez qui des dispositions pensives ou sensibles se trahissaient par de la timidité, de la gêne, de la gaucherie"; d'autre part "un certain mélange de grâce, de souplesse et d'élégance physique, seule forme sous laquelle elles pussent se représenter la franchise d'un caractère séduisant et la promesse de bonnes heures à passer ensemble". Elles passent, comme une machine hors de contrôle sur la digue, forçant les uns à s'écarter, se riant des autres, "telles que si... elles eussent jugé que la foule environnante était composée d'une autre race et dont la souffrance même n'eût pu éveiller en elles un sentiment de solidarité" (I, 790-791).

Au fur et à mesure que la bande s'approche, le narrateur essaie non seulement de mieux voir les visages, mais aussi de se représenter la vie des jeunes filles; une d'elles surtout attire son attention.

[Cette jeune] fille aux yeux brillants, rieurs, aux grosses joues mates, sous un "polo" noir, enfoncé sur sa tête... poussait une bicyclette avec un dandinement de hanches si dégingandé, en employant des termes d'argot si voyous et criés si fort, quand je passai auprès d'elles (parmi lesquels je distinguais cependant la phrase facheuse de "vivre sa vie") qu[e]...je conclus...que toutes ces filles appartenaient à la population qui fréquente les vélodromes, et devaient être les très jeunes maîtresses de coureurs cyclistes. En tout cas dans aucune de mes suppositions, ne figurait celle qu'elles eussent pu être vertueuses (I, 793).

Même vues de très près, individualisées, les jeunes filles font "bande à part" par leur mutuel "esprit de camaraderie", par l'"insolente indifférence dont brillait chacune". Quand le narrateur passe à coté de celle qui pousse la bicyclette, il croise

ses regards obliques et rieurs, dirigés du fond de ce monde inhumain qui enferme la vie de cette petite tribu, inaccessible inconnu où l'idée de ce que j'étais ne pouvait certainement ni parvenir ni trouver place...cette jeune fille coiffée d'un polo qui descendait très bas sur son front, m'avait-elle vu au moment où le rayon noir émanait de ses yeux m'avait rencontré? Si elle m'avait vu qu'avais-je pu lui représenter? Du sein de quel univers me distinguait-elle?... (I, 793-794).

Le narrateur est tout de suite avide de la connaître; dans ses yeux surgissent, inconnues de lui

les noires ombres des idées que cet être se fait, relativement aux gens et aux lieux qu'il connaît... les ombres aussi de la maison où elle va rentrer, des projets qu'elle forme ou qu'on a formés pour elle, et...surtout...elle, avec ses désirs, ses sympathies, ses répulsions, son obscure et incessante volonté. Je savais que je ne posséderais pas cette jeune cycliste si je ne possédais aussi ce qu'il y avait dans ses yeux. Et c'était par conséquent toute sa vie qui m'inspirait du désir...(I, 794).

Sentant pourtant l'impossibilité qu'il y aurait à faire partie de la petite bande, le désir du narrateur lui est douloureux, mais il

est aussi enivrant :

parce que ce qui avait été jusque-là ma vie ayant cessé d'être ma vie totale, n'étant plus qu'une petite partie de l'espace étendu devant moi que je brûlais de couvrir, et qui était fait de la vie de ces jeunes filles, m'offrait ce prolongement, cette multiplication possible de soi-même, qui est le bonheur (I, 794).

Le narrateur reconnaît que son désir de ces jeunes filles est dû en partie au fait qu'elles sont des passantes; présentées chez une entremetteuse, tout ce prestige qui tient à leur caractère furtif et à sa propre imagination serait supprimé.

Il faut que l'imagination, éveillée par l'incertitude de pouvoir atteindre son objet, crée un but qui nous cache l'autre et, en substituant au plaisir sensuel l'idée de pénétrer dans une vie, nous empêche de reconnaître ce plaisir, d'éprouver son goût véritable, de le restreindre à sa portée (I, 796).

D'autre part le "changement des proportions sociales, caractéristique des bains de mer" qui tend à nous faire exagérer les avantages sociaux que nous attribuons aux autres, entre aussi pour quelque chose dans l'impression que les jeunes filles font sur le narrateur. De sorte que la petite bande pourrait de réduire à un "extrait de la fuite innombrable des passantes" (I, 796-797). Cependant le narrateur a eu l'occasion de regarder chaque fille plusieurs fois et il s'éloigne avec regret.

[J]e pouvais me dire avec certitude que, ni à Paris, ni à Balbec, dans les hypothèses les plus favorables de ce qu'auraient pu être...les passantes qui avaient arrêté mes yeux, il n'y en avait jamais eu dont l'apparition, puis la disparition sans que je les eusse connues, m'eussent laissé plus de regret que ne feraient celles-ci, m'eussent donné l'idée que leur amitié pût être une telle ivresse...je n'avais rien vu d'aussi beau, imprégné d'autant d'inconnu, aussi inestimablement précieux, aussi vraisemblablement inaccessible. Elles étaient, du bonheur inconnu et possible de la vie, un exemplaire si délicieux et en si parfait état, que c'était presque pour des

raisons intellectuelles que j'étais désespéré de ne pas pouvoir faire...l'expérience de ce que nous offre de plus mystérieux la beauté qu'on désire...il se pouvait qu'il ne fût pas un plaisir inconnu, que de près son mystère se dissipât, qu'il ne fût qu'une projection, qu'un mirage du désir. Mais, dans ce cas, je ne pouvais m'en prendre qu'à la nécessité d'une loi de la nature...et non à la défectuosité de l'objet. Car il était celui que j'eusse choisi entre tous, me rendant bien compte, avec la satisfaction d'un botaniste, qu'il n'était pas possible de trouver réunies des espèces plus rares que celles de ces jeunes filles fleurs qui interrompaient en ce moment devant moi la ligne du flot de leur haie légère, pareille à un bosquet de roses de Pennsylvanie... (I, 797-798).

Le narrateur doit rentrer se reposer avant de partir le soir pour le restaurant de Rivebelle avec son ami Saint-Loup, mais il reste curieux des jeunes filles vues sur la plage: tout ce qui a trait à elles "devient motif d'émotion, puis de rêverie" (I, 800). Il rapproche le nom de Simonet, entendu sur la plage, de la grande jeune fille qui semble avoir pris conscience de lui, et pense déjà à un moyen qui lui permettrait de faire sa connaissance. Son image est tellement ancrée en lui qu'il n'aura de repos qu'en la convertissant en "quelque chose qui soit pareil à [lui-même], notre âme étant à cet égard douée du même genre de réaction et d'activité que notre organisme physique, laquelle ne peut tolérer l'immixtion dans son sein d'un corps étranger sans qu'il s'exerce aussitôt à digérer et assimiler l'intrus" (I, 801-802).

Sur le registre de l'hôtel le narrateur trouve les mots "Simonet et famille"; cela le convainc que c'est bien de Mlle Simonet qu'il est amoureux. Saint-Loup, préoccupé de sa propre maîtresse, ne répond pas au souhait émis par le narrateur de

l'utiliser comme intermédiaire auprès de la jeune fille, de sorte que cette tentative de s'assurer une victoire par des relations sociales éblouissantes débouche sur le néant. Il interroge les habitués de l'hôtel au sujet des jeunes filles, mais sans succès; la petite bande ne reparait pas sur la digue; et Saint-Loup continue à ne pas s'y intéresser.

Mais un jour, en promenade avec sa grand'mère, il croise au coin d'une rue "une jeune fille qui, tête basse comme un animal qu'on fait rentrer malgré lui dans l'étable, et tenant des clubs de golf, marchait devant une personne autoritaire, vraisemblablement son 'anglaise', ou celle d'une de ses amies..." (I, 828-829).

Parce qu'elle porte un polo noir et des gants de renne, et pousse une bicyclette, le narrateur l'identifie à la jeune fille à la bicyclette, ~~vue sur la plage~~; mais au lieu que l'autre lui était apparue "comme une fière jeune fille pâle, celle-ci [lui apparaît] ^{apparaît} comme une enfant domptée et de teint rose..." (I, 829). Et ce doute sur l'identité de la jeune fille persistera.

[Q]uand je revis la petite bande sur la plage, et même plus tard quand je connus toutes les jeunes filles qui la composaient, je n'eus jamais la certitude absolue qu'aucune d'elles...même celle qui de toutes lui ressemblait le plus, la jeune fille à la bicyclette... fût bien celle que j'avais vue ce soir-là au bout de la plage, au coin de la rue, jeune fille qui n'était guère, mais était tout de même un peu différente de celle que j'avais remarquée dans le cortège (I, 829).

A partir de cette rencontre, le narrateur ne cesse de s'intéresser spécialement à la jeune fille aux clubs de golf qui semble dominer le petit groupe.

[E]lle s'arrêtait souvent, forçant ses amies...à interrompre aussi leur marche. C'est ainsi, faisant halte, les yeux brillants sous son "polo", que je la revois encore maintenant, silhouettée sur l'écran que lui fait...la mer, et séparée de moi par un espace transparent et azuré, le temps écoulé depuis lors, première image, tout mince dans mon souvenir, désirée, poursuivie, puis oubliée, puis retrouvée, d'un visage que j'ai souvent depuis projeté dans le passé pour pouvoir me dire d'une jeune fille qui était dans ma chambre: "C'est elle!" (I, 829-830).

Toutefois la petite bande dans son ensemble reste l'objet de son désir, car l'amitié de n'importe laquelle des jeunes filles l'eût fait pénétrer, croit-il, "dans une société rajeunissante où régnaient la santé, l'inconscience, la volupté, la cruauté, l'inintellectualité et la joie" (I, 830). Chaque jour il attend le moment où les jeunes filles viendront sur la plage, mais toujours avec anxiété, car il se dit qu'elles peuvent avoir quitté Balbec.

Cela suffisait pour me faire commencer à les aimer... pour déchaîner cette tristesse, ce sentiment de l'irréparable, ces angoisses qui préparent l'amour, il faut...le risque d'une impossibilité (I, 832).

Les jeunes filles en viennent ainsi à occuper la pensée tout entière du narrateur:

[P]lus inconsciemment encore, elles, c'était pour moi les ondulations montueuses et bleues de la mer, le profil d'un défilé devant la mer. C'était la mer que j'espérais retrouver, si j'allais dans quelque ville où elles seraient (I, 833).

Dans sa préoccupation constante de les revoir, il remet longtemps la visite qu'il se promettait de faire au peintre Elstir. C'est que tout en se rendant compte déjà de la subjectivité de son amour pour la petite bande, il croit pourtant que "les émotions qu'une

jeune fille nous donnent peuvent nous permettre de faire monter à notre conscience des parties plus...essentielles de nous-mêmes" (I, 833) que la contemplation des oeuvres d'un grand artiste. Or, le jour où, cédant aux instances de sa grand'mère, il fait sa visite au peintre, il a la surprise de revoir la "jeune cycliste de la petite bande avec, sur ses cheveux noirs, son polo abaissé vers ses grosses joues, ses yeux gais et un peu insistants" (I, 844) qui descend un chemin qui passe derrière l'atelier, et qui donne la main à Elstir. Et le narrateur apprend alors que c'est elle, Albertine Simonet, et que toutes les jeunes filles de la bande sont des filles de la haute bourgeoisie. Albertine est en route pour la villa d'une amie, dans ce même quartier où le narrateur a vu auparavant la jeune fille suivie de son anglaise; tout porte à croire qu'il s'agit bien de la même personne; pourtant, dira le narrateur "cette jeune fille aux grosses joues qui me regarda si hardiment au coin de la petite rue et de la plage et par qui je crois que j'aurais pu être aimé, au sens strict du mot, je ne l'ai jamais revue" (I, 846).

Le narrateur étant sorti avec Elstir dans l'espoir de rencontrer d'autres membres de la petite bande, il est si sûr maintenant d'être présenté à elles qu'il en vient à feindre et même à éprouver de l'indifférence à leur égard. Il se tient négligemment à l'écart pendant que le peintre s'entretient avec elles - et par son affectation manque la présentation tant souhaitée.

Cette brusque indifférence ne tenait pas simplement à un

autre changement survenu dans l'aspect d'Albertine. "Je sentis... que certaines modifications dans l'aspect, l'importance, la grandeur d'un être peuvent tenir aussi à la variabilité de certains états interposés entre cet être et nous" (I, 857) - dans l'espèce,

la croyance, puis l'évanouissement de la croyance que j'allais rencontrer Albertine, l'avait, à quelques secondes d'intervalle, rendue presque insignifiante, puis infiniment précieuse, à mes yeux... Variation d'une croyance, néant de l'amour aussi, lequel, pré-existant et mobile, s'arrête à l'image d'une femme simplement parce que cette femme sera impossible à atteindre... Tout un processus d'angoisses se développe et suffit pour fixer notre amour sur elle, qui en est l'objet à peine connu de nous. L'amour devient immense, nous ne songeons pas combien la femme réelle y tient peu de place... Depuis que j'avais vu Albertine, j'avais fait chaque jour à son sujet des milliers de réflexions, j'avais poursuivi ^{avec} ce que j'appelais elle, tout un entretien où je la faisais questionner, répondre, penser, agir, et dans la série indéfinie d'Albertines imaginées... l'Albertine réelle, aperçue sur la plage, ne figurait qu'en tête... Cette Albertine-là n'était guère qu'une silhouette, tout ce qui s'y était superposé était de mon cru... (I, 857-858).

Ayant ainsi manqué son coup, le narrateur persuade Elstir de donner une matinée où il aura de nouveau l'occasion de rencontrer Albertine; sa volonté "serviteur persévérant et obscur de [ses] personnalités successives" (I, 870) l'y pousse, malgré la tendance contraire de son intelligence qui considère le plaisir de la rencontre - maintenant qu'elle est assurée - comme peu de chose. En arrivant chez Elstir le narrateur ne reconnaît pas Albertine tout de suite.

Il y avait bien une jeune fille assise, en robe de soie, nu-tête, mais de laquelle je ne connaissais pas la magnifique chevelure, ni le nez, ni ce teint, et où je ne retrouvais pas l'entité que j'avais extraite d'une jeune cycliste se promenant, coiffée d'un polo, le long de la mer. C'était pourtant Albertine (I, 871).

Cette présentation à l'Albertine réelle abolit immédiatement un bon nombre des "hypothèses merveilleuses" sur sa vie que le narrateur s'était forgées sous l'effet de la "crainte anxieuse" de ne pas être connu d'elle (I, 872). Le nom d'Albertine, ses liens de famille, son amabilité, voilà déjà autant de bornes à son image; de plus le vocabulaire qu'elle utilise dans la conversation mondaine, dit le narrateur, reflète un "degré de civilisation et de culture auquel je n'aurais pu imaginer qu'atteignait la bacchante à bicyclette, la muse orgiaque du golf" (I, 873). En somme la rencontre amène le narrateur à se rendre compte encore une fois de l'écart qui existe entre l'Albertine vue sur la plage et l'Albertine réelle qu'il connaît à peine. D'autre part son angoisse fait place à un désir d'"embrasser cette personne nouvelle dont les bonnes façons et la timidité, la disponibilité inattendue, arrêtaient la course inutile de mon imagination, mais donnaient naissance à une gratitude attendrie" (I, 875). Toutefois les deux images d'Albertine continuent à exister dans son esprit. "En face de la médiocre et touchante Albertine à qui j'avais parlé, je voyais la mystérieuse Albertine en face de la mer" (I, 875).

Mais quelques jours plus tard, dit-il, "je fus abordé sur la digue par une jeune fille...si différente de celle que j'avais vue à la réunion d'Elstir que reconnaître en elle la même personne semblait pour l'esprit une opération impossible"; jeune fille dont le "ton rude et [1]es manières petite bande" (I, 876) contrastent fortement avec celles de l'autre Albertine:

"Quel temps! me dit-elle, au fond l'été sans fin de Balbec est une vaste blague..." (I, 876).

Le jeune narrateur est immédiatement séduit par l'argot d'Albertine, par le son de sa voix, par sa façon de prononcer.

Chaque fois que j'étais quelques jours sans la rencontrer, je m'exaltais en me répétant: "On ne vous voit jamais au golf", avec le ton nasal sur lequel elle l'avait dit, toute droite, sans bouger la tête. Et je pensais alors qu'il n'existait pas de personne plus désirable (I, 877).

Il ne réussit pas pourtant à se faire présenter par Albertine aux autres jeunes filles qui passent, au loin, et quand ils se quittent, se promettant de sortir une fois ensemble, il reste confus de l'entrevue, incapable de s'imaginer de quelle manière Albertine y a réagi, et interdit par la variété de visages que la jeune fille lui a présentés successivement.

Il ne renonce pas pour autant à son ambition de connaître les amies d'Albertine. L'attitude d'un autre membre de la bande en particulier semble favorable à ses aspirations.

Gisèle, qui un jour rejoint Albertine et le héros, lui sourit tendrement et lui donne la main. Aussitôt il interprète ce geste comme la preuve d'un grand amour que Gisèle lui aurait caché par timidité. Elle reste auprès de lui, d'ailleurs, malgré les rebuffades d'Albertine, probablement, pense le narrateur, pour lui donner rendez-vous. Quand enfin elle se retire devant l'impolitesse d'Albertine, le narrateur s'évade de cette dernière pour rejoindre à la gare Gisèle qui doit rentrer à Paris. Ses quelques gentillesses ont suffi pour faire entrevoir au narrateur tout le roman d'une vie

amoureuse avec elle.

[C]'est que dans les périodes de ma vie où je n'étais pas amoureux et où je désirais de l'être, je ne portais pas seulement en moi un idéal physique de beauté qu'on a vu que je reconnaissais de loin dans chaque passante assez éloignée pour que ses traits confus ne s'opposassent pas à cette identification, mais encore le fantôme moral - toujours prêt à être incarné - de la femme qui allait être éprise de moi, me donner la réplique dans la comédie amoureuse que j'avais tout écrite dans ma tête depuis mon enfance et que toute jeune fille aimable me semblait avoir la même envie de jouer, pourvu qu'elle eût aussi un peu le physique de l'emploi. De cette pièce, quelle que fût la nouvelle "étoile" que j'appelais à créer ou à reprendre le rôle, le scénario, les péripéties, le texte même gardaient une forme ne varietur (I, 890).

Le narrateur ne réussit pas à retrouver Gisèle avant le départ de son train, de sorte que la jeune fille demeure dans une ignorance des rêves qu'elle a fait naître.

Elle est vite oubliée, car dans l'espace de quelques jours le narrateur arrive à faire la connaissance de tous les autres membres de la petite bande.

[L]'espoir du plaisir que je trouverais avec une jeune fille nouvelle venant d'une autre jeune fille par qui je l'avais connue, la plus récente était alors comme une de ces variétés de roses qu'on obtient grâce à une rose d'une autre espèce. Et remontant de corolle en corolle dans cette chaîne de fleurs, le plaisir d'en connaître une différente me faisait retourner vers celle à qui je la devais, avec une reconnaissance mêlée d'autant de désir pour mon espoir nouveau (I, 891).

Désormais il cesse de fréquenter ses amis, afin de pouvoir consacrer toutes ses journées à ces jeunes filles. Quand il fait beau, il y a des sorties quotidiennes sur les falaises où le narrateur ne se fatigue jamais de contempler le spectacle toujours variable et toujours séduisant de jeunes filles si spontanées.

[L]'adolescence est antérieure à la solidification complète et de là vient qu'on éprouve auprès des jeunes filles ce rafraîchissement que donne le spectacle des formes sans cesse en train de changer, de jouer en une instable opposition qui fait penser à cette perpétuelle recreation des éléments primordiaux de la nature qu'on contemple devant la mer (I, 906).

Son plaisir consiste dans l'étude de cette réalité toujours mobile que lui offrent les jeunes filles, à l'analyse des particularités de la voix, de la figure de chacune, particularités qu'il essaye de rattacher à leurs origines régionales et familiales pour mieux les situer dans la vie. Et les simples plaisirs de leur compagnie donnent au narrateur un sens profond de bien-être:

couché entre ces jeunes filles, la plénitude de ce que j'éprouvais l'emportait infiniment sur la pauvreté, la rareté de nos propos, et débordait de mon immobilité et de mon silence, en flots de bonheur dont le clapotis venait mourir au pied de ces jeunes roses (I, 910).

A ce moment son intérêt se porte sur toutes les jeunes filles de la petite bande; il n'est heureux qu'assis parmi elles sur la falaise, ne sachant de laquelle il est véritablement amoureux.

Au commencement d'un amour comme à sa fin, nous ne sommes pas exclusivement attachés à l'objet de cet amour, mais plutôt le désir d'aimer dont il va procéder (et plus tard le souvenir qu'il laisse) erre voluptueusement dans une zone de charmes interchangeable - charmes parfois simplement de nature, de gourmandise, d'habitation - assez harmoniques entre eux pour qu'il ne sente, auprès d'aucun, dépaysé. D'ailleurs comme, devant elles, je n'étais pas encore blasé par l'habitude, j'avais la faculté de les voir, autant dire d'éprouver un étonnement profond chaque fois que je me retrouvais en leur présence (I, 916).

Cet amour indivis du narrateur va se fixer sur Albertine un après-midi où il joue au furet avec la petite bande. Déjà séduit par la "douceur sensuelle" de la main d'Albertine, le narrateur

essaye de se rapprocher d'elle au cours du jeu pour lui passer la bague, espérant avoir ainsi l'occasion de toucher sa main et de lui faire connaître son désir par ce moyen. Quand il saisit l'occasion de s'installer à côté d'Albertine, des regards sont échangés, la jeune fille glisse son doigt sous celui du narrateur, mais il y a méprise. Albertine n'a voulu que passer la bague, tous les "sous-entendus" de son regard se rapportent au jeu, et le narrateur se trouve rejeté au milieu du cercle, tandis qu'Albertine ne cesse de dire: "'On ne joue pas quand on ne veut pas faire attention et pour faire perdre les autres. On ne l'invitera plus les jours où on jouera, Andrée...'" (I, 921). Andrée sauve la situation en emmenant le narrateur, mais quand ils reviennent auprès du groupe le narrateur est sûr qu'il aime Albertine, et rentré à l'hôtel garde sa seule image dans sa tête.

Longtemps il ne lui avoue pas son amour; au contraire il le lui cache, évitant Albertine autant que possible et même fréquentant plutôt Andrée, dans le but de se donner du prestige aux yeux de l'autre jeune fille. Il ne fait rien pour faire avancer son amour jusqu'au jour, un mois après la partie de furet, où Albertine, qui doit passer la nuit au même hôtel, l'invite à venir dans sa chambre après le dîner.

[T]out d'un coup dans l'Albertine réelle, celle que je voyais tous les jours, que je croyais pleine de préjugés bourgeois et si franche avec sa tante, venait de s'incarner l'Albertine imaginaire, celle par qui, quand je ne la connaissais pas encore, je m'étais cru furtivement regardé sur la digue, celle qui avait l'air de rentrer à contre-cœur pendant qu'elle me voyait m'éloigner (I, 931).

Le soir le narrateur accourt joyeux à la chambre d'Albertine, et en entrant trouve la jeune fille couchée et souriante.

Dégageant son cou, sa chemise blanche changeait les proportions de son visage, qui...semblait plus rose; je pensais aux couleurs que j'avais vues quelques heures auparavant à côté de moi, sur la digue, et desquelles j'allais enfin savoir le goût; sa joue était traversée de haut en bas par une de ses longues tresses noires et bouclées que pour me plaire elle avait défaites entièrement. Elle me regarda en souriant (I, 932-933).

Le narrateur se jette sur Albertine pour l'embrasser. "J'allais savoir l'odeur, le goût, qu'avait ce fruit inconnu"; mais à cet instant il entend "un son précipité, prolongé et criard" (I, 934). Albertine a tiré la sonnette de toutes ses forces.

Devant cet échec il cesse de s'intéresser à Albertine:

comme si, au lieu d'une jeune fille réelle, j'avais connu une poupée de cire, il arriva que peu à peu se détacha d'elle mon désir de pénétrer dans sa vie, de la suivre dans les pays où elle aurait passé son enfance, d'être initié par elle à une vie de sport; ma curiosité intellectuelle de ce qu'elle pensait sur tel ou tel sujet ne survécut pas à la croyance que je pourrais l'embrasser. Mes rêves l'abandonnèrent dès qu'ils cessaient d'être alimentés par l'espoir d'une possession dont je les avais crus indépendants. Dès lors, ils se retrouvaient libres de se reporter - selon le charme que je lui avais trouvé un certain jour, surtout selon la possibilité et les chances que j'entrevois d'être aimé par elle - sur telle ou telle des amies d'Albertine, et d'abord sur Andrée (I, 934).

Le narrateur n'arrive pas à comprendre le refus d'Albertine, ni pourquoi, si elle était vraiment vertueuse, elle avait laissé les choses aller aussi loin. Quand il la revoit, elle se justifie en alléguant la morale et pardonne au narrateur, tenant à ce qu'ils restent bons camarades.

Malgré ma déception récente, ces paroles si franches, en me donnant une grande estime pour Albertine, me

causaient une impression très douce. Et peut-être cette impression eut-elle plus tard pour moi de grandes et fâcheuses conséquences, car ce fut par elle que commença à se former ce sentiment presque familial, ce noyau moral qui devait toujours subsister au milieu de mon amour pour Albertine (I, 942).

En fait il ne se lie de manière suivie avec aucun autre membre de la bande. Même sa préférence pour Andrée est de courte durée.

[P]our que j'aimasse vraiment Andrée, elle était trop intellectuelle, trop nerveuse, trop malade, trop semblable à moi. Si Albertine me semblait maintenant vide, Andrée était remplie de quelque chose que je connaissais trop...J'avais cru trouver en Andrée une créature saine et primitive, alors qu'elle n'était qu'un être cherchant la santé... (I, 943).

Et l'amour du narrateur flotte en somme, comme au début, sur toute la bande: "j'aurais...préféré, parce que j'aurais fixé sur elle la somme de tristesse et de rêve qui flottait indistinctement entre toutes, celle qui m'eût abandonné" (I, 944).

De fait sa fréquentation des jeunes filles leur a ôté la majeure partie de leur mystère. Les "vierges impitoyables" de la première rencontre se sont réduites à des "jeunes filles qui...me tendaient des sandwiches ou jouaient aux devinettes" (I, 949-950). Mais en revanche "[l]es créatures surnaturelles qu'elles avaient été un instant pour moi, mettaient encore, même à mon insu, quelque merveilleux dans les rapports que j'avais avec elles, ou plutôt préservaient ces rapports d'avoir jamais rien de banal" (I, 950).

La saison touche bientôt à sa fin, la petite bande se disperse peu à peu, l'hôtel se vide. Et A l'ombre des jeunes filles en fleurs se termine sur le souvenir non des après-midi ensoleillés que le narrateur a passés avec le groupe sur la falaise, mais

plutôt sur celui des matinées où le héros est resté couché dans l'obscurité de sa chambre à jouir dans sa seule imagination du spectacle des jeunes filles défilant sur la plage. Le narrateur reste insatisfait de son expérience de Balbec, bien qu'il regrette de partir; toute sa déception se résume dans la découverte quotidienne de sa fenêtre du "même pan de soleil plié à l'angle du mur extérieur, et d'une couleur immuable qui était moins émouvante comme un signe de l'été qu'elle n'était morne comme celle d'un émail inerte et factice" (I, 955).

CHAPITRE II : LE REBONDISSEMENT
D'UN AMOUR DE VACANCES

A. Les vertus de l'absence: Balbec repossédé et perdu: Le Côté de
Guermantes II

- Quand Albertine arrive à l'improviste chez le narrateur quelques années plus tard, ce sont des souvenirs plus heureux de Balbec qui sont tout de suite repris.

Françoise vint ouvrir la porte, introduisant Albertine qui entra souriante, silencieuse, replète, contenant dans la plénitude de son corps, préparés pour que je continuasse à les vivre, venus vers moi, les jours passés dans ce Balbec où je n'étais jamais retourné...Je ne sais trop si c'était le désir de Balbec ou d'elle qui s'emparait de moi alors, peut-être le désir d'elle étant lui-même une forme paresseuse, lâche et incomplète de posséder Balbec, comme si posséder matériellement une chose...équivalait à la posséder spirituellement (II, 350-351).

En effet le narrateur a revu Albertine de loin en loin, et il a continué à voir en elle la fleur profilée la première année devant la mer. Cette fois-ci pourtant elle est revenue à Paris plus tôt que d'habitude, et le narrateur devine tout de suite qu'Albertine a beaucoup changé, que sont tombées peut-être les résistances contre lesquelles son désir s'est heurté, le soir lointain où il lui a rendu visite à l'hôtel. Toutefois il ne croit pas l'aimer véritablement: "fille de la brume du dehors, elle pouvait seulement contenter le désir que le temps nouveau avait éveillé en moi et qui était intermédiaire entre les désirs que peuvent satisfaire les arts de la cuisine et la sculpture monumentale" (72/II, 354). Longtemps, Albertine assise sur son lit, le narrateur jase avec elle, taisant son désir, mais observant l'évolution qui s'est effectuée dans le

langage de la jeune fille, jusqu'au moment où il juge propice de faire un premier pas. Mais il n'y donne pas suite immédiatement :

savoir qu'embrasser les joues d'Albertine était une chose possible, c'était pour moi un plaisir peut-être plus grand encore que celui de les embrasser...baiser... [les] joues auxquelles j'avais si longtemps rêvé, serait connaître le goût, la saveur, d'une couleur longtemps regardée...

D'autre part Albertine tenait, liées autour d'elle, toutes les impressions d'une série maritime qui m'était particulièrement chère. Il me semblait que j'aurais, sur les deux joues de la jeune fille, embrassé toute la plage de Balbec (II, 362-363).

Il interroge Albertine sur les pensées qu'elle et ses camarades ont pu avoir pendant la première année à Balbec.

J'aurais bien voulu, avant de l'embrasser, pouvoir la remplir à nouveau du mystère qu'elle avait pour moi sur la plage avant que je la connusse, retrouver en elle le pays où elle avait vécu auparavant; à sa place du moins, si je ne la connaissais pas, je pouvais insinuer tous les souvenirs de notre vie à Balbec, le bruit du flot déferlant sous ma fenêtre, les cris des enfants (II, 363).

C'est Balbec en somme, sa poésie, qui est au premier plan dans le sentiment qu'il éprouve pour Albertine; par ailleurs, il croit à une sorte de "connaissance par les lèvres" de ce Balbec - et de la vie d'Albertine; mais pendant qu'il avance sa bouche vers elle, le cou d'Albertine, ses joues, vus de très près, paraissent sous un jour tout à fait inattendu, jusqu'à ce que, dit le narrateur,

mes yeux cessèrent de voir, à son tour mon nez, s'écrasant, ne perçut plus aucune odeur, et sans connaître pour cela davantage le goût du rose désiré, j'appris, à ces détestables signes, qu'enfin j'étais en train de baiser la joue d'Albertine (II, 364-365).

Une fois sa satisfaction charnelle atteinte, le narrateur se remet à se préoccuper de ses projets pour la séduction de Mme de Stermaria, qu'Albertine est venue interrompre. Bien que la jeune

fille semble considérer que leurs relations de tout à l'heure aient été "au moins le prélude d'une amitié grande, d'une amitié pré-existante et que nous nous devions de découvrir, de confesser, et qui seule pouvait expliquer ce à quoi nous nous étions livrés" (II, 369), ces relations n'entraînent aucun engagement sentimental de la part du narrateur. Il accepte de faire venir Albertine quand il le pourra, sans plus.

La veille du dîner qu'il est en train d'arranger à l'intention de Mme de Stermaria, il a une seconde visite d'Albertine, mais ne fait que l'amener dans l'île du Bois pour avoir ses conseils sur le menu à commander pour le lendemain. Passer cette soirée auprès d'Albertine, ce n'est qu'une possibilité que le narrateur garde en réserve, pour le cas où son premier choix ne serait pas disponible. C'est ce qui arrive en effet, mais avec le retour de Saint-Loup le narrateur cesse de songer à Albertine, qui subit de nouveau une éclipse. Une fois que la possession physique a eu lieu, le rêve d'une Albertine devant la mer s'épuise momentanément. L'imagination a besoin de l'absence pour opérer librement. Il semble que l'amour du narrateur pour Albertine, comme ses amours pour Mme de Guermantes et pour Gilberte Swann, doive rester une esquisse d'amour inachevée que le héros entrepose dans l'atelier de ses autres relations sociales.

Quand Albertine reparait, cependant, au cours de Sodome et Gomorrhe, l'épanouissement de la jalousie chez le narrateur changera la pente de son expérience avec la jeune fille et inaugurerà une nouvelle phase de leurs relations.

B. "La Voie douloureuse du Savoir": Sodome et Gomorrhe

Ce nouvel aspect de l'amour du narrateur pour Albertine est abordé pour la première fois deux mois plus tard, quand le narrateur rentre un soir d'une réunion chez la princesse de Guermantes en retard pour un rendez-vous nocturne avec Albertine et découvre que celle-ci n'est pas encore arrivée. Il se met tout de suite à attendre devant la porte, avec anxiété, la venue de cette fille à laquelle il n'a guère pensé de la soirée.

[R]éveillant les sentiments d'attente jadis éprouvés à propos d'autres jeunes filles, surtout de Gilberte, quand elle tardait à venir, la privation possible d'un simple plaisir physique me causait une cruelle souffrance morale...

D'ailleurs, autant peut-être qu'Albertine, toujours pas venue, sa présence dans un "ailleurs" qu'elle avait évidemment trouvé plus agréable, et que je ne connaissais pas, me causait un sentiment douloureux qui, malgré ce que j'avais dit...à Swann...sur mon incapacité d'être jaloux, aurait pu, si j'avais vu mon amie à des intervalles moins éloignés, se changer en un besoin anxieux de savoir où, avec qui, elle passait son temps (II, 729-730).

Quand Albertine téléphone enfin, le narrateur songe immédiatement aux moyens de la faire revenir. "Une partie de moi à laquelle l'autre voulait se rejoindre était en Albertine. Il fallait qu'elle vînt" (II, 731).

- Pendant qu'Albertine parle, il entend les bruits du milieu où elle se trouve, "traits sombres et charmants, descriptifs de quelque rue parisienne, traits perçants aussi et cruels d'une soirée qui... avait empêché Albertine de venir chez moi" (II, 732). Albertine parle de ne venir que le lendemain.

"parce que la difficulté..." En entendant ces mots d'excuse, prononcés comme si elle n'allait pas venir, je sentais qu'au désir de revoir la figure veloutée

qui déjà à Balbec dirigeait toutes mes journées vers le moment où, devant la mer mauve de septembre, je serais auprès de cette fleur rose, tentait douloureusement de s'unir un élément bien différent. Ce terrible besoin d'un être, à Combray j'avais appris à le connaître au sujet de ma mère, et jusqu'à vouloir mourir si elle faisait dire par Françoise qu'elle ne pourrait pas monter... Ce soir-là...et pour longtemps encore, les deux éléments restèrent dissociés. Mais déjà...je commençai à comprendre que la vie d'Albertine était située...à une telle distance de moi qu'il m'eût fallu toujours de fatigantes explorations pour mettre la main sur elle, mais, de plus, organisée comme des fortifications de campagne et, pour plus de sûreté, de l'espace de celles que l'on a pris plus tard l'habitude d'appeler "camouflées" (II, 733).

Le narrateur entrvoit donc déjà le jour où il sera dans une impossibilité quasi totale de savoir quoi que ce soit sur la vie réelle d'Albertine, mais "[c]e soir-là, cette conviction ne fit passer à travers moi qu'une inquiétude, mais où je sentais frémir comme une anticipation de longues souffrances" (II, 734). Enfin Albertine consent à venir.

Ainsi, de ce Paris des profondeurs nocturnes duquel avait déjà émané jusque dans ma chambre...le message invisible, ce qui allait surgir et apparaître, après cette première annonce, c'était cette Albertine que j'avais connue jadis sous le ciel de Balbec, quand les garçons du Grand-Hôtel, en mettant le couvert, étaient aveuglés par la lumière du couchant... (II, 734).

Très pris par sa vie mondaine, le narrateur ne revoit cependant pas la jeune fille avant son second départ pour Balbec, où il ne va, d'ailleurs, que dans l'espoir de faire la connaissance de la femme de chambre de Mme Putbus ou de n'importe quelle autre "belle inconnue" à qui il saura plaire. Mais quand Albertine arrive, il est en train de se remettre de la douloureuse découverte qu'il vient de faire, bien des mois après sa disparition, que sa grand'mère n'existe plus.

Au fur et à mesure que sa souffrance diminue, il sent pourtant

renaître en lui un "désir de bonheur" centré sur Albertine, désir qui est un amalgame de "certains rêves de tendresse partagée, toujours flottants" en lui et le souvenir du plaisir physique dont il a joui auprès d'elle. (II, 782-783). Il décide enfin de renouer ses relations avec la jeune fille, qui s'ennuie à Balbec, et celle-ci promet de venir chez lui les jours où il aura besoin d'elle. Un de ces jours - apparemment vers le début de leur nouvelle intimité - Albertine arrive en retard, et bien que sa gentillesse et sa bonne humeur dissipent la tristesse du narrateur, il lui arrive désormais de l'attendre avec une certaine anxiété, une certaine méfiance dont le caractère ne se précise pas tout de suite. D'autant plus, peut-être, que son amie ne vient qu'assez rarement auprès de lui, et que le narrateur, pour sa part, ne tarde pas à profiter des faveurs d'une liste considérable de jeunes filles qu'Albertine lui a fournies à titre de réserve d'urgence. Un soir où le narrateur fait quérir son amie par le liftier, elle ne vient pas du tout, malgré la réponse prometteuse qu'elle lui a fait porter. Le mot d'excuse qu'elle envoie le lendemain est une nouvelle source d'inquiétude pour le narrateur :

[D]errière les mots de sa lettre comme derrière ceux qu'elle m'avait dit une fois au téléphone, je crus sentir la présence de plaisirs, d'êtres qu'elle me préférait. Encore une fois je fus agité tout entier par la curiosité douloureuse de savoir ce qu'elle avait pu faire, par l'amour qu'on porte toujours latent en soi; je pus croire un moment qu'il allait m'attacher à Albertine, mais il se contenta de frémir sur place, et ses dernières rumeurs s'éteignirent sans qu'il se fût mis en marche (II, 798).

A cette "curiosité douloureuse" s'ajoute le soupçon que la frivolité d'Albertine, qui a paru de toute évidence être authentique, la première année à Balbec, que cette frivolité ne soit en réalité un

ruse pour lui cacher des activités dont elle voudrait qu'il restât ignorant. Il arrive qu'Albertine renonce à des projets qu'elle a mentionnés au narrateur, plutôt que de les lui expliquer, et de courir ainsi le risque d'être obligée de l'inviter à y prendre part. Quelques jours après une entrevue très insatisfaisante avec Albertine, le narrateur se trouve avec elle et Andrée au Casino, quand y entrent Mlle Bloch et sa cousine, cette dernière étant une lesbienne connue. Bien qu'Albertine affirme qu'elle déteste ce genre de femme, le narrateur remarque un instant l'"attention brusque et profonde" qui passe dans ses yeux (II, 802). Pourtant Albertine fait semblant de n'avoir rien vu et se retourne, mais devant les interrogations du narrateur, qui ne cesse de ramener la conversation sur ce sujet, elle laisse échapper une observation qui semble prouver que son indifférence a été feinte. En fait, elle a tout vu dans la glace qui est au mur, "sur laquelle...mon amie, tout en me parlant, n'avait cessé de fixer ses beaux yeux remplis de préoccupation" (II, 803).

La nature exacte de la méfiance du narrateur s'affirme quelques semaines plus tard, lorsqu'il entre avec le docteur Cottard, presque par hasard, dans le même Casino, et entend le rire d'Albertine qui se met par la suite à danser, serrée dans les bras d'Andrée. Le médecin scandalisé remarque qu'"elles sont certainement au comble de la jouissance" (II, 796). Le narrateur est troublé, et les jeunes filles, qui ont entendu Cottard, se détachent un peu l'une de l'autre, Andrée faisant cependant à Albertine une remarque qui provoque chez cette dernière, encore une fois, le même "rire irritant et profond" où elle semble "faire constater à Andrée quelque frémissement voluptueux".

Ce rire "sonnait comme les premiers ou les derniers accords d'une fête inconnue" (II, 796).

Ce n'est pas dans l'immédiat que les paroles de Cottard prennent toute leur signification pour le narrateur, mais elles suffisent pour changer ses rapports avec Albertine, en lui inspirant de la jalousie et de fréquentes colères à son égard. Et si parfois il trouve que ses soupçons sont injustifiés, d'autre part il y a toujours des gestes, des caresses, des regards échangés entre Andrée et Albertine qui nourrissent de nouvelles inquiétudes en lui.

Le narrateur se met à dire des paroles dures à Albertine en présence des autres jeunes filles, et même va jusqu'à feindre de lui préférer Andrée. Si bien qu'un jour elle renvoie les autres, monte chez lui et demande des explications. Le narrateur recourt alors au mensonge d'une grande passion pour l'amie^{d'} Albertine, devant quoi cette dernière cède, le remerciant de la sincérité de son aveu. Cette réaction suffit presque pour lui inspirer un renouveau de tendresse.

Elle avait l'air si doux, si tristement docile et d'attendre de moi son bonheur, que j'avais peine à me contenir et à ne pas l'embrasser - à embrasser presque avec le même genre de plaisir que j'aurais eu à embrasser ma mère - ce visage nouveau qui...semblait, dans la plénitude de sa tristesse accablée, fondu...dans de la bonté.(II, 831).

D'autre part, considérant son amour de l'extérieur comme "une folie chronique sans rapport avec elle", le narrateur éprouve de la pitié pour cette jeune fille qu'il a persécutée par jalousie.

Albertine, à sa grande satisfaction, refuse de partir chez sa tante qui l'attend: "un entretien avec moi se trouvait...être une chose d'une importance si évidente qu'on doit le faire passer avant tout"

(II, 832), et le narrateur se met à l'interroger sur ses rapports avec Andrée: "la brusque et terrible révélation que m'avait faite Cottard était entrée en moi me déchirer, telle quelle, tout entière" (II, 832). Albertine, quoique fâchée un moment, donne sa parole qu'il n'y ait jamais rien eu entre elles, et le narrateur, y ajoutant foi, voit se calmer sa jalousie, "la jalousie appartenant à cette famille de doutes maladifs que lève bien plus l'énergie d'une affirmation que sa vraisemblance" (II, 833). L'épisode lui révèle une "nouvelle Albertine... bonne, franche,...qui venait, par affection pour moi, de me pardonner mes soupçons et de tâcher de les dissiper" (II, 834).

Cette explication calme pendant quelque temps le narrateur, d'autant plus qu'Andrée et Albertine font tout pour ne pas lui inspirer de nouveaux soupçons. Il y a tout de même certains incidents qui le font encore souffrir: une rencontre, par exemple, de la soeur de Bloch et d'une actrice de ses amies qui ont déjà fait scandale à l'hôtel et passent, s'embrassant et "poussant des gloussements, des rires, des cris indécents.

Bloch baissa les yeux...et moi, j'étais torturé en pensant que ce langage particulier et atroce s'adressait peut-être à Albertine (II, 850-851).

Il y a aussi
Il y a aussi une belle jeune femme qui semble faire de l'oeil à son amie sur la plage. Pour sa part Albertine, loin de paraître ouverte à de telles avances, réelles ou imaginaires, y reste froide et même fait preuve d'une certaine méchanceté envers une amie de Mme Bontemps, sa tante. Si bien que le narrateur en vient à se demander si Albertine de
essaye/lui cacher par là des relations qu'elle aurait eues avec cette même dame. Il est cependant tout à fait guéri de l'idée qu'elle aime

les femmes un jour où ils rencontrent Saint-Loup sur le quai de la gare de Doncières. Albertine feint une indifférence totale à l'endroit du narrateur, et semble plutôt s'être éprise de son ami. Après, seule avec le narrateur froissé, elle explique qu'elle voulait simplement cacher aux autres leur amour. Saint-Loup n'a pas été dupe du manège, mais la réconciliation des amoureux est complète au point que le narrateur songe même à épouser Albertine. Il commence à l'amener avec lui chez les Verdurin, et ils font aussi des sorties quotidiennes en automobile, le narrateur laissant Albertine seule de temps en temps pour passer l'après-midi à peindre.

Tout en feignant d'être occupé d'autre chose que d'elle, et d'être obligé de la délaisser pour d'autres plaisirs, je ne pensais qu'à elle...même à une assez grande distance d'Albertine j'avais la joie de penser que, si mes regards ne pouvaient pas aller jusqu'à elle, portant plus loin qu'eux, cette puissante et douce brise marine qui passait à côté de moi devait...venir agiter les branches des arbres qui ensevelissaient Saint-Jean-de-la-Haise sous leur feuillage, en caressant la figure de mon amie, et jeter ainsi un double lien d'elle à moi...(II, 1011-12).

Mais en se rendant compte que les chemins de Balbec sont remplis pour lui de la présence d'Albertine, le narrateur se rappelle qu'ils l'étaient aussi, jadis, de Mlle de Stermaria; et que sa hâte d'y retrouver maintenant Albertine est la même que celle dont il poursuivait Mme de Guermantes dans les rues de Paris; ainsi ces chemins, dit-il,

prenaient pour moi la monotonie profonde, la signification morale d'une sorte de ligne que suivait mon caractère. C'était naturel, et ce n'était pourtant pas indifférent; ils me rappelaient que mon sort était de ne poursuivre que des fantômes, des êtres dont la réalité, pour une bonne part, était dans mon imagination... De fantômes poursuivis, oubliés, recherchés à nouveau, ... ces chemins de Balbec en étaient pleins. En pensant que leurs arbres, poiriers, pommiers, tamaris, me survivraient, il me semblait recevoir d'eux le conseil de me mettre enfin au travail, pendant que n'avait pas encore sonné l'heure du repos éternel (II, 1012-13).

Malgré tout il continue à remplir auprès d'Albertine son rôle d'admirant, et cette vie n'est pas sans charme. "Quel plaisir de la sentir contre moi, avec son écharpe et sa toque, me rappelant que c'est ainsi toujours, côte à côte, qu'on rencontre ceux qui s'aiment!" Toutefois il n'est pas certain d'aimer véritablement la jeune fille.

J'avais peut-être de l'amour pour Albertine, mais n'osais pas le lui laisser apercevoir, si bien que, s'il existait en moi, ce ne pouvait être que comme une vérité sans valeur jusqu'à ce qu'on eût pu la contrôler par l'expérience; or il me semblait irréalisable et hors du plan de la vie" (II, 1015).

Le narrateur doit encore lutter contre la jalousie que lui inspirent certaines attitudes d'Albertine, il ne tient à elle qu'à cause de l'apaisement qu'elle sait apporter à cette jalousie par le fait de sa présence qui l'assure au moins qu'il a une place dans sa vie. Même de temps en temps il est "décidé à terminer d'un jour à l'autre une existence dont je croyais que la fin dépendait de ma seule volonté (II, 1018). Mais l'opposition de sa mère à l'existence

qu'il mène suffit pour qu'il la continue. En plus des promenades, il y a des rencontres nocturnes dans les dunes de la plage:

ce même corps dans la souplesse duquel vivait toute la grâce féminine, marine et sportive, des jeunes filles que j'avais vues passer la première fois devant l'horizon du flot, je le tenais serré contre le mien, sous une même couverture, tout au bord de la mer immobile divisé par un rayon tremblant" (II, 1021).

Mais si la vie avec Albertine permet au narrateur de réaliser ainsi un rêve, cette vie en même temps fait de lui un prisonnier de l'habitude. Les quelques moments où l'effet anesthésiant de l'habitude est supprimé - "le plus souvent quand quelque ancien moi, plein du désir de vivre avec allégresse, remplaçant pour moi un instant le moi actuel" (II; 1028) - lui donnent envie de renoncer définitivement à Albertine. D'autant plus que sa jalousie, qui peut devenir intolérable quand Albertine est auprès de lui, s'évanouit dans son absence prolongée.

Les trajets entre Balbec et la Raspelière en compagnie de la jeune fille ressuscitent encore chez lui "quelque impression de poésie" (II, 1098) et lui inspirent par là le désir de voyager, d'abandonner ses projets de mariage, de mener en somme une vie nouvelle. Mais ses impressions de poésie, plaisirs de l'imagination, sont toujours dominés par les plaisirs de la sociabilité offerts par les amis rencontrés tout le long du chemin. Dans le pays de Balbec la poésie est chassée par l'atmosphère devenue trop familière. Le voyage même se réduit à une suite sans trêve de visites mondaines; en somme "ce n'était pas seulement les noms des lieux de ce pays qui avaient perdu leur mystère du début, mais ces lieux eux-mêmes" (II, 1108-09). Le narrateur ne considère plus les choses que d'un point de vue pratique: pour cela

le mariage avec Albertine lui paraît comme une folie.

* * *

Il a déjà pris sa décision irrévocable de rompre avec la jeune fille quand, revenant un soir avec elle de la Raspelière, la conversation tombe sur Vinteuil et révèle l'intimité d'Albertine avec la fille du compositeur et son amie, qui l'ont presque élevée.

A ces mots prononcés comme nous entrions en gare de Parville, si loin de Combray et de Montjouvain, si longtemps après la mort de Vinteuil, une image s'agitait dans mon coeur, une image tenue en réserve pendant tant d'années que, même si j'avais pu deviner, en l'emmagasinant jadis, qu'elle avait un pouvoir nocif, j'eusse cru qu'à la longue elle l'avait entièrement perdu; conservée vivante au fond de moi - comme Oreste dont les Dieux avaient empêché la mort pour qu'au jour désigné il revînt dans son pays punir le meurtre d'Agamemnon - pour mon supplice, pour mon châtement, qui sait? d'avoir laissé mourir ma grand'mère; peut-être surgissant tout à coup du fond de la nuit où elle semblait à jamais ensevelie et frappant comme un Vengeur, afin d'inaugurer pour moi une vie terrible, méritée et nouvelle, peut-être aussi pour faire éclater à mes yeux les funestes conséquences que les actes mauvais engendrent indéfiniment, non pas seulement pour ceux qui les ont commis, mais pour ceux qui n'ont fait, qui n'ont cru, que contempler un spectacle curieux et divertissant, comme moi, hélas! en cette fin de journée lointaine à Montjouvain, caché derrière un buisson, où (comme quand j'avais complaisamment écouté le récit des amours de Swann) j'avais dangereusement laissé s'élargir en moi la voie funeste et destinée d'être douloureuse du Savoir (II, 1114-15).

Cette découverte remplit d'autre part le narrateur presque d'un sentiment de joie, parce que, tout en dépassant ses pires suppositions, elle n'a fait en réalité que préciser ce qu'il a déjà faiblement pressenti en voyant Albertine et Andrée ensemble. Mais le mouvement que fait Albertine pour descendre à sa station

me déchirait intolérablement le coeur comme si...cette opération spatiale, qu'un dessinateur véridique eût été obligé de figurer entre nous, n'était qu'une apparence et comme si, pour qui eût voulu, selon la réalité véritable,

redessiner les choses, il eût fallu placer maintenant Albertine, non pas à quelque distance de moi, mais en moi (II, 1116).

Le narrateur oblige donc Albertine à venir coucher à l'hôtel, où il reste seul dans sa chambre à pleurer devant la fenêtre.

Ce que j'avais redouté, vaguement soupçonné depuis longtemps d'Albertine, ce que mon instinct dégageait de tout son être, et ce que mes raisonnements dirigés par mon désir m'avaient peu à peu fait nier, c'était vrai! Derrière Albertine je ne voyais plus les montagnes bleues de la mer, mais la chambre de Montjouvain, où elle tombait dans les bras de Mlle Vinteuil avec ce rire où elle faisait entendre comme le son inconnu de sa jouissance... je sentis que le jour qui allait se lever dans un instant ne m'apporterait plus jamais l'espérance d'un bonheur inconnu, mais le prolongement de mon martyre (II, 1117).

Enfin il fait venir Albertine, prétendant mensongèrement qu'il est obligé de retourner à Paris pour épouser une femme qu'il a abandonnée, pour faire ses adieux à la jeune fille. Albertine propose cependant de rester auprès du narrateur, ainsi

[e]lle m'offrait justement - et elle seule pouvait me l'offrir - l'unique remède contre le poison qui me brûlait, homogène à lui d'ailleurs; l'un doux, l'autre cruel, tous deux également dérivés d'Albertine...(II, 1118).

Le narrateur va se préoccuper alors d'empêcher Albertine de faire un prochain voyage à Trieste avec l'amie de Mlle Vinteuil, après de qui elle pourrait se livrer à de nouveaux plaisirs. La souffrance, la jalousie qu'il éprouve pour cette femme dépassent de loin celles qu'il a ressenties le jour de la rencontre de Saint-Loup à Doncières.

[I]ci le rival n'était pas semblable à moi, ses armes étaient différentes, je ne pouvais lutter sur le même terrain, donner à Albertine les mêmes plaisirs, ni même les concevoir exactement (II, 1120).

C'est ainsi que l'image de Montjouvain, les absences d'Albertine loin de chez lui à Balbec, tout cela travaillé par son imagination,

amène le narrateur à demander à Albertine de venir s'installer quelque temps chez lui à Paris. La jeune fille y consent, et s'en va pour s'habiller; mais avant, le narrateur l'embrasse, "aussi purement que si j'avais embrassé ma mère pour calmer un chagrin d'enfant que je croyais alors ne pouvoir jamais arracher de mon coeur" (II, 1124). Albertine partie, il se remet à pleurer, jusqu'à ce que sa mère arrive, pensant le réconforter en lui montrant la vue de la fenêtre. Mais derrière le lever du soleil le narrateur voit encore la scène de Montjouvain, où Albertine tient maintenant la place de l'amie de Mlle Vinteuil, incitant cette dernière à cracher sur le portrait de son père; tandis que les bateaux, les brouillards, la lumière du matin ne font qu'une "scène imaginaire, grelottante et déserte...poétique et vaine image du souvenir et du songe" (II, 1130). Alors, très conscient des mystères que recèle le caractère de son amie, il annonce à sa mère son intention d'épouser Albertine.

CHAPITRE III: HUIS-CLOS

Le Geôlier et la Captive: La Prisonnière

Au début de La Prisonnière, Albertine se trouve effectivement à Paris, elle demeure dans l'appartement du narrateur, mais le mariage que celui-ci avait décidé n'a pas eu lieu. En effet la cohabitation avec Albertine a affaibli la résolution du narrateur de l'épouser jamais; les seuls avantages qu'il a tirés de son retour à Paris ont été de séparer la jeune fille d'avec ses amies (sauf Andrée, en qui le narrateur a une confiance absolue), de laisser s'épuiser les remous sentimentaux déclenchés par la découverte de son intimité avec l'amie de Mlle Vinteuil, et de pouvoir éviter de nouvelles souffrances.

[C]e calme que me procurait mon amie était apaisement de la souffrance plutôt que joie...Je n'aimais plus Albertine, car il ne me restait plus rien de la souffrance que j'avais eue...en apprenant quelle avait été l'adolescence d'Albertine, avec des visites peut-être à Montjouvain (III, 12; 20-21).

Il ne se lève le matin que quand Albertine est prête à sortir en promenade avec Andrée. Sans se réjouir auprès d'elle, le narrateur reste préoccupé de l'emploi de son temps. Car le moindre prétexte - tel geste, telle expression, une rentrée un peu tardive d'Albertine, sa préférence pour tel ou tel endroit comme but de promenade - renouvelle les craintes déjà éprouvées à Balbec. De sorte qu'empêcher Albertine de le tromper auprès d'une amie lesbienne devient le but vague mais consistant de toute la pensée du narrateur, bien qu'il reconnaisse la futilité réelle de cette ambition.

[E]n quittant Balbec, j'avais cru quitter Gomorrhe, en arracher Albertine; hélas! Gomorrhe était dispersée aux

quatre coins du monde (III, 23).

Car même quand c'était lui-même qui accompagnait Albertine en voyage, il ne faisait qu'aggraver sa propre souffrance, chaque mouvement, chaque regard d'Albertine lui donnant un motif de jalousie. Ainsi, sachant bien que lui fait défaut la faculté d'interpoler rationnellement à partir des faits d'une situation donnée la manière dont Albertine y réagirait, il préfère rester chez lui toute la journée, confiant aux autres la tâche de surveiller Albertine. De cette manière il prive sa jalousie des images précises qui l'alimentent.

En revanche la solitude offre chaque jour au narrateur des possibilités délicieuses de réflexion personnelle, de communication avec soi. Il jouit aussi du spectacle de belles femmes qui passent sous ses fenêtres; quoique retenu chez lui par une maladie, il reste avide de pénétrer dans leur vie tentatrice et inconnue. Il ne tient à Albertine qu'à cause du désir qu'elle inspire aux autres.

Dès qu[e la souffrance] disparaissait, et avec elle le besoin de l'apaiser, requérant toute mon attention comme une distraction atroce, je sentais le néant qu'[Albertine] était pour moi, que je devais être pour elle (III, 28).

Cette capacité de se détacher parfois de sa jalousie permet au narrateur non seulement d'envisager la possibilité du départ d'Albertine avec un minimum de peine, mais même de l'espérer comme une délivrance.

Dès la fin de l'après-midi, cependant, l'anticipation de l'angoisse qu'il éprouvera avant le retour de son amie ramène la pensée du narrateur sur elle, et il descend chez Mme de Guermantes demander des conseils sur le choix de robes dont il fait souvent cadeau à Albertine. En rentrant, son anxiété s'apaise à la vue des affaires

laissées dans l'antichambre par la jeune fille.

Je sentais qu'au lieu d'un air rarefié, le bonheur... remplissait [la maison]. J'étais sauvé de ma tristesse, la vue de ces riens me faisait posséder Albertine, je courais vers elle (III, 56).

D'autres après-midi, alors qu'il est plongé dans la contemplation des oeuvres de Vinteuil, de Bergotte, d'Elstir, le narrateur y transpose ses anciens rêves au sujet d'Albertine, que l'expérience de leur cohabitation avait éteints en lui.

Je me trouvais tout d'un coup, et pour un instant, pouvoir éprouver pour la fastidieuse jeune fille des sentiments ardents...j'éprouvais une exaltation momentanée pour elle, la voyant dans le recul de l'imagination et de l'art (III, 56).

Les jours où il a des visiteurs, s'il sait qu'Albertine est de retour, il s'astreint à de savantes manoeuvres pour se défaire d'eux, sans qu'ils s'aperçoivent de la présence de cette jeune fille chez lui. Toutefois l'ingéniosité dont son amie fait preuve pour lui ôter tout soupçon est pour le narrateur un indice que l'Albertine qu'il a maintenant auprès de lui n'est pas la même que celle qu'il connaissait à Balbec. Car dès qu'elle a deviné chez lui sinon l'amour, au moins un "sentiment inquisitorial qui veut savoir, souffre pourtant de savoir, et cherche à apprendre davantage" (III, 57), Albertine a commencé à taire précisément les aspects de sa vie passée qu'elle aurait franchement avoués auparavant et que le narrateur désire maintenant apprendre. Devenu aux yeux d'Albertine "jaloux et juge", il ne peut s'en tenir qu'aux conclusions incertaines qu'il déduit de ses "imprudences de langage qui n'étaient peut-être pas inexplicables sans avoir recours à la culpabilité". De sorte que leurs fiançailles prennent une

"allure de procès" et donnent à Albertine la "timidité d'une coupable" (III, 57-58). En fait Albertine évite de parler de quelque jeune personne qu'elle soit, se montre évasive devant les interrogations du narrateur, et essayant de devancer ses questions, lui fait des aveux dont le ton même trahit la fausseté.

Toutefois cette vie avec Albertine n'est pas dépourvue de satisfactions pour le narrateur, qui reste content et même un peu étonné que la jeune fille à l'air si inaccessible autrefois occupe sa propre maison.

Le plaisir fait de mystère et de sensualité que j'avais éprouvé, furtif et fragmentaire, à Balbec...s'était complété, stabilisé, remplissait ma demeure, jadis vide, d'une permanente provision de douceur domestique, presque familiale...de laquelle tous mes sens se nourrissaient paisiblement (III, 58-59).

Pendant qu'Albertine passe dans sa chambre, le narrateur interroge sa compagne sur les rencontres et les événements de la journée, croyant par là s'assurer de la fidélité ou de l'infidélité de son amie. Malheureusement Albertine, s'apercevant de la jalousie mal déguisée du narrateur, qui a d'ailleurs pris le premier "l'initiative de mentir, de tromper" (III, 61), s'est peut-être mis d'accord avec Andrée pour brouiller leurs pistes.

Dès que la jalousie est découverte, elle est considérée par celui qui en est l'objet comme une défiance qui autorise la tromperie (III, 61).

Pour cette raison l'"infini doute habituel" du narrateur ne trouve pas de soulagement dans les réponses vagues et ambiguës d'Andrée. Ces réponses ne font au contraire qu'augmenter ses doutes.

[J]e n'avais réussi, en explorant une parcelle de la grande zone qui s'étendit autour de moi, qu'à y reculer cet inconnaissable qu'est pour nous, quand nous cherchons effectivement à nous le représenter, la vie réelle d'une autre personne (III, 62).

Il passe pourtant des soirées agréables et tranquilles en compagnie d'Albertine, à jouir des simples plaisirs de la lecture, de la musique, des jeux, de la causerie, de l'amour. Ces soirées sont en quelque sorte la reprise et l'extension de la vie de Balbec.

Dans le charme qu'avait Albertine à Paris, au coin de mon feu, vivait encore le désir que m'avait inspiré le cortège insolent et fleuri qui se déroulait le long de la plage et...en cette Albertine cloîtrée dans ma maison, loin de Balbec d'où je l'avais précipamment emmenée, subsistaient l'émoi, le déssaroi social, la vanité inquiète de la vie des bains de mer (III, 67).

Devant cette Albertine enfin possédée, le prestige des autres membres de la petite bande a sensiblement diminué.

[E]lles étaient devenues pour moi, obéissantes à mes caprices, de simples jeunes filles en fleurs, desquelles je n'étais pas médiocrement fier d'avoir cueilli, dérobé à tous, la plus belle rose (III, 68).

A l'Albertine, "jeune fille en fleurs", le narrateur est conscient que s'est ajoutée toute une autre existence, la vie que la jeune fille, menait pendant qu'il ne la voyait pas. Et le relief dans lequel elle paraît maintenant devant lui tient non seulement à la superposition des diverses images de son amie qui se sont accumulées dans sa mémoire, mais aussi à celle, dit-il,

des grandes qualités d'intelligence et de coeur, des défauts de caractère, les uns et les autres insoupçonnés de moi, qu'Albertine, en une germination, une multiplication d'elle-même, une efflorescence charnue aux sombres couleurs, avait ajoutés à une nature jadis à peu près nulle, maintenant difficile à approfondir...il y avait eu enrichissement, solidification et accroissement de volume dans la figure jadis simplement profilée sur la mer (III, 69).

Ce n'est pourtant que lorsqu'Albertine dort qu'il a le sentiment de la posséder véritablement. Le sommeil offre un compromis entre l'absence d'Albertine, où il manque à la pensée du narrateur l'objet sur lequel elle tourne, et la présence d'une Albertine éveillée qui est un obstacle à l'épanouissement du rêve qui seul lui confère une certaine valeur. Endormie, Albertine retire, renferme dans son corps, toute sa personnalité. Le narrateur, qui peut à la fois poursuivre son rêve et l'embrasser, compare son amour dans ces moments à celui "immatériel", "mystérieux", qu'on éprouve devant "ces créatures inanimées que sont les beautés de la nature" (III, 70). Fasciné, il écoute le léger souffle d'Albertine.

[I]l me semblait que c'était, condensée en lui, toute la vie de la charmante captive, étendue là sous mes yeux (III, 71).

Et dans ce sommeil il se rend compte de nouveau de la multiplicité infinie de la jeune fille.

Moi qui connaissais plusieurs Albertine en une seule, il me semblait en voir bien d'autres encore reposer auprès de moi...Des races, des atavismes, des vices reposaient sur son visage. Chaque fois qu'elle déplaçait sa tête, elle créait une femme nouvelle, souvent insoupçonnée de moi. Il me semblait posséder non pas une, mais d'innombrables jeunes filles (III, 72).

Etendu à côté d'elle sur le lit, l'embrassant, le narrateur "s'embarque sur le sommeil d'Albertine" (III, 72), et s'y livrant à un "plaisir moins pur" se souvient des soirs passés auprès d'elle sur la plage de Balbec. Non seulement il goûte l'apaisement que ce souvenir apporte, mais aussi il a dans de tels moments la satisfaction d'avoir pénétré davantage dans la vie d'Albertine qu'il le fait quand, lorsqu'il parle avec la jeune fille. Et même le réveil d'Albertine ne dissipe pas

tout à fait cette illusion, car c'est bien dans sa chambre à lui, dans un chez-soi commun à eux deux, qu'elle reprend connaissance.

Mais le charme de cette possession de la jeune fille, tout autant que les inquiétudes du narrateur, tiennent à la découverte de l'intimité d'Albertine avec Mlle Vinteuil. Car, loin d'imaginer son bonheur dans une participation à la vie mystérieuse d'Albertine vue devant la mer, il ne désire maintenant qu'expulser d'elle tout élément de mystère (III, 75). Et par-delà les satisfactions charnelles, outre la possession de la jeune fille en fleurs, il entre dans la dévotion du narrateur un besoin d'apaisement qui remonte aux soirs de son enfance à Combray où il souffrait de l'absence de sa mère, restée loin de lui après qu'il s'était couché. Pris dans la douceur habituelle de leur intimité, le narrateur arrive à oublier un peu les révélations de la vie réelle d'Albertine qui ont causé leur départ pour Paris, mais le bonheur de leur existence ne durera pas indéfiniment.

[L]a douceur intermittente est nécessaire pour rendre la souffrance supportable et éviter les ruptures, et la dissimulation de l'enfer secret qu'est la vie commune avec cette femme, jusqu'à l'ostentation d'une intimité qu'on prétend douce, exprime un point de vue vrai, un lien général de l'effet à la cause, un des modes selon lesquels la production de la douleur est rendue possible...sous toute douceur charnelle un peu profonde, il y a la permanence d'un danger (III, 81).

* * *

Au fur et à mesure que le roman progresse, la jalousie du narrateur prend de plus en plus d'ampleur. Même séparé d'avec Albertine toute la journée, préférant ignorer ce qu'elle fait, couché dans son lit et s'émerveillant des moindres changements de

de la température, il n'échappe pas aux souvenirs qui ne cessent de faire renaître sa jalousie. "On n'a pas besoin d'être deux, il suffit d'être seul dans sa chambre, à penser, pour que de nouvelles trahisons de votre maîtresse se produisent, fût-elle morte" (III, 87).

Tout ce mécanisme de jalousie est très évident lors des événements qui découlent d'une soirée où Albertine exprime en rentrant à la maison son intention de se rendre le lendemain chez les Verdurin. Bien que le narrateur ne voie pas de mal à cette visite même, il "comprend", s'appuyant moins sur les paroles d'Albertine que sur des "témoignages qui ne sont pas une expression rationnelle et analytique de la vérité" et qu'il ne tarde pas à "transformer en idées claires" (III, 88), que la jeune fille va à cette réunion afin de s'y livrer à des plaisirs cachés, ou au moins pour les préparer à son issu.

Car l'extrême attention - et parfois au contraire l'indifférence profonde - dont Albertine regarde les passantes, la manière négligente dont elle parle de ses projets, tout cela, aux yeux du narrateur, dément ses désirs et ses intentions véritables.

Essayant de détourner la jeune fille de ce projet, avec une indifférence que celle-ci devine tout de suite être feinte, il remarque la résistance momentanée qui passe dans les yeux de son amie,

[d]es yeux, par mensonge toujours immobiles et passifs, mais dynamiques, mesurables par les mètres ou kilomètres à franchir pour se trouver au rendez-vous...implacablement voulu, des yeux qui sourient moins encore au plaisir qui les tente qu'ils ne s'auréolent de la tristesse et de la difficulté pour aller au rendez-vous (III, 91).

C'est en somme le désir de savoir tous les actes passés d'Albertine, tous ses projets d'avenir, qui anime maintenant le narrateur dans

ses investigations.

[M]aintenant qu'elle m'avait dit un jour "Mlle Vinteuil", j'aurais voulu non pas arracher sa robe pour voir son corps, mais à travers son corps, voir tout ce bloc-notes de ses souvenirs et de ses prochains et ardents rendez-vous (III, 94).

Mais sa tâche pour l'immédiat est d'éclaircir les mensonges d'Albertine de reconstruire sa vie dans la mesure que le permettent ses rares aveux. Or en téléphonant à Andrée pour savoir si elle sort avec Albertine le lendemain, il se rend bien compte de l'impossibilité inhérente de cette aspiration.

Nous nous imaginons qu[e l'amour] a pour objet un être qui peut être couché devant nous, enfermé dans son corps. Hélas! il est l'extension de cet être à tous les points de l'espace et du temps que cet être a occupés et occupera (III, 100).

Sans s'enthousiasmer à l'idée que le narrateur les accompagnera, Andrée le rassure tout de même en confirmant l'intention d'Albertine de se rendre chez les Verdurin. Mais quand Albertine rentre dans la chambre, elle pare aux interrogations du jeune homme en proposant un autre but de promenade pour le lendemain, les Trois-Quartiers, où elle a une course à faire. Or cette possibilité d'Albertine seule dans un grand magasin renouvelle immédiatement la souffrance du narrateur.

Albertine...était entrée pour moi dans cette période lamentable où l'être, disséminé dans l'espace et dans le temps, n'est plus pour nous une femme, mais une suite d'événements sur lesquels nous ne pouvons faire la lumière, une suite de problèmes insolubles, une mer que nous essayons ridiculement, comme Xerxès, de battre pour la punir de ce qu'elle a englouti (III, 105).

Aussi à la différence de la première période de leur amour, où il ne donnait une valeur qu'aux heures passées auprès d'Albertine, il

compte maintenant seulement les heures où l'absence de la jeune fille alimente son angoisse.

[A]insi qu'au début il est formé par le désir, l'amour n'est entretenu plus tard que par l'anxiété douloureuse. Je sentais qu'une partie de la vie d'Albertine m'échappait. L'amour, dans l'anxiété douloureuse comme dans le désir heureux, est l'exigence d'un tout. Il ne naît, il ne subsiste que si une partie reste à conquérir. On n'aime que ce qu'on ne possède pas tout entier (III, 106).

Devant l'"air dolent" que prend Albertine à sa suggestion qu'elle assiste plutôt à une matinée au Trocadéro, il se met en colère et songe à la quitter pour se rendre lui-même à Venise. Mais en rapprochant leur querelle d'une autre survenue à Balbec, le narrateur préfère laisser la voie ouverte à un aveu de la part d'Albertine, qui avoue n'avoir jamais eu à Infreville la tante qu'elle était supposée aller voir, ce qui avait causé la première dispute. Ce mensonge accable son ami, mais lui rend tout son amour. Plus tard dans la soirée Albertine se tait quand il lui parle de la photographie d'Esther Lévy, mais elle refuse également son baiser, si bien qu'après son coucher le narrateur attend longtemps devant sa porte qu'elle vienne le lui donner, comme autrefois il attendait sa mère les soirs où elle ne venait pas dans sa chambre. Parfois il est allé jusqu'à réveiller la jeune fille qui, oubliant une soirée orageuse, lui ôte sa souffrance en le baisant comme un petit enfant.

Dès qu'elle avait entrouvert les yeux en souriant, elle m'avait tendu sa bouche, et avant qu'elle eût encore rien dit, j'en avais goûté la fraîcheur apaisante comme celle d'un jardin encore silencieux avant le lever du jour (III, 115-116).

Le lendemain de cette querelle le narrateur se réjouit de nouveau du temps qu'il fait, reste couché longtemps à savourer

les cris des marchands qui passent dans la rue. Le plaisir ainsi procuré lui fait oublier momentanément sa préoccupation à l'égard d'Albertine, et il plaisante avec elle quand elle entre dans sa chambre. Mais déjà dans leurs paroles la franchise est semée de mensonges, et tout en exhortant son amie à la prudence dans une promenade à cheval qu'elle doit faire avec Andrée avant de se rendre au Trocadéro, le narrateur souhaite en lui-même un accident qui le débarrasserait d'Albertine. Car même les cris des marchands de la rue se laissent interpréter dans un sens malheureux pour son amour.

Albertine pour sa part aime toutes les nourritures vendues dans la rue, jusqu'aux glaces sur lesquelles fait un discours précieux - interrompu par son ami dès la mention de Montjouvain. Devant ce morceau d'Albertine, il s'aperçoit d'une évolution intellectuelle qui s'est effectuée chez la jeune fille, évolution qui semble d'une part mettre en doute leur avenir ensemble, mais qui d'autre part lui cause un attendrissement en tant que preuve qu'il a eu tout de même une certaine influence sur elle.

Albertine sortie, il se remet à rêver aux jeunes filles qui passent dans la rue. Aucune cependant n'est libre pour monter ce jour-là, à l'exception d'une crémillère - celle justement qu'il a entrevue dans une boutique et qui lui a déjà inspiré un désir passager - que lui amène Françoise pour porter une lettre.

Devant la "blonde crémillère aux mèches striées, dépouillée de tant d'imagination et de désirs", l'amour du narrateur s'évanouit,

jusqu'au moment où la jeune fille, parlant de sa bicyclette et de son polo, lui inspire de nouveau du désir par ses analogies avec l'Albertine de Balbec.

Mais à ce moment-là il tombe, dans un journal qu'il fait semblant de lire, sur le nom de Léa, qui joue à la matinée du Trocadéro.

Ce fut comme si on avait brutalement arraché de mon cœur le pansement sous lequel il avait commencé, depuis mon retour de Balbec, à se cicatriser. Le flux de des angoisses s'échappa à torrents. Léa, c'était la comédienne, amie des deux jeunes filles qu'Albertine, sans avoir l'air de les voir, avait, un après-midi, au Casino, regardées dans la glace (III, 144).

Bien qu'Albertine ait protesté autrefois que cette Léa était une femme "très bien", il envisage déjà la série de mensonges successifs que son amie sera capables de dire, et qui lui permettront de conclure qu'elles ont été intimes l'une avec l'autre. Pourtant les défaillances de sa propre mémoire l'empêchent d'établir avec précision qu'elles se sont jamais connues. Mais le besoin d'ôter à Albertine toute possibilité de rencontrer Léa au Trocadéro l'emporte sur les charmes de la laitière, qui est renvoyée.

Je ne vivais plus dans la belle journée, mais dans une journée créée au sein de la première par l'inquiétude qu'Albertine renouât avec Léa, et plus facilement encore avec les deux jeunes filles, si elles étaient, comme cela me semblait probable, allées applaudir l'actrice au Trocadéro, où il ne leur serait pas difficile dans un entr'acte de retrouver Albertine (III, 149).

Les regards d'Albertine devant la glace du Casino, réfrénant son désir pour ces jeunes filles, ou bien riant d'en avoir inspiré à Saint-Loup sur le quai de Doncières, lui paraissent dans son souvenir comme un "aveu total des goûts d'Albertine", comme une "confession générale de son infidélité" (III, 150).

Son imagination lui fournissant des images de plus en plus précises de ce qui peut se passer en ce moment au Trocadéro, le narrateur y envoie Françoise avec un mot pour Albertine, lui disant qu'il a besoin d'elle et qu'elle doit faire sa course aux Trois-Quartiers en rentrant avec la vieille servante. Un appel téléphonique de la part de Françoise, suivi d'un billet d'Albertine, le rassure par la pensée que cette dernière rentrera bientôt et qu'elle n'est pas fâchée contre lui.

J'éprouvai un vif mouvement de reconnaissance pour Albertine qui, je le voyais, n'était pas allée au Trocadéro pour les amies de Léa, et qui me montrait, en quittant la matinée et en rentrant sur un signe de moi, qu'elle m'appartenait...plus que je ne me le figurais (III, 156-157).

Et il voit aussi dans cette prompte obéissance le privilège que lui confèrent les dépenses qu'il a faites pour Albertine. Mais s'il se trouve en effet maître d'Albertine, il n'en est que d'autant plus son esclave. Car la présence de cette jeune fille à côté de lui pendant la promenade qu'ils feront ensemble tout à l'heure l'empêchera d'aborder aucune des belles femmes qui se promènent dans le Bois ce jour-là.

Parti en auto avec Albertine, il est conscient que leurs relations, fondées sur son propre besoin de la jeune fille, sur l'exaltation des sens et de l'imagination qu'elle lui inspire, sur la jalousie aussi, ont une authenticité qui a manqué à ses amours avec d'autres femmes, amours dictés souvent par son esprit d'imitation. Cela pourtant ne l'empêche^{pas} de rêver à d'autres existences amoureuses avec les jeunes filles qu'il aperçoit de la portière de l'auto. Et s'il éprouve un certain plaisir en parlant d'impressionisme avec Albertine au cours de leur promenade, il n'en est pas moins tenté de "dresser le compte"

des autres plaisirs dont ses relations avec elle le privent.

A peine arrivés au Bois, il désire écourter la promenade pour se rendre à l'insu d'Albertine chez les Verdurin. Car s'il tient peu à elle, ayant épuisé toutes les possibilités de connaître directement sa vie, il reste curieux d'apprendre sur elle tout ce qu'il pourra auprès d'autres personnes. Quant aux autres jeunes filles, elles offrent par contre l'attrait de mener une vie inconnue, vie sur laquelle se fixent les désirs et les rêves du narrateur toujours à la recherche de nouveaux univers à conquérir, malgré son expérience décevante d'Albertine. La mouette vue sur la digue de Balbec, une fois qu'elle est devenue captive, a "perdu toutes ses couleurs, avec toutes les chances qu'avaient les autres de l'avoir à eux" (III, 173). C'est ainsi qu'à la première période de leur cohabitation, où Albertine était encore la "chatoyante actrice de la plage" (III, 173), a succédé une deuxième où cette image d'elle n'est plus ressuscitée que par la jalousie, que par le fait que la totalité de sa vie échappe encore au narrateur. Prisonnière dans sa chambre, elle n'est plus qu'un être ennuyeux et sans grande valeur, mais dans la mémoire du narrateur aux prises avec ses doutes, elle reparaît sur la plage, devant la mer et en plein soleil.

Toutefois en donnant le bras quelques instants à Albertine avant de quitter le Bois, ce geste même, au dire du narrateur, "unissait en un seul être nos deux personnes et attachait l'une à l'autre nos deux destinées" (III, 175), et leurs ombres aussi ont un grand charme pour lui.

Sans doute, il me semblait déjà merveilleux...qu'Albertine habitât avec moi, que ce fût elle qui s'étendit sur mon lit. Mais c'en était comme l'exportation au dehors, en pleine nature, que...ce fût justement son ombre...que le soleil eût à peindre au lavis à côté de la mienne sur le sable de l'allée (III, 175).

Il éprouve une paix profonde en pensant à la présence d'Albertine à côté de lui dans la voiture, présence qui, dit-il,

nous acheminait non au vide des heures où l'on est séparé, mais à la réunion plus stable encore et mieux enclose dans mon chez-moi, qui était aussi son chez-elle...(III, 175).

Son sentiment de possession est à son comble lorsque, au seuil de la maison, il la contemple, "lourde, empourprée, opulente et captive" (III, 176) alors qu'elle s'enfonce sous la voûte.

Toutefois il n'ignore pas qu'Albertine n'est pas contente de sa captivité; malgré les protestations qu'elle fait du contraire, et sa docilité extrême, qui aurait dû lui faire écarter l'hypothèse de son infidélité. Les réassurances d'Albertine sont souvent "démentis par un air de nostalgie, d'énervement" (III, 177).

La pensée qu'Albertine forme peut-être le projet de secouer sa chaîne inciterait le narrateur à lui faire croire (mensongèrement) que lui-même songe à la rompre. Mais Albertine, revenue si gentiment du Trocadéro, l'a si profondément attendri que, malgré un "heureuse aptitude" au mensonge d'apparence véridique qui le remplit constamment de soupçons (III, 192) il ne peut que continuer son rêve de vie commune. Et pour cette jeune fille menteuse, mais qui a le pouvoir de calmer ses soupçons, il éprouve certes plus de gratitude que pour Françoise qui lui rapporte véridiquement, mais avec malveillance, l'ennui qu'Albertine ne cherche plus à cacher dans les moments où il est loin d'elle.

Le soir, le narrateur, qui parle vaguement de rendre visite à "des amis" réussit à quitter la maison sans qu'Albertine sache qu'il a en réalité l'intention de se rendre chez les Verdurin.

Momentanément calmé par la docilité de son amie, il entrevoit "la possibilité, et en conséquence, la résolution, de rompre avec elle" (III, 198). Cette résolution sera pourtant de courte durée, car en arrivant à sa destination, il apprend non seulement que Mlle Vinteuil et son amie doivent venir à cette soirée, mais aussi qu'elles ont manqué l'après-midi même une séance de répétition. Rapprochant leur venue prochaine du désir qu'avait Albertine de venir à cette réunion, il est de nouveau rejeté dans la souffrance, d'autant plus qu'en même temps un sens nouveau s'ajoute à une promenade d'Albertine au cours de laquelle, selon Andrée, les jeunes filles n'avaient rencontré personne, tandis qu'en fait Mlle Vinteuil y aurait donné rendez-vous à Albertine pour cette réunion chez les Verdurin. Ainsi sa jalousie sort de nouveau du vague pour se reporter encore une fois sur Mlle Vinteuil.

D'autre part la seule image qu'il retrouve dans la musique au programme du récital, c'est l'image d'Albertine. Telle phrase "familiale et domestique" du septuor de Vinteuil (III, 257) lui rend toute sa certitude de rejoindre Albertine en rentrant chez lui. Mais en même temps le baron de Charlus, qui ne tarit pas sur son sujet favori, fait des remarques sur la "bande terrible" (III, 295) des jeunes filles de Balbec, remarques qui, interprétées dans la perspective des mouvements d'impatience vite réprimés d'Albertine, font craindre au narrateur qu'elle n'ait peut-être l'intention

de le quitter. Pour faire ajourner ce projet, il décide de feindre lui-même le désir de quitter Albertine. Pourtant dans l'ensemble le narrateur reste sous l'effet de la musique qu'il vient d'entendre.

[P]as un instant pendant qu[e Charlus] parlait...l'image plus ou moins consciente de mon chez-moi où m'attendait Albertine ne fut, associée au motif caressant et intime de Vinteuil, absente de moi... (III, 305).

Mais lorsqu'il contemple un instant la fenest^{re} éclairée de la chambre d'Albertine avant de rentrer chez lui, le héros sent brusquement son propre esclavage; Albertine est bien un trésor possédé par lui seul, mais elle est aussi le signe de l'alliégation de sa liberté, de sa solitude, de sa pensée; la liberté de chercher du plaisir auprès d'autre femmes, peut-être à Venise; la solitude qui lui permettrait d'assimiler les impressions qu'il a cueillies auprès d'autres êtres; la possibilité de réfléchir à sa propre existence ou même à celle d'Albertine. Jetant un dernier coup d'oeil sur la façade avant d'entrer dans la maison, "il me sembla voir [dit-il], le lumineux grillage qui allait se refermer sur moi et dont j'avais forgé moi-même, pour une servitude éternelle, les inflexibles barreaux d'or" (III, 331).

Cet épisode Verdurin rend bien compte de la confusion des sentiments du narrateur: jalousie, apaisement donné par la séquestration, désir de prévenir tout projet d'évasion en simulant au besoin une mise en liberté, lassitude de son asservissement.

Or à partir de cette soirée on peut dire que le narrateur et Albertine s'engagent dans un chemin qui mène inexorablement à la rupture. Albertine qui depuis longtemps a flairé la jalousie du

narrateur sans rien dire, éclate de colère en apprenant la dissimulation de sa visite chez les Verdurin. Comme elle s'inquiète de savoir si Mlle Vinteuil se trouvait là, le narrateur^{en} conclut immédiatement qu'Albertine lui a caché une récente rencontre avec celle-ci; toutefois le fait qu'Albertine est restée à la maison ce soir lui est une preuve qu'elle tient davantage à lui qu'à Mlle Vinteuil. Il n'en formule pas moins des accusations à propos d'un voyage qu'Albertine aurait fait à Balbec avec le chauffeur - absence qu'Albertine avoue très franchement avoir passé chez une amie à Auteuil. Le narrateur est écrasé par l'immensité de ce mensonge et par le fait qu'Albertine ait pu rester trois jours près de lui sans venir le voir. Pensant que l'amie de Mlle Vinteuil est au fond de la jalousie de son ami, Albertine devance d'autres accusations en disant n'avoir jamais connu cette personne; elle a fait un faux aveu dans le tram de Balbec simplement pour se donner du prestige aux yeux du narrateur. Pour cacher son étonnement ce dernier, tout de même "touché qu'elle fût si modeste et se crût dédaignée dans le milieu Verdurin" (III, 337) lui offre de l'argent, pour qu'elle puisse offrir un dîner aux Verdurin. Albertine refuse cet argent avec colère, mais dans sa colère laisse échapper une obscénité qui affecte le héros jusqu'aux larmes quand il arrive à en reconstruire le sens; mais ses protestations menteuses d'avoir voulu inviter à l'accompagner chez les Verdurin ne font qu'enrager Albertine. Pour masquer les raisons de son désespoir, il se met à parler de séparation pour le lendemain même; ^{la} stupéfaction d'Albertine lui permet même de parler de ce projet en entrant dans des détails pratiques, par exemple, de lui

envoyer la cousine de Bloch pour lui tenir compagnie les premiers jours de leur séparation. Bien qu'Albertine paraisse désolée par la perspective de la rupture, ses paroles au sujet d'Esther Lévy laissent entrevoir au narrateur une intimité entre elles qui dépasse ses pires soupçons. Il sait bien que les paroles d'Albertine ne correspondent plus à ses intentions véritables, mais il ne sait si les énervements fréquents de la jeune fille sont dûs à la frustration perpétuelle de ses désirs coupables ou plutôt à son découragement de ne pas avoir pu regagner sa confiance; il espère par la menace de rupture empêcher Albertine de le croire incapable d'aimer quelqu'un d'autre, mais dans son coeur la séparation est loin d'être consommée. La scène se poursuit, Albertine lui laissant voir par son chagrin un réel attachement qui l'émeut. Il revient pourtant sur le chapitre de ses mensonges pour apprendre qu'Albertine a effectivement fait un long voyage avec cette même Léa que le matin même elle a prétendu ne pas connaître. Cet aveu est doublement pénible pour le narrateur, accablé d'abord par la fausseté congénitale de son amie, ensuite par la certitude qu'elle a dû se livrer d'innombrables fois à ses goûts particuliers. Cependant le souvenir de ses propres mensonges à lui, et l'admiration qu'il éprouve pour Albertine qui reste auprès de lui malgré ses tendances lesbiennes inspire^{nt} au narrateur un certain attendrissement, et sa souffrance s'estompe. Si la comédie de rupture a servi le dessein secret du narrateur de ramener la réconciliation souhaitée avec Albertine, elle a aussi préfiguré ce que serait une séparation véritable. Le narrateur a un avant-goût de la douleur qu'une telle séparation serait capable de lui causer. Aussi quand Albertine, réellement émue à l'idée de la

séparation définitive, parle de se retirer chez sa tante en Tourraine, il saisit le prétexte du chagrin qu'elle manifeste pour proposer un "renouvellement de bail".

A la suite de cette querelle et de cette réconciliation avec Albertine, le narrateur passe une nuit blanche à spéculer sur la nature de son bluff et sur ses conséquences possibles. Le matin, il reçoit une lettre de sa mère, lui reprochant sur indécisions à l'égard des fiançailles. Momentanément, cette lettre le ramène sur terre pour envisager sa situation d'un point de vue social - cas banal du jeune homme indécis qui ne sait s'il doit se marier ou non - mais le soulagement que cela lui procure est très bref.

[I]l y a autre chose que ces faits qu'on raconte. Il est vrai que cette autre chose existe peut-être, si on savait la voir, chez tous les fiancés hésitants et dans tous les mariages qui traînent, parce qu'il y a peut-être du mystère dans la vie de tous les jours. Il m'était possible de le négliger concernant la vie des autres, mais celle d'Albertine et la mienne, je la vivais par le dedans (III, 364).

Cette vie commune du narrateur et d'Albertine continue à évoluer très rapidement. Albertine redouble ses efforts pour regagner la confiance du héros, par une circonspection accrue dans toute sa conduite. Le narrateur, reste hanté par l'idée que c'est Albertine qui maintenant prendra les devants dans la rupture. Un simple bruit de porte la nuit suffit pour lui faire craindre qu'Albertine n'essaye de s'évader; le matin il vérifie qu'elle est toujours dans sa chambre.

Seuls dépassant du lit, les cheveux de [la] tête [d'Albertine], abondants et noirs, me firent comprendre que c'était elle, qu'elle n'avait pas ouvert sa porte, pas bougé, et je sentis ce demi-cercle immobile et vivant, où tenait toute une vie humaine, et qui était la seule chose à laquelle j'attachais du prix; je sentis qu'il était là, en ma possession dominante (III, 365-366).

Le soupçon est une maladie qui atteint sa puissance de raisonner: il essaie d'être rassuré par le comportement soumis d'Albertine, et il considère même que ses craintes instinctives des intentions d'Albertine ont pu avoir été dictées par sa jalousie antérieure; il se laisse persuader que la claustration absolue qu'Albertine s'est imposée à elle-même est une preuve de sa fidélité, et de nouveau il se ménage la possibilité de goûter auprès d'elle chaque soir le même apaisement qu'au début.

Mais si toute sa fortune passe maintenant en cadeaux pour la jeune fille, ces cadeaux mêmes sont comme des gages de l'impasse où leur amour se trouve. Albertine se met à collectionner de la vieille argenterie qu'elle convoite depuis longtemps.

Elle avait même commencé des jolies collections, qu'elle installait avec un goût charmant dans une vitrine et que je ne pouvais regarder sans attendrissement et sans crainte, car l'art avec lequel elle les disposait était celui, fait de patience, d'ingéniosité, de nostalgie, de besoin d'oublier, auquel se livrent les captifs (III, 368).

Il lui offre aussi de magnifiques robes de Fortuny, qui auraient dû combler une jeune fille aux goûts raffinés, mais pauvre, comme l'est Albertine.

Pourtant, malgré le sourire avec lequel Albertine me remercia en me disant: "Vous êtes trop gentil", je remarquai combien elle avait l'air fatigué et même triste (III, 370).

Avec le retour du printemps le narrateur pense chaque jour à s'installer à la campagne où il pourrait laisser plus de liberté à Albertine, mais chaque jour lui apporte la découverte de nouvelles tromperies qui éloignent cette possibilité. Mme Bontemps, par exemple, lui révèle qu'Albertine faisait autrefois des promenades quotidiennes

à ces mêmes Buttes-Chaumont qu'elle a nié avoir jamais visitées, et qu'Albertine est jadis revenue de Balbec à Paris en réponse à une invitation d'Andrée - alors que le narrateur avait attribué ce retour au bon coeur de la jeune fille. Cette révélation de Mme Bontemps met en valeur encore une fois l'"heureuse facilité" dont Albertine sait plaire à plusieurs personnes par une seule action, et de plus rappelle au narrateur "la vivacité avec laquelle la saisissait la tentation irrésistible d'un plaisir" (III, 391): la hâte avec laquelle Albertine s'est rendue à la gare le jour de leur départ de Balbec n'a été rien d'autre que la hâte de se retrouver, au bout du trajet, seule avec Andrée dans un appartement de Paris.

Il garde pour lui ces découvertes qui seraient capables, s'il les lui révélait, de précipiter le départ d'Albertine. Non pas qu'il puisse espérer de cette vie commune autre chose que de la souffrance avec une Albertine qu'il faut sans cesse surveiller, mais il veut être maître lui-même de décider de l'heure de la rupture, souhaitant qu'elle n'ait lieu que dans un moment où il aura atteint assez d'indifférence à son égard, et où les circonstances de la rupture lui laisseront des souvenirs agréables.

Un jour où en colère il aborde de nouveau le chapitre des amitiés d'Albertine, où la vérité est toujours insaisissable, soupçonnant des relations entre son amie et Andrée, il fait état de soi-disant lettres anonymes à ce sujet, et rappelle l'invitation d'Andrée qui aurait été la raison véritable de son retour soumis de Balbec. Albertine réagit avec une telle violence que le héros se demande si elle se rend même compte de la culpabilité de ses actes.

[N]'était-il pas possible qu'elle eût changé, même sans se rendre compte qu'elle avait changé, en ne croyant pas que ses jeux avec une amie fussent la même chose que les relations immorales, assez peu précises dans son esprit, qu'elle flétrissait chez les autres? N'était-ce pas possible, puisque ce même changement, et cette même inconscience du changement s'étaient produits dans ses relations avec moi; avec moi dont elle avait repoussé à Balbec avec tant d'indignation ces baisers qu'elle devait me donner ensuite chaque jour, et que, je l'espérais, elle me donnerait encore bien longtemps, qu'elle allait me donner dans un instant? (III, 398).

Mais des objections et des doutes restent "cristallisés dans les prunelles d'Albertine" (III, 398) jusqu'à ce que le narrateur fasse ses excuses et lui demande pardon; et encore, dit-il, "sous son visage triste et défait, il me semblait qu'un secret s'était formé" (III, 398). Tout en se persuadant qu'Albertine, pour diverses raisons, ne saurait prendre la fuite dans l'immédiat, il ne réussit pas à obtenir son baiser ce soir-là. Quand il s'approche d'elle, Albertine s'écarte "avec l'espèce d'entêtement instinctif et néfaste des animaux qui sentent la mort" (III, 399). Elle consent cependant à rester un peu auprès de lui.

Sa réponse me calma, car tant qu'elle était là je sentais que je pouvais aviser à l'avenir, et elle recérait aussi de l'amitié, de l'obéissance, mais d'une certaine nature, et qui me semblait avoir pour limite ce secret que je sentais derrière son regard triste, ses manières changées, moitié malgré elle, moitié sans doute pour les mettre d'avance en harmonie avec quelque chose que je ne savais pas (III, 400).

Dans la nuit Albertine, en ouvrant avec violence une fenêtre de sa chambre, augmente son inquiétude, car, ce faisant, elle enfreint un de ses ordres explicites.

Ce n'était qu'une des petites conventions de notre vie, mais du moment qu'elle violait celle-là sans m'en avoir parlé, cela ne voulait-il pas dire qu'elle n'avait plus rien à ménager, qu'elle les violerait aussi bien toutes?

Puis ce bruit avait été...presque mal élevé, comme si elle avait ouvert rouge de colère et disant: "Cette vie m'étouffe, tant pis, il me faut de l'air!" (III, 402).

Le matin il apprend avec soulagement qu'Albertine est encore dans sa chambre; ce jour-là et le lendemain ils sortent ensemble. Mais la jeune fille continue à le priver de toute satisfaction charnelle, ce qui augmente son désir de se lier avec d'autres femmes.

La présence d'Albertine me pesait, je la regardais, dure et maussade, et je sentais que c'était un malheur que nous n'eussions pas rompu (III, 404).

Le narrateur n'ose même pas aller voir des tableaux de maîtres vénitiens représentant des fêtes populaires, et d'autres d'Elstir où figurent des femmes nues assises sur la verdure qui seraient susceptibles de donner de mauvaises idées à Albertine. Si Albertine consent docilement à l'accompagner en promenade à Versailles, il n'en est pas moins sensible au fait d'avoir perdu sa propre liberté. En rentrant à la maison d'ailleurs, sa jalousie est renouvelée par les vains efforts que fait Albertine pour attirer l'attention d'une pâtissière chez qui ils s'arrêtent pour goûter.

Par ces beaux matins de printemps, même l'odeur de pétrole qui monte des automobiles qui passent dans la rue rappelle au narrateur ses promenades avec Albertine à Balbec et lui rend son désir d'aimer de nouvelles femmes dans des lieux inconnus. Il rêve aussi au printemps de Venise, évoqué par telle robe bleue et or de Fortuny, que porte Albertine.

[U]n printemps décanté, qui est réduit à son essence, et traduit l'allongement, l'échauffement, l'épanouissement graduel de ses jours par la fermentation progressive, non plus d'une terre impure, mais d'une eau vierge et bleue, printanière sans porter de corolles, et qui ne

pourrait répondre au mois de mai que par des reflets, travaillée par lui, s'accordant exactement à lui dans la nudité rayonnante et fixe de son sombre saphir (III, 412).

Le narrateur se croit arrivé, en somme, à une indifférence quasi-complète à l'égard d'Albertine, et se trouve assailli par le désir impérieux de partir pour Venise. Il est maintenant décidé à se séparer d'Albertine, et n'attend que le moment où il sera impossible pour la jeune fille de renouer avec Andrée ou avec ses amies d'Amsterdam.

Il sonne Françoise pour lui demander de chercher un guide et un indicateur, pour préparer son voyage à Venise. Mais quand la vieille servante entre dans la chambre, la certitude de pouvoir lui-même rompre avec Albertine, s'évanouit. Françoise lui apprend que la jeune fille a demandé ses malles et est partie le matin même.

CHAPITRE IV: LA LIBÉRATION

La Mort et l'oubli : La Fugitive (Albertine disparue)

La nouvelle du départ d'Albertine cause au narrateur une douleur aussi inattendue que cruelle. Bien qu'il eût pu deviner les intentions de son amie en interprétant jusqu'au bout les signes de sa lassitude, il découvre qu'en réalité son intelligence, trop habile à ménager des appuis à ses propres espérances, l'a fait s'en tenir surtout aux paroles d'Albertine qui s'est toujours dite heureuse de leur vie commune; et même dans les quelques moments où il a songé à la possibilité de ce départ, sa raison a été impuissante d'en figurer les répercussions dans son propre coeur.

Le besoin de faire revenir Albertine l'emporte sur tout sauf l'amour-propre ou la prudence du héros, qui exige qu'elle revienne sans qu'il donne à la jeune fille l'impression de tenir à elle. Albertine a laissé une lettre où elle dit être partie parce que leurs rapports ont changé à travers leurs querelles, mais le narrateur, dans son besoin de voir apaiser au plus tôt sa souffrance par le retour de la jeune fille, essaye de n'y voir qu'un manège de Mme Bontemps ou d'Albertine elle-même pour obtenir de meilleures conditions. "L'hypothèse simulation me devenait d'autant plus nécessaire qu'elle était plus improbable, et gagnait en force ce qu'elle perdait en vraisemblance" (III, 434). C'est ainsi qu'il pense forcer Albertine à mettre cartes sur table en lui écrivant une lettre d'adieux mensongère, et qu'il charge en même temps Robert de Saint-Loup d'une démarche en Tourraine - démarche

qu'il ferait ostensiblement de son propre chef, en ayant soin de ne pas être vu d'Albertine - pour offrir une grosse somme d'argent à Mme Bontemps, à condition qu'Albertine revienne immédiatement à Paris. Saint-Loup parti, le héros est tout confiant de ravoit Albertine bientôt auprès de lui, mais ayant par la suite relu la lettre d'Albertine, la possibilité qu'elle ne revienne effectivement pas lui fait attendre avec une anxiété continue les résultats de la démarche de son ami. Un instant pourtant il oublie ses inquiétudes pour rêver avec calme et avec plaisir aux belles inconnues de Venise, mais cette première apparition momentanée de l'oubli lui inspire une terreur panique. Cependant le fait de survivre pendant quatre jours déjà sans Albertine lui donne une préfiguration de l'indifférence où il arrivera à son égard avec le temps, et il se rend même compte parfois que le retour de la jeune fille ne ferait pas disparaître les difficultés qui ont amené son départ.

Saint-Loup toutefois n'a pas pu éviter d'être vu par Albertine, et le héros désespéré est forcé d'imaginer d'autres stratagèmes pour ramener son amie. Quand Albertine lui écrit qu'il aurait pu lui demander directement de revenir, qu'elle aurait été heureuse d'y consentir, il lui répond en la remerciant d'avoir pris l'initiative de la rupture pour leur épargner à tous deux le fâcheux dénouement du mariage qu'il déclare avoir voulu lui proposer le matin même de sa fuite. Fidèle à son dessein de paraître indifférent à Albertine, il exprime exactement le contraire de ce qu'il pense, sans envisager la possibilité qu'Albertine, en le prenant au pied de la lettre, puisse le réduire par là aux démarches humiliantes qu'il cherche justement à

éviter à tout prix. D'autre part il entrevoit la désillusion dont il accueillerait son retour, retour qui serait ^{le} ~~le~~ / ^{signe} de la fixation de son bonheur sous une seule forme, à l'exclusion de toutes les autres possibles. Pour cette raison il hésite avant d'envoyer sa réponse.

Cela ne l'empêche pas de greffer sur l'image d'Albertine qui reste dans son esprit tous ses souvenirs de bonheur éprouvé auprès d'autres femmes, ce qui est une nouvelle preuve que l'oubli a déjà commencé son oeuvre. Mais le besoin de revoir Albertine est vite ranimé par la jalousie - le narrateur découvre deux bagues qu'elle a laissées, et leur ressemblance presque exacte lui fait croire que ce sont des cadeaux d'un amant dont la jeune fille lui aurait caché l'existence.

Une nouvelle lettre d'Albertine n'avance nullement le retour désiré, et pour bousculer les choses le héros lui écrit qu'il va faire à Andrée une offre de mariage. Il soupçonne tout de même - sans rien savoir de certain - qu'Albertine, libre et se livrant probablement de nouveau à ses goûts, n'a aucune arrière-pensée de revenir. Et quand Saint-Loup revient bredouille de ses démarches auprès de Mme Bontemps, l'exaspération du héros devant cet échec n'est que d'une importance triviale par rapport au fait, ~~devenu~~ à travers le compte-rendu de son émissaire, qu'Albertine est heureuse chez sa tante, que des jeunes femmes vont et viennent dans la maison, de sorte qu'il est peu probable qu'Albertine retourne près de lui pour l'empêcher d'épouser Andrée. Le pire s'est réalisé: Albertine l'a cru sur parole; le narrateur se voit de nouveau réduit à la nécessité de l'arracher à ses amies lesbiennes, cette fois-ci en

se rendant lui-même en Tourraine. Devant ce renouveau de jalousie, il regrette même qu'Albertine ne soit pas morte.

[C]omme j'aurais menti maintenant si je lui avais écrit, comme je le lui disais à Paris, que je souhaitais qu'il ne lui arrivât aucun accident! Ah! s'il lui en était arrivé un, au lieu que ma vie fût à jamais empoisonnée par cette jalousie incessante, aussitôt j'eusse retrouvé sinon le bonheur du moins le calme par la suppression de la souffrance (III, 475).

L'unique solution est d'abandonner toute fierté, d'implorer Albertine de revenir à n'importe quelles conditions, pour que son baiser apporte enfin un apaisement à la souffrance. Le narrateur vient de lui télégraphier à cet effet quand il reçoit de Mme Bontemps une dépêche qui lui fait part de la mort accidentelle d'Albertine.

Cette mort, loin de supprimer la souffrance du héros, y ajoute une nouvelle dimension en lui révélant combien grand a été l'espace occupé par Albertine dans son coeur, et qu'est définitivement rompue cette vie en commun avec Albertine, à qui il n'a cessé de penser même quand elle était absente. Chaque mouvement qu'il fait dans sa chambre est une preuve qu'elle continue à vivre en lui; au lieu de le faire jouir comme autrefois de la "perpétuelle renaissance de moments anciens" (III, 478), chaque sensation lui rappelle maintenant tel ou tel aspect de leur existence qui a pris fin. De simples variations atmosphériques lui rappellent non seulement les diverses époques où il a connu Albertine, mais aussi, dit-il, le souvenir

de l'idée particulière que je me faisais successivement d'Albertine, de l'aspect physique sous lequel je me la représentais à chacun de ces moments, de la fréquence plus ou moins grande avec laquelle je la voyais cette saison-là... des anxiétés qu'elle avait pu m'y causer par l'attente, du charme que j'avais à tel moment pour elle, d'espoirs formés, puis perdus (III, 487).

La mort d'Albertine ne le délivre ni de sa tendresse pour elle, ni de sa jalousie à son égard; tout ce qui a trait à elle reste d'une actualité très vive.

Jadis je songeais sans cesse à l'avenir incertain qui était déployé devant nous, j'essayais d'y lire. Et maintenant ce qui était en avant de moi comme un double de l'avenir..., ce n'était plus l'Avenir d'Albertine, c'était son Passé. Son Passé? C'est mal dire puisque pour la jalousie il n'est ni passé ni avenir et que ce qu'elle imagine est toujours le Présent (III, 490).

Un simple changement de la température ranime, par des souvenirs et par des associations d'idées, son incertitude sur ce qu'Albertine avait pu faire dans un cabinet de douches de Balbec, de sorte que le héros renouvelle ses investigations par l'intermédiaire du maître d'hôtel. D'autre part il goûte avec attendrissement ses souvenirs de sa vie avec Albertine, comme d'une expérience heureuse qu'il n'a pas su apprécier de son vivant, où Albertine ne lui a servi que de champ où extérioriser ses propres sentiments.

[J]'avais alors, avec une grande pitié d'elle, la honte de lui survivre. Il me semblait, en effet, dans les heures où je souffrais le moins, que je bénéficiais en quelque sorte de la mort, car une femme est d'une plus grande utilité pour notre vie, si elle y est, au lieu d'un élément de bonheur, un instrument de chagrin, et il n'y en a pas une seule dont la possession soit aussi précieuse que celle des vérités qu'elle nous découvre en nous faisant souffrir. Dans ces moments-là, rapprochant la mort de ma grand'mère et celle d'Albertine, il me semblait que ma vie était souillée d'un double assassinat que seule la lacheté du monde pouvait me pardonner (III, 496).

Car c'est lui qui a dirigé la vie d'Albertine vers son dénouement tragique - c'est sur un cheval qu'il lui a donné qu'elle a rencontré la mort. D'autre part les soupçons qu'elle a fait naître en lui ont eu à leur tour une influence déterminante sur sa propre vie.

Si bien que cette longue plainte de l'âme qui croit vivre enfermée en elle-même n'est un monologue qu'en apparence, puisque les échos de la réalité la font dévier et que telle vie est comme un essai de psychologie subjective spontanément poursuivi, mais qui fournit à quelque distance son "action" au roman, purement réaliste, d'une autre existence, et duquel à leur tour les péripéties viennent infléchir la courbe et changer la direction de l'essai psychologique (III, 500).

Et cette expérience, quelque indispensable qu'elle paraisse maintenant aux yeux du narrateur, n'a même pas peut-être été tout à fait nécessaire; toute la "nécessité" de son amour ne tient-elle pas qu'à l'"habitude d'associer la personne d'Albertine au sentiment qu'elle n'avait pas inspiré" (III, 503)?

[C]ette femme n'a fait que susciter, par des sortes d'appels magiques, mille éléments de tendresse existant en nous à l'état fragmentaire et qu'elle a assemblés, unis, effaçant toute lacune entre eux, c'est nous-même qui en lui donnant ses traits avons fourni toute la matière solide de la personne aimée (III, 503).

Et au lieu de le faire profiter de ce qu'il y avait de bonheur dans ses rapports avec Albertine, son amour, entretenu par la crainte d'être abandonné par elle à la faveur de quelqu'un d'autre, s'est réduit à un conflit où tous les avantages matériels et sociaux du narrateur "n'avaient fait que reculer l'échéance de la lutte corps à corps avec la volonté contraire, inflexible d'Albertine, sur laquelle aucune pression n'avait agi" (III, 504).

Le narrateur se laisse aller à des rêves d'interroger Albertine lorsque leurs âmes seraient réunies au-delà de la mort, et il espère même que la nouvelle de sa mort sera démentie par l'arrivée miraculeuse d'une Albertine guérie et pénitente.

Mais le regret fait vite place à la souffrance quand il reçoit

le premier compte-rendu des investigations d'Aimé sur le passé d'Albertine. Sa croyance fondamentale, nécessaire à son bonheur, qu'Albertine était en réalité vertueuse, éclate devant le fait spécifique de la jeune fille qui préparait un pourboire à l'intention de la doucheuse de Balbec, en attendant un rendez-vous avec une amie. Il entrevoit pour la première fois chez Albertine toute une "expérience de corruption", l'"organisation bien dissimulée de toute une double existence" (III, 518), faits qui ont dû pourtant paraître à Albertine tout aussi naturels que ses propres désirs sexuels l'ont été aux yeux du narrateur lui-même.

La consolation d'avoir des doutes sur la véracité de la doucheuse est d'un faible secours pour le héros, qui retrouve des souvenirs susceptibles de figurer la culpabilité d'Albertine en chaque fait, en chaque sensation, jusque dans certaines phrases qu'il lit dans les journaux.

Four cela elles avaient moins besoin de me fournir un argument valable de l'immoralité des femmes que de me rendre une impression ancienne liée à l'existence d'Albertine (III, 523).

Le narrateur envoie encore Aimé passer quelques jours aux environs de la villa de Mme Bontemps, où Albertine aurait peut-être connu d'autres jeunes filles; le maître d'hôtel ne tarde pas à répondre en décrivant longuement les rencontres matinales d'Albertine et d'une petite blanchisseuse de l'endroit, aux bords de la Loire. Encore une fois se révèle au héros une Albertine réelle et fort différente de celle qu'il a connue.

[A] sa place - pour ma punition d'avoir poussé plus loin une curiosité à laquelle, contrairement à ce que j'avais supposé, la mort n'avait pas mis fin - ce que je trouvais c'était une jeune fille différente, multipliant les mensonges et les tromperies là où l'autre m'avait si doucement rassuré en me jurant n'avoir jamais connu ces plaisirs que, dans l'ivresse de sa liberté reconquise,

elle était partie goûter jusqu'à la pâmoison...(III, 525). Cette découverte qu'Albertine "en était une" veut dire non seulement qu'elle lui a caché tel ou tel désir particulier, mais qu'elle a été effectivement une personne qu'il connaissait à peine, et dont la nature même lui a été inconnaissable; "elle n'appartenait pas à l'humanité commune, mais à une race étrange qui s'y mêle, s'y cache et ne s'y fond jamais" (III, 527).

[C]ent fois par heure...mon coeur était brûlé sans pitié par un feu d'enfer, tandis que je voyais Albertine, ressuscitée par ma jalousie, vraiment vivante, se raidir sous les caresses de la petite blanchisseuse à qui elle disait: "Tu me mets aux anges" (III, 528).

Mais la fragmentation même de l'Albertine qui reste dans son esprit lui offre une possibilité de soulagement. A côté de celle qui est révélée par l'histoire d'Aimé, il y en a une autre, celle qui, bonne et douce, pouvait par son baiser apporter à la souffrance du narrateur le remède nécessaire.

Bien que le narrateur goûte ainsi rétrospectivement les bonheurs de sa vie passée avec Albertine, son regret diminue peu à peu, et il sent renaître en lui le désir d'un autre grand amour, mais un amour qui reproduirait toutes les grandes lignes du premier: "les sentiments que m'avait laissés Albertine eurent plus de peine à mourir que le souvenir de leur cause première" (III, 533).

Malgré les souffrances que lui ont inspirées les révélations d'Aimé, le narrateur trouve que son chagrin va mieux. L'idée, au début si effroyable, d'une Albertine morte en arrive pourtant à occuper dans son coeur - après une longue résistance - la place de l'idée qu'elle était vivante; cette certitude devenue habituelle,

l'Albertine vivante est reléguée à un "univers souriant et bleu où Albertine n'était plus qu'un souvenir indifférent et plein de charme" (III, 534). D'ailleurs la croyance qu'elle était innocente est lentement remplacée par la croyance en sa culpabilité, qui de la même façon devenue familière, perd de plus en plus de son pouvoir nocif. Albertine vivante et coupable sombrera de plus en plus dans l'oubli l'oubli, grâce à l'effet de l'habitude.

Ce travail de l'habitude ne s'accomplit pas pourtant sans des regains occasionnels de jalousie, nés de la lecture d'un roman de Bergotte; de la vue d'une carte de France où figurent les noms de la Normandie ou de la Touraine; du rapprochement d'un simple mot avec tel autre auquel se rattachent des pensées douloureuses à son égard. Et les témoignages d'Aimé ne résolvent en rien le problème fondamental posé par la jalousie - qui est moins le problème de savoir où et avec qui Albertine a passé son temps, que celui de saisir la nature spécifique et inconnue du plaisir qu'elle a eu dans ses intimités avec d'autres femmes.

Une visite d'Andrée lui en donne comme un indice visuel.

- Pour la première fois elle me sembla belle, je me disais que ces cheveux presque crépus, ces yeux sombres et cernés, c'était sans doute ce qu'Albertine avait tant aimé, la matérialisation devant moi de ce qu'elle portait dans sa rêverie amoureuse, de ce qu'elle voyait par les regards anticipateurs du désir le jour où elle avait voulu si précipitamment revenir de Balbec. Comme une sombre fleur inconnue qui m'était par delà le tombeau rapportée d'un être où je n'avais pas su la découvrir, il me semblait, exhumation inespérée d'une relique inestimable, voir devant moi le Désir incarné d'Albertine qu'Andrée était pour moi...(III, 546).

Andrée avoue facilement son propre goût pour les femmes, mais

loin de consentir à confesser au narrateur ses intimités avec certains autres membres de la petite bande, elle nie avoir jamais eu de tels rapports avec eux. Et sur sa sortie avec Albertine la veille de la réunion chez les Verdurin, elle refuse de livrer au narrateur tout autre renseignement. Celui-ci cherche à s'informer ailleurs des secrets d'Albertine en faisant venir d'une maison de passe deux jeunes filles qui font l'amour sous ses yeux; mais il n'arrive même pas à reconnaître tout de suite dans les bruits étranges qu'émet l'une des ouvrières, sous les caresses de l'autre, l'expression de son plaisir. Un rideau épais est tiré sur le mystère intime de chacun.

Malgré cela il se met à fréquenter les quartiers ouvriers dans l'espoir de prendre contact avec des femmes qu'Albertine aurait pu aimer. Et même quand pour son plaisir il recherche des jeunes femmes de la petite bourgeoisie sans penser consciemment à elle, se livrant alors au même désir de vivre qu'il avait voulu réfréner chez Albertine, il cherche toujours une femme qui lui ressemblerait à tous les points de vue.

[D]écrivait d'une personne morte, la renaissance qu[e le souvenir] incarne est moins celle du besoin d'aimer, auquel il fait croire, que celle du besoin de l'absente. De sorte que même la ressemblance de la femme que j'avais choisie avec Albertine, la ressemblance, si j'arrivais à l'obtenir, de sa tendresse avec celle d'Albertine, ne me faisait que mieux sentir l'absence de ce que j'avais, sans le savoir, cherché, et qui était indispensable pour que renaquit mon bonheur, ce que j'avais cherché c'est-à-dire Albertine elle-même, le temps que nous avons vécu ensemble, le passé à la recherche duquel j'étais sans le savoir (III, 555).

Ainsi toutes ses nouvelles amours porteront l'empreinte du sentiment qu'il a eu pour Albertine, et son regret et sa jalousie ne seront résolus que dans le temps qui passe et qui apporte l'oubli. Plusieurs

étapes marquant les progrès de cet oubli qui ramène le narrateur à l'indifférence à l'égard d'Albertine.

Le jour anniversaire du retour d'Albertine du Trocadéro, en se promenant seul dans le Bois de Boulogne, il se rend compte qu'il manque à cette Toussaint tous les éléments qui ont caractérisé la première. Ces souvenirs sont pourtant moins un motif de douleur qu'ils ne lui donnent le sentiment du creux de cette journée.

Le regard "curieux, furtif, entreprenant, reflétant d'insaisissables pensées" (III, 561) que jette en sa direction une jeune fille blonde qui passe suffit pour rendre le narrateur amoureux fou d'elle. Bien qu'il se trompe sur l'identité de cette femme (elle n'est en réalité nulle autre que Gilberte Swann), l'intense roman d'amour qu'il bâtit à son sujet pendant vingt-quatre heures fait s'évanouir toutes ses souffrances et tout son regret d'Albertine, et par là effectue l'ablation de "tout un bloc de souvenirs" (III, 592) relatifs à elle qui n'avaient été entretenus que par le regret. En conséquence le héros envisage comme une transition naturelle le remplacement de son moi qui aimait Albertine par un nouveau moi, mondain, qui ne sentira plus pour elle qu'une "tendresse de seconde main" (III, 596).

La deuxième circonstance qui à la fois marque et accélère ce processus d'oubli est une conversation survenue entre le narrateur et Andrée, avec qui il a des "demi-relations charnelles" (III, 596), survivance de son amour collectif pour la petite bande; la possibilité qu'Andrée, pourtant, ait pu avoir des relations avec Albertine confère à la jeune fille un prestige spécial. Elle avoue ouvertement, en effet, ses intimités avec l'amie du narrateur, et révèle aussi la promiscuité d'Albertine, la complicité de Morel qui autrefois cherchait

et livrait à Albertine des jeunes filles innocentes pour assouvir ses désirs. Le dénouement tragique d'un de ces épisodes, selon Andrée, était la raison pour laquelle Albertine était restée soumise au narrateur, car elle avait eu de grands remords et espéré qu'il l'aurait sauvée de son vice en l'épousant. Pendant leur cohabitation, Albertine maîtrisait ses goûts seulement avec difficulté; dans la seule occasion où elle s'y était livrée avec Andrée, elles avaient failli être surprises - bien que le narrateur n'ait rien soupçonné à ce moment-là - de sorte qu'Albertine, par la suite, vivait dans une crainte perpétuelle du héros.

Même en ajoutant foi à ce récit d'Andrée, le narrateur n'arrive plus à éprouver aucune souffrance. L'être en lui qui naguère aurait trouvé une telle révélation à la fois précieuse et terrible n'existe effectivement plus.

Quand Andrée lui explique qu'Albertine avait pris la fuite par peur de la désapprobation de la petite bande, que pour cette même raison elles avaient pris leurs plaisirs aux Buttes-Chaumont ou à Versailles, le narrateur voit dans ces affirmations une certaine vraisemblance, puisqu'elles cadrent avec ses propres souvenirs d'Albertine, même si elles sont en contradiction flagrante avec des assurances antérieures d'Andrée. Mais que les paroles de celle-ci soient vraies ou non, il n'éprouve d'autre émotion que la satisfaction de découvrir que ses premières intuitions du caractère de son amie aient été vérifiées.

[S]i ce que disait Andrée était vrai,...l'Albertine

réelle que je découvrais, après avoir connu tant d'apparences diverses d'Albertine, différait fort peu de la fille orgiaque surgie et devinée, le premier jour, sur la digue de Balbec et qui m'avait successivement offert tant d'aspects...[S]i triste malgré tout que je fusse des paroles d'Andrée, je trouvais plus beau que la réalité se trouvât enfin concorder avec ce que mon instinct avait pressenti, plutôt qu'avec le misérable optimisme auquel j'avais lâchement cédé par la suite (III, 609-610).

Car les jeunes filles vues sur la plage, incarnant à ses yeux la "frénésie du plaisir", Albertine poussée vers la villa par son anglaise, paraissent rétrospectivement comme autant d'exemples de l'"universalité du désir" exposée par Bloch au narrateur adolescent; le résidu de ces intuitions a constitué non seulement le fond de son "perpetuel soupçon" de ce qui se passait autour de lui, mais aussi le fond même de son amour.

N'était-ce pas en effet, malgré toutes les dénégations de ma raison, connaître dans toute son hideur Albertine, que la choisir, l'aimer? et même dans les moments où la méfiance s'assoupit, l'amour n'en est-il pas la persistance et une transformation? n'est-il pas une preuve de clairvoyance...puisque le désir, allant toujours vers ce qui nous est le plus opposé, nous force d'aimer ce qui nous fera souffrir? Il entre certainement dans le charme d'un être...les éléments inconnus de nous qui sont susceptibles de nous rendre le plus malheureux, si bien que nous sentir attiré vers cet être, commencer à l'aimer, c'est, si innocente que nous le prétendions, lire déjà, dans une version différente, toutes ses trahisons et ses fautes (III, 610-611).

Mais Andrée en avouant qu'il pourrait y avoir de la vérité dans l'histoire d'Albertine et de la blanchisseuse, en protestant qu'Albertine avait cru ne plus jamais regagner la confiance du narrateur, accable ce dernier, car il se rappelle que la jeune fille l'a assuré de la tenue parfaite de ses relations avec Andrée seulement quinze jours après avoir eu avec elle les intimités qu'Andrée vient de

révéler.

[J]'aurais dû penser qu'il y a l'un devant l'autre deux mondes, l'un constitué par les choses que les êtres les meilleurs, les plus sincères, disent, et derrière lui le monde composé par la succession de ce que ces mêmes êtres font (III, 612).

Mais une semaine plus tard, Andrée offre une autre version du départ d'Albertine, qui aurait pris la fuite dans l'espoir de se marier avec Octave, le neveu des Verdurin. Considérant les avantages qu'Albertine aurait tirés de cette union, le narrateur n'aurait pas pu l'en blâmer, ni n'aurait eu aucune difficulté à comprendre pourquoi Mme Bontemps aurait souhaité que leur existence commune prît fin, cette existence ne pouvant être que répréhensible aux yeux de la société. Ainsi le système de "buts multiples" de chaque action que pratiquait Albertine se réduit en réalité à une "sorte de symbole artificiel, voulu, des différents aspects que prend une action selon le point de vue où on se place" (III, 615).

Mais à partir de ce moment-là il n'y a plus aucun espoir de déchiffrer quels ont été les motifs véritables d'Albertine; les mensonges de celle-ci ont collaboré avec les tendances soupçonneuses du narrateur pour les lui cacher. Et non seulement l'amour et la jalousie ont déformé ses perspectives sur elle, mais il est aussi possible que les mobiles d'Albertine aient beaucoup évolué, cette évolution étant déterminée par des facteurs imprévisibles; d'ailleurs des différences de milieu et d'éducation ont peut-être en tout temps été des obstacles à toute communication véritable entre eux.

En s'en tenant aux témoignages d'Andrée, le départ subit

d'Albertine de Balbec la première année aurait pu être la conséquence d'une bizarrerie de caractère, effet d'une grave maladie dont Albertine aurait souffert l'année précédente; et sa hâte de se rendre chez les Verdurin un simple désir de rencontrer son fiancé futur, nullement de renouer avec Mlle Vinteuil. Et il est possible aussi qu'Albertine ait toujours dans le fond été sincère, l'intimité de ses rapports avec Andrée ayant été exagérée par cette dernière; ou que dans ces rapports Albertine n'ait rien vu de si répréhensible, au point de lui mériter une place dans cette catégorie de femmes que détestait le narrateur.

La troisième étape de l'oubli est franchie au cours d'une visite à Venise, longtemps après ces entrevus avec Andrée. A ce moment-là une dépêche d'Albertine, faisant allusion à un long silence, et désireuse de parler mariage avec lui, ne lui donne presque aucune joie.

Albertine n'avait été pour moi qu'un faisceau de pensées, elle avait survécu à sa mort matérielle tant que ces pensées vivaient en moi; en revanche, maintenant que ces pensées étaient mortes, Albertine ne ressuscitait nullement pour moi avec son corps (III, 641-642).

Les "travaux incessants d'infiniment petits" que l'habitude a effectué dans l'inconscient du narrateur ont effacé totalement de son esprit l'image de l'Albertine des anciens jours. Lorsqu'il pense à elle maintenant, c'est comme à une "fille déjà fort grosse, ~~bon~~ grosse" (III, 643), préfiguration d'une seconde Mme Bontemps, qui lui vient à l'esprit, peu séduisante en comparaison avec la jeune vénitienne dont il est en ce moment amoureux. Quant à lui, il se sait si loin du Marcel qui supporta si mal le départ d'Albertine que le lendemain il part remettre la dépêche au portier en disant qu'elle n'est pas pour lui. Peu de jours après, dans le train qui l'emmène de Venise, il lit une

lettre de Gilberte Swann-Forcheville, reçue au moment du départ, faisant allusion à un télégramme antérieur où elle lui parlait de mariage. Le jour se fait dans l'esprit du narrateur, le télégramme n'était pas d'outre-tombe; les employés du télégraphe avaient seulement mal déchiffré l'écriture fantaisiste de Gilberte, et sa signature était devenue: Albertine.

SECONDE PARTIE: ATOUR DU CYCLE D'ALBERTINE

CHAPITRE V: LES VISAGES D'ALBERTINE

Germaine Brée remarque qu'il y a dans A la recherche du temps perdu trois cycles, celui de Swann, celui de Charlus, et celui d'Albertine.¹ En ce qui concerne les deux premiers, le terme semble heureusement choisi, car les aventures de Swann et de Charlus constituent de véritables odyssées inscrites dans l'univers du roman. L'histoire d'Albertine, pourtant, s'écarte quelque peu du sens le plus courant du mot, car cette histoire est intimement liée à celle du narrateur lui-même; les événements de la vie d'Albertine semblent d'une importance secondaire en comparaison de leurs répercussions sur la sensibilité du héros. Il manque d'ailleurs à la figure d'Albertine cette grande stabilité et netteté de définition - sur le plan physique, moral, intellectuel et psychologique - qui caractérise presque tous les autres grands protagonistes du roman.

Albert Feuillerat dès 1934 a relevé une liste imposante de "contradictions" dans le portrait de la jeune fille.² Ses traits physiques même sont incertains: Albertine a des yeux noirs et des yeux bleus; tantôt elle est blême, ardente et étiolée, tantôt lourde, empourprée et opulente. Dans tel passage ses cheveux sont crépus, dans tel autre elle a une magnifique chevelure. Les origines sociales d'Albertine sont aussi variables, allant de la haute bourgeoisie à la classe ouvrière. Quant aux qualités intellectuelles, il y a une Albertine stupide qui ne débrouille pas le fait que sa tendresse pour le narrateur varie en fonction inverse de la longueur de sa barbe, mais il y en a une autre qui est très experte en matière de peinture

et qui fait envie au narrateur par sa facilité littéraire. Elle s'adonne avec un enthousiasme vertigineux aux sports, épuise le narrateur par sa vitalité, et par ailleurs ne dédaigne pas les simples plaisirs de la vie domestique. On la voit tantôt d'une docilité et d'une humilité surprenantes, tantôt d'une nature fière et passionnée.

Ces contradictions apparentes, jointes à certaines autres anomalies de l'histoire, ont valu à la jeune fille des fortunes diverses devant la critique. Si Feuillerat a attribué les contradictions du portrait à la diversité des modèles dont le héros du roman se serait inspiré, il s'en est tenu là, qualifiant de "jeu trop dangereux"³ la recherche sur l'identité de ces modèles dans la vie de Proust. Les critiques ultérieurs ont négligé cet avertissement et bientôt se répandait la version d'une Albertine qui n'était en fait que le travesti de cet Alfred Agostinelli qui servit de chauffeur, puis le secrétaire à l'auteur, et mourut accidentellement en 1914 au grand désespoir de Proust. Les recherches d'Edmund Wilson⁴, de Germaine Brée⁵, de Harold March⁶, d'André Maurois⁷ et de plusieurs autres ont montré que Proust se cachait sous une figure féminine dans certaines de ses premiers écrits (dont quelques épisodes des Plaisirs et des Jours), que dans le roman il se faisait un apologiste de l'homosexualité, que certains épisodes comme la claustration d'une jeune fille et sa cohabitation avec un homme qui n'était pas son mari étaient peu plausibles dans le milieu bourgeois de l'époque, que la jalousie malade du héros était un défi aux lois de la psychologie, et que sa scrupuleuse normalité sexuelle

était une preuve que Proust voulait compenser dans son roman les irrégularités de sa propre vie intime. A la fin des années 40 une célèbre "querelle d'Albertine" éclata dans les pages de PMLA; Justin O'Brien, se basant sur une synthèse de l'évidence biographique et de ses propres recherches textuelles, ainsi que sur le Journal de Gide, a montré que Proust aurait indubitablement transposé son homosexualité "à l'ombre des jeunes filles en fleurs"⁸. Harry Levin, en revanche, rappelle que le lecteur doit se plier aux données de l'univers romanesque, dont la véritable signification se trouve ailleurs qu'en ses analogies avec la vie personnelle de l'écrivain⁹. Peu après, Lynes a indiqué de nouvelles directions à suivre, en soulignant les limitations de l'étude biographique en général, celle de Proust en particulier¹⁰. Depuis lors la critique est arrivée à une vue plus nuancée des rapports entre la vie et l'oeuvre de Proust, en même temps que les études biographiques plus exhaustives de Painter¹¹ et de Barker¹² ont révélé que la question de modèles vivants est d'une complexité extrême. En général, on a insisté davantage ces dernières années sur l'aspect du cycle d'Albertine au sein de l'oeuvre même.*

Le personnage d'Albertine joue un rôle primordial dans le roman rien que par le fait qu'elle est le grand amour du héros. Etant donné la variété et l'intensité de l'expérience qu'elle constitue pour lui,

* La distinction qu'on a soulignée entre Proust et la personne du narrateur dans le roman ne s'est pas faite sans suggérer aussi celle qui existe entre le narrateur-héros dont la vie constitue le fond du roman, et le narrateur-artiste qui le raconte¹³. Bien que les deux se confondent dans Le Temps retrouvé, on s'aperçoit qu'ils restent distincts dans la plus grande partie du récit. Le narrateur-écrivain ou -artiste, déjà arrivé à la découverte de sa vocation, rédige l'histoire du héros qui est lui-même au stage antérieur de la recherche d'un sens de la vie.

il ne faut pas s'étonner que la valeur d'Albertine à ses yeux subisse une évolution profonde au cours du roman, et qu'ainsi, pour le narrateur même, elle apparaisse sous de nombreux visages. D'autre part il est bon de tenter de dégager les traits d'Albertine en tant que simple personnage romanesque, dans la mesure où elle existe indépendamment de la vision personnelle du héros. Laisant donc de côté la question biographique des modèles d'Albertine, c'est sur ces deux aspects de la figure de la jeune fille que nous nous attarderons.

* * *

On a pu voir d'après l'analyse qui fait l'objet de la première partie de notre travail que l'aventure du narrateur et d'Albertine se laisse diviser grosso modo en deux parties, la première racontée dans A l'ombre des jeunes filles en fleurs et Le Côté de Guermantes II, la seconde dans La Prisonnière et la Fugitive; Sodome et Gomorrhe constituent en quelque sorte une transition entre les deux. La première partie aurait pu à elle seule constituer une histoire d'amour; avec la naissance du sentiment, son développement et son dénouement. Mais dans Sodome et Gomorrhe cet amour, qui avait gardé jusque-là des analogies avec la conception traditionnelle du terme (bien que l'amour y ait été considéré moins comme une entité en soi que comme un ensemble de phénomènes subjectifs¹⁴); perd avec l'entrée en jeu de la jalousie une grande partie de son caractère de force centrifuge qui tire le narrateur hors de lui-même. Dans la seconde période, la plus longue, tout le drame de son expérience se concentre physiquement dans une chambre fermée, psychologiquement dans les étroites limites imposées

par sa préoccupation jalouse de la vie passée et présente, ainsi que des intentions futures, d'Albertine, en fin de compte par la tentative de saisir l'essence spécifique de la nature sexuelle de la jeune fille. Aperçue au début dans la perspective d'un espoir de bonheur et d'amour, la figure d'Albertine après sa mort ne servira plus que comme la source des introspections du héros.

Albertine dans A l'ombre des jeunes filles en fleurs s'associe intimement à l'amour du narrateur pour l'ensemble de la petite bande de Balbec, qui représente dès la première rencontre tout ce qui lui est le plus dissemblable. Le héros, sensible, intelligent, timide, maladif, voit en elles l'incarnation de toutes les qualités opposées; l'amitié de n'importe laquelle des jeunes filles le ferait pénétrer "dans une société rajeunissante où règne la santé, l'inconscience, la volupté, l'inintellectualité et la joie" (I, 830). Son amour se réduit à une série de rêves déclenchés par la possibilité d'accéder à un monde inconnu auprès de telle ou telle jeune fille qui a quelque beauté et qui risque de s'éloigner, de lui échapper. Sa passion reste pour cela longtemps flottante entre les divers membres du groupe. Cet amour se fixe un instant sur Gisèle, par exemple, à cause de quelques bontés de sa part que le narrateur interprète comme des preuves de tendresse, et cela à un moment où les actions d'Albertine fléchissent parce qu'elle ne répond pas tout à fait à l'idéal de beauté qu'il exige.

Je l'avais vue ce matin s'éloigner en me tournant presque le dos, pour parler à Gisèle. Sur sa tête inclinée d'un air boudeur, ses cheveux qu'elle avait derrière différents et plus noirs encore, luisaient comme si elle venait de sortir de l'eau. J'avais pensé à une poule mouillée, et ces cheveux m'avaient fait incarner en Albertine une autre âme que jusque-là... (I, 890).

Mais, quoique momentanément disqualifiée, Albertine est dès le début la pierre aimantée de l'amour du narrateur pour la petite bande, car elle incarne malgré tout mieux que toute autre l'idéal qu'il cherche. Albertine est le chef qui domine et commande le respect des autres, et avec ses yeux brillants, son polo, sa bicyclette et son langage argotique, elle lui paraît comme le personnification de la vie sportive et de la légèreté morale. Si la bande dans l'ensemble inspire au narrateur l'émerveillement d'un botaniste devant une haie de roses, c'est en contemplant Albertine que son émerveillement se transforme en rêve, et c'est à partir d'elle que ce rêve se répand sur les autres jeunes filles. De plus, à la différence des autres, cette Albertine qui a pris un instant conscience de lui sur la digue, offre le défi d'un mystère à éclaircir: de quelle manière envisage-t-elle le jeune homme, quelle est la nature de la volonté inconnue qui se lit dans ses yeux?

Ce problème, qui laisse entrevoir déjà la couleur psychologique que prendra le portrait d'Albertine plus loin dans le roman, reste pourtant à l'état d'ébauche dans A l'ombre des jeunes filles en fleurs. Dans toute cette première partie la figure d'Albertine représente surtout une illustration de la manière dont l'amour déforme les perceptions. Le souvenir d'Albertine sur la digue sera plus tard d'une importance inattendue dans l'imagination du narrateur, mais à Balbec cette image n'est que la première d'une longue série d'impressions dont chacune exige un redressement profond de celle qui la précède. L'amour du narrateur à cette époque se traduit par une tension constante entre la jeune fille qui paraît devant lui

et celle sur laquelle son imagination a brodé depuis leur dernière rencontre; pour lui, dès le début, l'Albertine réelle est moins un être digne en soi d'intérêt qu'elle n'est la limite à laquelle se heurtent ses rêveries préalables. Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté, et seulement par l'analyse des similitudes de vêtements, qu'il identifie la jeune fille vue devant la mer et la prisonnière suivie de son anglaise qu'il rencontre au bout de la digue quelques jours plus tard. Le même processus se répète quand il revoit Albertine qui passe derrière l'atelier d'Elstir, et il apprend alors avec surprise que c'est une jeune fille de bonne bourgeoisie et nullement la maîtresse d'un coureur cycliste comme il l'avait imaginé. L'Albertine qu'il rencontre à la matinée d'Elstir, par ailleurs, est une "médiocre et touchante" jeune fille qui n'a rien en commun avec la "muse orgiaque du golf", et celle-là est aussi fort différente de l'Albertine qui cause avec ses amis sportifs le lendemain et inspire au héros une admiration sans bornes par l'emploi d'un argot qui lui est peu connu. Albertine comme les autres jeunes filles se réduit à une série d'impressions mutuellement incompatibles.

Chaque être est détruit quand nous cessons de le voir;
 puis son apparition suivante est une création nouvelle,
 différente de celle qui l'a immédiatement précédée, sinon
 de toutes (I, 917).

Cela tient non seulement aux défaillances de notre attention - le narrateur revient plusieurs fois à la charge avant de situer un bouton à sa place précise dans le visage d'Albertine - mais aussi au fait que nos impressions d'une personne dépendent de l'attitude particulière avec laquelle nous l'abordons, de la variété d'aspects que cette personne présente successivement à nos yeux, de notre

croissance à son égard qui détermine l'"atmosphère" de notre âme d'un moment à l'autre (I, 948).

Mais quelque variables que soient ses impressions d'Albertine, elles n'ébranlent pas la croyance du narrateur qu'il pourra la posséder physiquement, et cette possession même est envisagée en fonction d'une image. Je regardais le jour

Je regardais les joues d'Albertine pendant qu'elle me parlait et je me demandais quel parfum, quel goût elles pouvaient avoir: ce jour-là elle était non pas fraîche, mais lisse, d'un rose uni, violacé, crémeux, comme certaines roses qui ont un vernis de cire. J'étais passionné pour elle comme on l'est parfois pour une espèce de fleurs (I, 888).

Et si la coïncidence entre l'Albertine réelle et celle de son imagination qu'il pense découvrir le jour où elle l'invite dans sa chambre à l'hôtel s'avère illusoire, c'est toujours une "connaissance par les lèvres" de sa vie qu'il ambitionne lorsqu'il baise Albertine dans son appartement à Paris. Mais ce baiser est décevant, et par la suite l'image de la fleur sera de plus en plus reléguée au niveau d'une allégorie chevaleresque et banale de la captivité d'Albertine dans La Prisonnière.

La mer s'associe plus profondément à la figure d'Albertine¹⁵. Elle entre pour beaucoup dans le charme que la région de Balbec exerce sur l'imagination du héros longtemps avant qu'il y arrive, et bien que l'église de Balbec soit un désappointement, le Grand-Hôtel un supplice au début, la mer reflétée dans les vitres de ses bibliothèques lui offre chaque matin un nouveau spectacle, et il cherchera la mer lointaine dans ses promenades à la campagne en compagnie de Mme de Villeparisis. Son amour de la petite bande se confond avec son amour de la mer (I, 833),

et bien plus tard il parlera de la "large étendue de mer" qui lui a été réservée dans son amour d'Albertine (III, 839). Dans le profil vu sur la digue, l'amour de la personne et celui du milieu vont de pair, comme dans le cas de la belle laitière qu'aperçoit le narrateur à un arrêt du train dans les montagnes (I, 656-657). Dans sa variété et son instabilité éternelles, l'image de la mer est pareille à la figure d'Albertine, et par ailleurs elle soutient le prestige de la jeune fille dans les moments où, à titre de fleur, elle paraît comme une "bien pauvre rose" (II, 352). C'est tout le milieu marin de Balbec que le narrateur essaye d'insinuer sous les joues d'Albertine en l'embrassant à Paris, et c'est ce même milieu qu'elle lui apporte lors de sa dernière visite avant le second séjour à Balbec.

Dès cet épisode, pourtant, les thèmes de l'angoisse et de la jalousie sont amorcés pour la première fois dans le cycle d'Albertine; l'image de la mer reste le symbole du désir du narrateur, mais l'indisponibilité, la résistance momentanée de la jeune fille, lui donne une préfiguration obscure de la souffrance sous le signe de laquelle se déroulera la majeure partie de son expérience. Au cours de Sodome et Gomorrhe divers aspects nouveaux de la jeune fille se feront jour dans son esprit. Au sein de leur intimité renouvelée, il arrivera à passer ses nuits sur la plage, auprès de ce corps "dans la souplesse duquel vivait toute la grâce féminine, marine et sportive" (II, 1021) qui l'a séduit la première année, mais la satisfaction d'avoir ainsi atteint un idéal rêvé se réduit à celle d'avoir rempli toutes les fonctions prescrites par la conception sociale du rôle de l'amant. Il n'est conscient d'aucun engagement sentimental avec Albertine,

quoique pour demeurer à son côté il remette toujours de s'occuper de son métier choisi de littérateur, et il y a une part de mépris dans ses descriptions d'Albertine qui, rejoignant le narrateur le soir, le caresse comme une chienne au fond de leur voiture (II, 1019). D'autre part il a été mis en défiance par les retards et par les excuses de la jeune fille, puis par l'ambiguïté de ses rapports avec Andrée. Il souffre de penser qu'elle aime les femmes, et suppose que malgré sa froideur apparente à leur égard Albertine cache des relations intimes avec plusieurs; il découvre une Albertine évasive et menteuse. Toutefois, elle porte le visage d'une douce et bonne amie qui cherche à lui épargner de la souffrance, et se laissant peu à peu convaincre de son fidélité, le narrateur continue leur intimité presque à ce qui devrait en être la conclusion logique: la séparation. Il insiste pour qu'Albertine reste à la portée de sa vue dans le petit tram et chez les Verdurin, mais à la longue l'habitude dépouille le pays de Balbec de toute sa poésie; et il se résoud à l'abandonner, avec Albertine. C'est alors que l'aveu que fait la jeune fille de son adolescence auprès de l'amie de Mlle Vinteuil rend cette séparation impossible. A ce moment-là, l'image de la mer, avec le bonheur du héros, s'éclipse derrière l'image d'une Albertine qui tient la place tantôt de Mlle Vinteuil, tantôt de son amie, dans la scène de Montjouvain. La jalousie se concrétise pour la première fois dans l'image spécifique d'Albertine entre les bras d'une autre femme.

Désormais le narrateur voit Albertine surtout dans les perspectives de l'angoisse et de la jalousie. Depuis longtemps déjà il s'est rendu compte que sa vie s'étendait dans des régions qui lui étaient inconnues,

et où il la soupçonnait de jouir de plaisirs dont elle veut l'exclure. La découverte de l'homosexualité d'Albertine semble fournir la preuve qu'absente elle se rie de lui en se livrant à des activités sexuelles qui par leur étrangeté et par leur anomalie constituent la moquerie la plus profonde de sa propre individualité. La hantise de ce vice chez Albertine et le besoin de se rassurer constamment sur sa fidélité sont les deux caractères principaux qui déterminent la peinture d'Albertine dans La Prisonnière. Mais le drame de la jalousie et de l'apaisement s'inscrit dans le monde plus vaste du narrateur qui tient toujours à ses rêves de voyage, qui même dans la solitude s'adonne à la contemplation de la réalité. Ainsi Albertine qui est tour à tour une mère apaisante ou une lesbienne dépravée, selon l'état du coeur du héros, est aussi un obstacle au libre épanouissement de sa pensée, et de ce fait le signe de sa servitude.

Les images d'Albertine qui relèvent directement/^{de} l'observation du narrateur sont relativement rares dans La Prisonnière. L'empreinte de la jalousie est pourtant très visible dans des passages comme le suivant où Albertine entre dans la chambre lorsque le narrateur qui, téléphonant justement à Andrée au sujet de ses allées et venues, vient de raccrocher le récepteur.

Elle avait une robe de satin noir qui contribuait à la rendre plus pâle, à faire d'elle la Parisienne blême, ardente, étiolée par le manque d'air, l'atmosphère des foules et peut-être l'habitude du vice et dont les yeux semblaient plus inquiets parce que ne les égayait pas la rougeur des joues. "Dévinez, lui dis-je, à qui je viens de téléphoner: à Andrée.- A Andrée?" s'écria Albertine sur un ton bruyant, étonné, ému, qu'une nouvelle aussi simple ne comportait pas...(III, 102).

Quand le narrateur essaye d'arracher à Albertine de nouveaux aveux en ramenant la conversation sur les jeunes filles, le visage de son amie ne trahit rien.

Il eût été impossible de dire qu'elle blâmât, qu'elle approuvât, qu'elle connût ou non ces choses. Chacun de ses traits n'était plus en rapport qu'avec un autre de ses traits. Son nez, sa bouche, ses yeux formaient une harmonie parfaite, isolée du reste, elle avait l'air d'un pastel et de ne pas plus avoir entendu ce qu'on venait de dire que si on l'avait dit devant un portrait de la Tour (III, 349).

Albertine cherche d'ailleurs à égarer le narrateur en ce qui concerne ses propres projets. Elle emploi "le ton dubitatif pour les résolutions irrévocables" (III, 91). Ses yeux, quand il l'interroge, restent "toujours immobiles et passifs, mais dynamiques, mesurables par les mètres ou les kilomètres à franchir pour se rendre au rendez-vous voulu, implacablement voulu". (III, 91).

La plupart du temps, cependant, la jalousie fabrique son portrait d'Albertine en l'absence du modèle. Le narrateur, au moins dans la première moitié de La Prisonnière, laisse Albertine se promener loin de lui chaque jour dans le but explicite d'éviter les soupçons que son observation directe des regards et des gestes d'Albertine pourrait lui causer. Il n'en est pas pour autant délivré de son inquiétude sur les actes et sur les intentions de la jeune fille, et cette inquiétude renaît à toutes sortes de propos. Parfois il s'agit du rapprochement du nom d'une personne et d'un événement qui a inspiré de la douleur dans le passé. Tel est le cas lorsque le narrateur tombe sur le nom de Léa dans un journal et fabrique tout de suite dans son imagination une scène où Albertine renouerait au Trocadéro avec les amies de l'actrice. Parfois un simple changement de température déclenche

une série d'associations d'idées qui raniment la jalousie; parfois l'interprétation rétrospective de tel ou tel acte d'Albertine, parfois les témoignages éveillés au hasard dans les paroles d'un tiers. La plus grande source de motifs de jalousie est Albertine elle-même qui dément ses propres mensonges ou bien les remplace par d'autres, selon les nécessités, et qui semble avoir organisé une conspiration de silence autour de ses activités.

Tous les soupçons du narrateur tendent vers la même limite, mais l'idée de la culpabilité d'Albertine naît d'une série interminable de découvertes distinctes qui doivent être vérifiées l'une après l'autre; la multitude de faits - réels, imaginaires, d'authenticité douteuse, ou fabriqués de toutes pièces par Albertine - s'étend dans une prolifération illimitée de questions particulières et insolubles. A ce moment-là la mer devient le symbole de la futilité de toute tentative d'atteindre la vérité, éclipsant tout à fait l'image de la rose.

[S]ous ce visage rosissant je sentais se réserver comme un gouffre l'inexhaustible espace des soirs où je n'avais pas connu Albertine. Je pouvais bien prendre Albertine sur mes genoux, tenir sa tête dans mes mains, je pouvais la caresser, passer longuement mes mains sur elle, mais, comme si j'eusse manié une pierre qui enferme la salure des océans immémoriaux ou le rayon d'une étoile, je sentais que je touchais seulement l'enveloppe close d'un être qui par l'intérieur accédait à l'infini (III, 386).

L'image d'Albertine devant la mer acquiert un sens spécial sous l'effet de la jalousie; le narrateur se rappelle la jeune fille magnifique qui se rit de lui auprès d'une femme avec qui elle aurait eu des relations, et qui maintenant offre un extrême contraste avec la "grise prisonnière, réduite à celle même" qu'il a sous les yeux.

La honte, la jalousie, le ressouvenir des désirs premiers et du cadre éclatant avaient redonné à Albertine sa beauté, sa valeur d'autrefois. Et ainsi alternait, avec l'ennui un peu lourd que j'avais auprès d'elle, un désir frémissant, plein d'images magnifiques et de regrets, selon qu'elle était à côté de moi dans ma chambre ou que je lui rendais sa liberté dans ma mémoire, sur la digue, dans ses gais costumes de plage, au jeu des instruments de musique de la mer: Albertine, tantôt sortie de ce milieu, possédée et sans grande valeur, tantôt replongée en lui; m'échappant dans un passé que je ne pourrais connaître, m'offensant auprès de la dame, de son amie, autant que l'éclaboussure de la vague ou l'étourdissement du soleil, Albertine remise sur la plage ou rentrée dans ma chambre, en une sorte d'amour amphibie (III, 174).

Albertine paraît rétrospectivement aussi comme une "chatoyante actrice de la plage" - cette image la rapproche de l'actrice Rachel qui, des planches d'un théâtre de province, a su inspirer à Saint-Loup des rêves d'amour analogues à ceux du héros. Comme Rachel, Albertine possède "un de ces visages que l'éloignement - et pas nécessairement celui de la scène, le monde n'étant qu'un plus vaste théâtre - dessine et qui, vus de près, retombent en poussière" (II, 174).

Encore sous l'influence de la jalousie, la mouette de Balbec se transmue en un oiseau multicolore, symbole d'Albertine comme un "être de fuite".

[A] ces êtres de fuite, leur nature, notre inquiétude attachent des ailes, Et même auprès de nous leur regard semble nous dire qu'ils vont s'envoler. La preuve de cette beauté, surpassant la beauté, qu'ajoutent les ailes, est que bien souvent pour nous un même être est sans ailes et ailé (III, 93).

En enfermant Albertine, j'avais du même coup rendu à l'univers ces ailes chatoyantes qui bruissent dans les promenades, dans les bals, dans les théâtres, et qui redevenaient tentatrices pour moi, parce que, elle, ne pouvait plus succomber à leur tentation (III, 173).

Les "oiseaux accouplés" (III, 399) qu'embrasse le narrateur sur une robe de Fortuné que porte Albertine la veille de son départ

répondent aux "oiseaux amoureux" de Montjouvain, Mlle Vinteuil et son amie (I, 162) et préfigurent les plaisirs auxquels Albertine se livrera; libre, la jeune fille reprendra tout son prestige que la cohabitation a terni.

Lâchée de nouveau, ayant quitté la cage d'où, chez moi, je restais des jours entiers sans la faire venir dans ma chambre, elle avait repris pour moi toute sa valeur, elle était redevenue celle que tout le monde suivait, l'~~oiseau~~ merveilleux des premiers jours (III, 472-473).

Après la mort d'Albertine, l'oiseau s'associera à l'étrangeté de sa nature sexuelle, telle que la révèle l'histoire de la blanchisseuse aux bords de la Loire. Il revoit la cuisse recourbée d'Albertine couchée auprès de lui pareille à celle d'une jeune naïade dans un tableau d'Elstir, et cette cuisse devient le "col hardi" d'un cygne se dirigeant vers la bouche d'une Lédæ que, dans une autre étude de peintre, "on voit dans toute la palpitation spécifique du plaisir féminin, parce qu'il n'y a qu'un cygne, qu'elle semble plus seule... Dans cette étude le plaisir, au lieu d'aller vers la femme qui l'inspire et qui est absente, remplacée par un cygne inerte, se concentre dans celle qui le ressent" (III, 528). Bien plus tard Albertine-oiseau apparaît au narrateur qui dégage des paroles d'Andrée la quasi-certitude de son lesbianisme, sous la forme d'un vautour.

[T]andis que l'espace que j'avais pu concéder encore à l'innocence d'Albertine se rétrécissait de plus en plus, il me semblait m'apercevoir que malgré mes efforts, je gardais l'aspect figé d'un animal autour duquel un cercle progressivement resserré est lentement décrit par l'oiseau fascinateur, qui ne se presse pas parce qu'il est sûr d'atteindre quand il le voudra la victime qui ne lui échappera plus (III, 548).

Il y a très loin du conciliabule de mouettes de Balbec à cet "oiseau fascinateur"; la figure d'Albertine où se résumait autrefois le désir heureux du narrateur fait place à une allégorie de l'horreur qu'il éprouve pour la nature sexuelle de la jeune fille.

Ce n'est pas uniquement la jalousie qui dessine le portrait d'Albertine. Surtout au début de La Prisonnière le charme de la jeune fille vue devant la mer compte toujours pour beaucoup dans le bonheur qu'éprouve à certaines heures le narrateur devant sa captive. Et si Albertine endormie continue à présenter de multiples aspects, son sommeil donne au narrateur la satisfaction de les posséder tous. Par ailleurs le baiser d'Albertine qui ne lui offrait autrefois que le spectacle désagréable de la chair humaine vue de trop près (on pense à Swift), par le besoin qu'il en a maintenant chaque soir confère une nouvelle valeur à la peau d'Albertine.

[Q]uand, au moment de me quitter, elle s'approchait pour me dire bonsoir, c'était leur douceur devenue presque familiale que je baisais des deux cotés de son cou puissant qu'alors je ne trouvais jamais assez brun ou à assez gros grains, comme si ces solides qualités eussent été en rapport avec quelque bonté loyale chez Albertine (III, 77-78).

En revanche la vitalité de la jeune fille est parfois fâcheuse pour le héros, dont la santé délicate exige surtout le calme et le repos. Il parlera d'elle comme d'"une présence perpétuelle, insatiable de mouvement et de vie, qui troublait mon sommeil par ses mouvements, me faisait vivre dans un refroidissement perpétuel par les portes qu'elle laissait ouvertes, me forçait - pour trouver des prétextes qui justifiassent de ne pas l'accompagner - à déployer chaque jour plus d'ingéniosité que Shéhérazade" (III, 131).

Mais jusqu'à la fuite d'Albertine la jalousie qu'inspirent les actes et les intentions inconnus de la jeune fille joue un rôle prépondérant dans la pensée du héros, même si Albertine fait tout son possible pour se montrer soumise. Quand elle est partie en Touraine au début de La Fugitive, il n'hésite pas à lui prêter immédiatement une aventure avec une actrice que Saint-Loup a revue dans le voisinage.

[L]e nom de cette actrice suffit pour que je me dise: "C'est peut-être avec celle-là", cela suffisait pour que je visse, dans les bras mêmes d'une femme que je ne connaissais pas, Albertine souriante et rouge de plaisir (III, 474).

La mort de la jeune fille effectue un redressement dans son attitude envers elle, en même temps qu'une révalorisation de toute leur expérience commune. Albertine morte n'en continue pas moins, "divisée en petits dieux familiers" (III, 523), à hanter la chambre du narrateur, qui pense avec désespoir à "tout ce tégument de caresses, de baisers, de sommeils amis" (III, 482), dont cette mort la dépouille à jamais. Il se rend compte aussi qu'il n'a jamais véritablement essayé de connaître Albertine en elle-même, bien qu'elle fût devenue pour lui par la vertu de l'amour exclusif, cette "chose divine, un être avec qui je pusse causer de tout, à qui je pusse me confier" (III, 497). Hélas! pour avoir imprudemment mêlé une tendresse familiale à leurs rapports sexuels, il a passé à côté de l'amour réel qu'Albertine éprouvait pour lui.

"[J]e n'avais pas perdu seulement une femme que j'aimais, mais une femme qui m'aimait, ma soeur, mon enfant, ma tendre maîtresse" (III, 498).

Sous l'effet du regret, il arrive même à envisager momentanément la vie d'Albertine comme une tragédie dont il a été lui-même responsable.

Mais c'est la curiosité jalouse qui reprend vite le dessus. La recherche de la vérité sur la nature sexuelle d'Albertine apporte de nouvelles souffrances, se heurtant d'ailleurs aux obstacles habituels que sont les mensonges des autres, et, en dernière analyse, à l'impossibilité de rien savoir de ce qui constitue le plaisir intime de toute autre personne. Mais peu à peu, devant l'accumulation de témoignages posthumes, et malgré la véracité douteuse d'Andrée et d'Aimé, le narrateur en vient à s'accoutumer à l'idée d'une Albertine coupable et dont le caractère homosexuel a été deviné par lui dès leur première rencontre. D'autre part il ne voit pas d'impossibilité à ce que les vices d'Albertine aient été la conséquence d'une sorte de folie dont elle souffrait et à ce que, après tout, elle ait été sincère dans son espoir d'en être sauvée par le mariage, ou même que lui-même et les autres aient cherché à voir dans les intimités d'Albertine une tendance sexuelle spécifique dont elle n'aurait jamais été consciente. Mais les résultats ultimes de ses recherches lui sont livrés à un moment où la souffrance trop longue commence à expirer devant les avances de l'oubli. Découragé par la complexité de la vie, l'imperméabilité des autres, habitué maintenant et indifférent à la notion de la culpabilité d'Albertine, l'intérêt du héros s'éteint peu à peu et le mystère d'Albertine cesse, pour toutes fins pratiques, de le préoccuper.

* * *

La présence d'Albertine comme personnage de roman s'établit longtemps avant que le narrateur ne fasse sa connaissance à Balbec. Dans la première partie d'A l'ombre des jeunes filles en fleurs Gilberte parlera ainsi de la "fameuse Albertine" qui est sa camarade de cours: "Je la voyais seulement passer, on criait Albertine par-ci, Albertine par-là" (I, 512-513). Un peu plus loin Mme Bontemps racontera avec orgueil à la mère de Gilberte une avanie que sa nièce a infligé à la femme d'un sous-secrétaire d'état. "Elle ne m'avait prévenue de rien, cette petite masque," dit Mme Bontemps, "elle est rusée comme un singe..." (I, 598). Pour le reste, cependant, sa présence est contemporaine de celle du narrateur.

A Balbec elle paraît dès le début comme une jeune fille qui s'intéresse vivement aux sports, et la petite bande est le centre de son existence. Le premier jour où elle apparaît sur la digue, elle prend un instant conscience du héros, tout en se moquant de lui devant les autres, et en lui laissant entendre les mots "vivre sa vie"; elle lui jette un coup d'oeil quelques jours plus tard en rentrant sous la surveillance de son anglaise.

Si elle est en bons termes avec Elstir et sait se comporter comme il faut dans la société, le milieu du golf est son habitat préféré; ayant été formellement présentée au héros, elle lui demande pourquoi il n'y vient jamais. Elle l'accepte au sein de la petite bande, sans pour autant lui sacrifier ses propres jeux pour lui tenir compagnie; et elle ne tolère pas qu'il gâche une partie de furet. Après l'avoir invité dans sa chambre à l'hôtel, elle a des hésitations de dernière heure, mais n'en désire pas moins rester son

amie et lui pardonne ses initiatives.

Partout où elle va, Albertine est une favorite, car elle sait plaire instinctivement à tout le monde. Elle a des notions de peinture, grâce à l'influence d'Elstir qu'elle considère comme le plus grand des peintres contemporains. En revanche sa culture musicale est inexistante; pour elle, Cavalliera Rusticana est la plus grande oeuvre qui soit dans ce domaine. Son jugement littéraire est tout aussi simpliste; elle s'extasie devant un médiocre ~~devoir~~ de lycée de Gisèle.

Quand elle ~~arrive~~ quelques années plus tard chez le narrateur, celui-ci s'aperçoit qu'Albertine a beaucoup évolué tant moralement qu'intellectuellement. Elle cherche maintenant l'amour qu'elle a refusé autrefois, et le narrateur en observant minutieusement les nouvelles tournures de phrases dont elle se sert en arrive à juger que le moment est propice pour faire un premier pas. Albertine semble alors voir dans leurs relations l'amorce d'une intimité grande et approfondie; malgré les froideurs du héros elle veut bien venir chez lui tant qu'il le voudra. Le narrateur ne profite que rarement de cette offre, mais en somme Albertine est fidèle à sa promesse.

S'ennuyant à Balbec au début de leur seconde visite, c'est elle qui prend l'initiative de renouer avec lui. Bien qu'elle cache au narrateur ses activités personnelles, elle renonce toujours à ses plaisirs quand il a besoin d'elle. Et elle supporte ses affronts jusqu'au jour où il l'insulte devant quelques amies, et ayant obtenu de lui une explication elle lui pardonne ses soupçons. Bien qu'elle ne réussisse pas à le séduire de nouveau à ce moment-là, elle tâche

consciencieusement de lui épargner toute nouvelle souffrance. Elle devine plus tard que le narrateur veut cacher leur amour aux autres, et cherche à sa manière à brouiller leurs pistes devant Saint-Loup. Elle se livre avec enthousiasme à leurs promenades en auto, sans se plaindre quand le narrateur la laisse seule à peindre, et elle aime montrer aux Verdurin les cadeaux qu'il lui donne. Elle reste obscurément dans un coin du petit tram pendant que le narrateur s'entretient avec les autres invités en route pour la Raspelière, et porte avec elle un petit nécessaire pour ne pas être obligée de passer dans une autre chambre de la maison, hors de la vue de son amant. Et elle se laisse ramener sans grande résistance à Paris.

Installée chez le narrateur, elle n'a pas la moindre notion de l'ordre et Françoise est obligée de lui apprendre toutes les règles de la maison.

Elle n'aurait pas fermé une porte et, en revanche, ne se serait pas plus gênée d'entrer, quand une porte était ouverte, que ne fait un chien ou un chat. Son charme un peu incommode était ainsi d'être à la maison moins comme une jeune fille que comme une bête domestique...(III, 15).

Fidèle à son mauvais goût musical, elle siffle dans la salle de bain, mais elle trouve le mot juste dans Racine pour répondre aux interdictions du narrateur. Dans ses heures de loisir, elle lit beaucoup dans les livres dont il ne se sert pas, et approfondit ses connaissances littéraires, si bien qu'elle arrive à l'éblouir de son "morceau" sur les glaces (III, 129) et à se montrer dans une certaine mesure compréhensive, ^{quand} le héros lui parlera de Dostoïevsky ou de Hardy. Elle lui exprime sa gratitude d'avoir ouvert pour elle un monde d'idées qu'elle n'avait jamais soupçonné, et elle pousse le narrateur à

travailler. Et à sa haine innée de l'aristocratie et du grand monde succèdent d'autres sentiments, car ils demeurent à côté de l'hôtel de Guermantes: "le dédain républicain à l'égard d'une duchesse fit place chez [Albertine] à un vif intérêt pour une élégante" (III, 31).

Tout le long de leur cohabitation elle est d'une docilité extrême, et elle s'empresse de satisfaire les moindres caprices du narrateur. Malgré sa timidité devant les interrogations de celui-ci, elle n'hésite pas en général à lui témoigner sa tendresse. Elle ne ment que pour se mettre à l'abri de ses affronts, et si les mensonges d'Albertine portent les couleurs mêmes de la vie, ils sont inspirés par la seule vraisemblance, nullement par le désir de faire du mal au narrateur (III, 192). Bien qu'elle soit consciente de sa jalousie, Albertine n'éclate de colère pour la première fois que le soir où le narrateur rentre de chez les Verdurin; son exaspération, ses explications qu'elle fournit aux soupçons du héros, sont à ce moment-là tout aussi plausibles que la jalousie et les mensonges de ce dernier qui l'accuse de lui avoir caché une multitude de secrets, protestant dans la même haleine qu'il aurait voulu l'inviter à la soirée, tandis qu'en réalité il a tout fait pour qu'elle reste à la maison. Si l'on s'en tient aux paroles d'Albertine, elle fait preuve d'un énervement bien compréhensible dans les circonstances, et d'une confusion qui semble toute naturelle, puisque les insinuations du narrateur remontent sur plusieurs points à des circonstances triviales et passées depuis longtemps.

Albertine est stupéfaite et désolée de la suggestion qu'ils se séparent, mais elle est aussi découragée. "[P]lutôt que de se faire

couper un doigt puis un autre, j'aime mieux donner la tête tout de suite", dit-elle (III, 342). Pourtant c'est avec regret qu'elle partirait, car, dit-elle, elle a été très heureuse chez le narrateur. Lui se saisit aussitôt de ces mots pour mettre fin à la scène.

A partir de ce moment-là, Albertine fait tout son possible pour ne pas être hors de la surveillance du héros, mais elle accepte sans joie ses cadeaux de robes, et de vieille argenterie pour le yacht qu'il parle d'acheter. Et la gaité dont elle parsème leurs discussions littéraires a l'allure d'une dernière tentative pour rétablir la communication.

"...Regardez comme vous voyez la littérature d'une façon plus intéressante qu'on ne nous la faisait étudier; les devoirs qu'on nous faisait faire sur Esther: "Monsieur", vous vous rappelez", me dit-elle en riant, moins pour se moquer de ses maîtres et d'elle-même que pour le plaisir de retrouver dans...notre mémoire commune, un souvenir déjà un peu ancien (III, 381).

Mais après une seconde querelle, où le narrateur, s'appuyant sur des lettres anonymes imaginaires va jusqu'à mettre en question l'honnêteté de ses rapports avec Andrée, Albertine refuse son baiser du soir et toute intimité physique. C'est dans la nuit de cette querelle qu'elle ouvre avec violence sa fenêtre, et peu après, excédée par ses soupçons, elle prend la fuite. Libre chez sa tante, elle n'aurait pas tout de même refusé de revenir si le narrateur le lui avait demandé directement. Et si elle lui envoie un mot pour le féliciter quand il feint de vouloir la remplacer par Andrée, au même moment elle lui adresse quelques lignes pressantes où elle implore son retour.

Si on considère ainsi l'histoire d'Albertine hors du contexte de l'amour du héros, on arrive à dissiper une partie du mystère qui entoure ce personnage. Au-delà des analyses du narrateur, il y a une Albertine qui est assez consistante à plusieurs points de vue; c'est une jeune fille qui s'intéresse au héros presque dès le début et qui, malgré sa frivolité d'adolescente, en vient dans sa maturité à éprouver pour lui une tendresse, un désir de compréhension, qui sont remarquables quand on fait la part des soupçons et des cruautés de celui qui en est l'objet. Les changements qui s'effectuent dans certains de ses goûts et de ses qualités sont assez compréhensibles puisque l'histoire s'étend à travers plusieurs années. Il n'y a rien de contradictoire dans une jeune fille qui, adolescente, s'adonne avec enthousiasme aux sports et qui, plus tard, se contente de plaisirs plus tranquilles, tout en restant d'une grande vitalité; ni dans le développement que subissent ses dons de littérature auprès d'un homme cultivé; ni dans le raffinement progressif de son langage et de ses façons de s'habiller.

La caractérisation progressive et parfois surprenante est d'ailleurs un trait habituel de la manière qu'a Proust de présenter ses personnages. Pour n'en prendre que deux autres exemples, le baron de Charlus et Robert de Saint-Loup sont présentés à différents moments à travers le roman, dans diverses situations; les variations de la perspective dont le narrateur les envisage, joints aux changements que le temps effectue en eux, nous valent à la longue des portraits tout aussi composites que celui d'Albertine. A Balbec le héros sera interdit par les paroles tantôt amicales, tantôt haineuses de Charlus; ce

n'est qu'au début de Sodome et Gomorrhe qu'il saisira le principe qui guide le comportement du baron, et qui le mènera à la déchéance la plus profonde dans sa vieillesse. Saint-Loup, qui paraît vers le même moment qu'Albertine, est d'abord un être sensible, beau, intelligent, l'idole des femmes; plus tard il se montre d'une extrême dureté envers sa mère; dans son amour de Rachel il devient une figure presque pathétique; et à la fin il sera atteint du même vice que le narrateur soupçonne chez Albertine. Le personnage est dessiné par des révélations successives, le portrait sert d'illustration que ce n'est pas tout à la fois, mais peu à peu, que nous arrivons à connaître les autres. Et il serait surprenant que le personnage d'Albertine échappe à ce principe.

Mais une telle explication, en dernière analyse, n'est pas tout à fait satisfaisante. L'évidence sur la nature profonde d'Albertine reste contradictoire, tirée presque entièrement de sources secondaires. On serait tenté de dire que c'est la dernière version d'Andrée, qui ramène le vice d'Albertine à la folie, son amour pour le narrateur à un espoir de salut dans le mariage, qui s'accorde mieux que toute autre avec les quelques faits qui sont à peu près certains. Malheureusement, l'univers intérieur d'Albertine, à la différence de celui d'un personnage d'histoire, se borne totalement au monde du roman. Et dans le roman la présence essentielle d'Albertine reste dans la sensibilité du narrateur; ancrée là-dedans d'une manière presque physique, elle n'est ailleurs que d'un faible intérêt pour le héros. Albertine n'est ni un aristocrate à l'imagination féodale, ni un jeune marquis aux tendances républicaines, ni un bas-bleu, ni un snob.

Son rôle n'est pas de servir d'illustration d'une loi psychologique ou sociale pré-établie, mais de ramener le narrateur face à face avec lui-même. Parlant des manières dont un romancier pourrait relater ses propres amours, le narrateur fait une remarque qui pourrait s'appliquer à sa caractérisation d'Albertine.

[P] eut-être exprimerait-il...une vérité...si, peignant pour ses autres personnages des caractères, il s'abstenait d'en donner aucun à la femme aimée. Nous connaissons le caractère des indifférents, comment pourrions-nous saisir celui d'un être qui se confond avec notre vie, que bientôt nous ne séparons plus de nous-même, sur les mobiles duquel nous ne cessons de faire d'anxieuses hypothèses, perpétuellement remaniées?...L'objet de notre inquiète investigation est plus essentiel que ces particularités de caractère...Notre radiation intuitive les traverse et les images qu'elle nous rapporte ne sont point celles d'un visage particulier, mais représentent la morne et douloureuse universalité d'un squelette (I, 895).

CHAPITRE VI : ALBERTINE, L'AMOUR ET
LE TEMPS PERDU

La courbe décrite par le cycle d'Albertine est incluse dans les deux grands cycles du roman, celui de Swann et celui de Charlus, dans le sens où elle s'amorce dès l'entrée en scène de ces personnages et s'achève longtemps avant nos derniers aperçus de Charlus et d'Odette dans le Temps retrouvé. Mais ce cycle se distingue, entre les trois, comme celui qui est lié de la manière la plus intime à l'idée du temps perdu. Bien que l'histoire de Swann offre des analogies avec celle du narrateur et d'Albertine, analogies que nous remarquerons au cours de ce chapitre, le drame moral et intellectuel de Swann s'éteint, pour toutes fins pratiques, dès son mariage, et pour l'essentiel Swann devient désormais un personnage de roman au même titre que les autres. Et bien que certains aient vu dans le personnage de Charlus une projection du Proust des dernières années¹, Charlus reste dans le roman une caricature grotesque qui, pour être le spécimen peut-être le moins attirant des types de la société proustienne, n'en est pas moins un représentant qui ne s'élève jamais au niveau de prendre conscience de lui-même d'une manière suivie. Ce n'est que dans l'esprit du narrateur que le problème du temps perdu se pose explicitement, c'est lui seul qui explore dans toutes leurs ramifications les diverses avenues qui semblent offrir un moyen d'arriver à une compréhension de la vie. Et puisque son expérience d'Albertine est la plus longue et la plus intense de toutes, on est porté naturellement à se demander quels sont les apports particuliers de cet épisode à la formation de la vision proustienne.

L'histoire d'Albertine est tout d'abord une histoire d'amour et par là mérite d'être comparée aux autres amours du narrateur. Nous nous bornerons à un rapprochement rapide avec les deux amours sur lesquels il s'est quelque peu étendu: celui qu'il éprouve pour Mme de Guermantes et celui de Gilberte Swann. Il s'agit là d'amours enfantines prenant naissance dans les rêves du narrateur enfant, mais ces rêves sont toutefois de différente nature. Le prestige de la duchesse de Guermantes tient à son incarnation de la tradition médiévale tangible dans les tombes de ses ancêtres, dans le vitrail de Gilbert le Mauvais, sieur de Guermantes, à l'église Saint-Hilaire de Combray; et aussi à sa parenté avec la Geneviève de Brabant dont la lanterne magique projette les aventures dans sa chambre d'enfant. Le premier aperçu qu'il a de Mme de Guermantes dans l'église de Combray est décevant; l'enfant s'évertue à retrouver dans la grande dame distraite et légèrement embarrassée l'heroine mérovingienne de son rêve. Plus tard, à Paris, l'adolescent regarde avec une timidité d'amoureux la duchesse sortant de son hôtel, insoucieuse des serfs et des vassaux dont son imagination l'a entourée, son prestige s'accroissant d'ailleurs de la place privilégiée qu'elle occupe dans la société où le jeune homme souhaite de pénétrer. Sa passion pour la duchesse reste toujours, pourtant, un amour de tête; il se rendra sans résistance aux observations de sa mère à propos de ses attentes quotidiennes dans la rue où il espère être reconnue par la grande dame. Il ne s'agit aux deux étapes de cet amour d'aucun engagement sentimental profond et le narrateur décrit avec humour ces passions enfantines. Toutefois l'amour pour Mme de Guermantes met déjà en valeur le conflit

entre le rêve et la réalité qui est un important aspect de l'amour qu'il éprouvera pour Albertine.

Le prestige de Gilberte Swann tient à l'amitié que lui témoigne Bergotte, l'écrivain favori de l'enfant. Bergotte lui semble détenir une des clés de ce monde supérieur dont il ne perçoit la réalité que par éclairs, et l'intimité du narrateur avec Gilberte est une tentative soutenue pour se mettre en rapport avec cette réalité dont Bergotte est le garant. Illuminé par l'illustre écrivain, le monde des Swann paraît baigné des couleurs du ciel plutôt que de celles de la terre, même si ses vertus restent invisibles aux autres.

L'enfant envisage l'amour comme la découverte progressive d'une entité extérieure à lui-même, indépendante des deux amoureux, qui octroie ses bonheurs dans un ordre préétabli où il n'est permis de rien changer pour des raisons personnelles. Mais quelque fidèle que soit le narrateur à cette idée, Gilberte ne réagit nullement selon ces règles, et les aveux de tendresse qu'attend le narrateur ne viennent jamais. Gilberte est tout au plus une bonne camarade, experte aux jeux, une amie "mondaine" qui l'invite à la maison rêvée, mais elle est très prise aussi par d'autres divertissements et ne sacrifie pas facilement ses autres relations. Elle est aussi orgueilleuse, entêtée, et d'une extrême dureté envers les autres quand leurs désirs entrent en conflit avec les siens. Le narrateur, devinant à la longue qu'il lui est indifférent, essaye de stimuler son intérêt en jouant lui-même l'indifférent; mais la réconciliation escomptée ne se faisant pas, son amour finira par s'éteindre dans l'oubli qui amènera pour de bon l'indifférence qu'il avait d'abord feinte. Ce n'est que vers la fin

du roman que Gilberte lui inspire de nouveau un désir, et cela surtout à cause de l'analogie de son regard avec celui d'Albertine.

Toute la partie du texte qui est consacrée à cet amour prête à une certaine confusion - le narrateur y paraît à la fois comme un enfant timide et maladif, un adolescent incertain de sa vocation, et un jeune homme qui a déjà une expérience des maisons de passe - mais l'impression dominante est que le désir du narrateur, en ce qui concerne Gilberte, reste à un niveau romanesque et platonique malgré les gestes hardis de Gilberte et la complaisance de Swann lui-même. La personnalité amoureuse du héros apparaît encore très juvénile, ne se dessine pas avec le netteté qui la caractérise lors de sa rencontre d'Albertine. Cela n'empêche pas que l'expérience avec Gilberte aura une influence durable sur sa pensée, en lui apprenant le gouffre qui sépare la femme dont l'homme s'éprend et l'"idée fixe" qui constitue son amour (I, 622). L'impossibilité psychologique du bonheur, l'effet du temps qui convertit les mensonges en réalités, l'impossibilité de rien savoir sur la vie des autres tant que nous nous intéressons à eux, la force du souvenir et de l'image concrète qui aggrave la souffrance amoureuse, le triomphe ultime de l'oubli, voilà quelques-uns des thèmes qui sont esquissés dans l'histoire de Gilberte et qui font que cet amour d'adolescent sert de constant point de repère au narrateur amoureux d'Albertine.

L'autre grand point de repère est l'amour qu'eut Swann pour Odette (épisode qui forme un long chapitre de Du côté de chez Swann). L'histoire qui se laisse extraire de l'oeuvre comme une nouvelle indépendante invite à des comparaisons avec le cycle d'Albertine, car elle présente, sous une forme abrégée, toutes les grandes caractéristiques

qu'aura l'amour du narrateur.

De même que le narrateur est quasi indifférent à l'égard de l'Albertine qui vient lui rendre visite à Paris, plusieurs années après leur rencontre de vacances à Balbec, de même Swann reste au début peu susceptible aux charmes d'Odette de Crécy qui essaye de le séduire. Dans les deux cas, l'amour ne se déclenchera que par l'angoisse qui s'empare de l'amant au moment où le cours habituel de ses relations avec la femme est interrompu, et où il s'aperçoit que la femme est capable de se passer de lui: Odette qui un soir n'attend pas Swann comme à l'ordinaire pour partir de chez les Verdurin répond à Albertine qui préfère parfois d'autres compagnies à celle du narrateur. Et de la même façon que chez le narrateur l'angoisse de Swann se transforme en un besoin de s'assurer qu'il possède l'être aimé qui détient le pouvoir d'apaisement. L'amour donne lieu de temps en temps à des rêves de vie commune et de tendresse partagée, mais il est surtout accompagné de jalousie. Swann comme le narrateur est hanté par l'idée qu'Odette absente ne se rie de lui dans les bras de quelqu'un d'autre, et voir Odette en présence d'un autre homme lui inspire un "douloureux besoin de la maîtriser entièrement dans les moindres parties de son cœur" (I, 271), sentiment identique à celui qu'éprouve le narrateur à l'égard d'Albertine. La possibilité qu'Odette soit couchée avec Forcheville un jour où il arrive chez elle à l'improviste inspire à Swann une curiosité pénible, et il entreprend, comme le narrateur des recherches sur le passé d'une femme à laquelle il ne pensait autrefois que d'une façon intermittente.

Comme celui du héros, l'amour de Swann est une maladie qui le retient loin de la société et du pays qu'il aime, et comme le narrateur Swann craint de voyager avec sa maîtresse. Il devine que la vie de cette dernière est "ourdie contre lui" (I, 303), qu'Odette ne lui avouera rien de son propre chef; il confie aux autres la tâche de la surveiller. La moindre circonstance est un signe de l'infidélité d'Odette, et le moindre renseignement sert de prétexte à une interrogation menaçante et cruelle tout à fait semblable à celles du narrateur qui demande raison à Albertine de ses propres mensonges. Les révélations fragmentaires d'Odette, comme celles d'Albertine, laissent entrevoir à l'amoureux des enfers inattendus, souvent d'allure lesbienne, et alimentent sa jalousie de vives images de trahisons qui dépassent ses pires craintes. Comme le narrateur, Swann est éventuellement bloqué dans ses tentatives pour s'informer de la vie de sa maîtresse, car la femme est menteuse et les autres semblent former une immense conspiration de silence autour de lui. Swann en vient à souhaiter que la mort le délivre de sa souffrance jalouse, mais la jalousie durera longtemps après qu'il sera séparé de sa maîtresse, ainsi que les souffrances du narrateur dureront après la mort d'Albertine. Swann et le narrateur envisagent tous les deux avec horreur l'indifférence où ils seront un jour à l'égard de la femme aimée, pourtant dans chaque cas l'oubli l'emportera sur la jalousie.

Le fait que bien des passages d'Un Amour de Swann sont presque identiques à d'autres de l'histoire du narrateur et d'Albertine ne laisse pas de doute qu'il s'agit dans les deux épisodes de deux répliques du même phénomène d'amour et de jalousie, mais à d'autres

points de vue les deux histoires divergent profondément l'une de l'autre. Maurdis a pu constater qu'Un Amour de Swann est la "description clinique de l'évolution complète d'un cas" d'amour²; car l'amour de Swann reste une maladie considérée de l'extérieur, en fonction des symptômes. Le narrateur-écrivain en expose tout le mécanisme, se sert de tout le vocabulaire qu'il reprendra en racontant son amour d'Albertine, mais dans l'ensemble l'histoire de Swann reste un "pendant négatif"³ de l'autre.

Cela tient surtout aux différences de caractère et de destin qui séparent Swann et le narrateur. Ce sont tous les deux des artistes, mais pas de la même nature. Swann présente dès le début le côté esthète de l'artiste, le narrateur n'arrive, lui, à la découverte de sa vocation que longtemps après la mort d'Albertine. Swann arrive devant Odette en homme du monde blasé, mûr, désabusé, timide dans ses opinions, et riche d'expérience avec les femmes. Il aborde Odette comme n'importe quelle autre femme prometteuse de faveurs, et est vivement déçu au début. Sa tendresse naîtra moins d'un désir spontané de bonheur que du sentiment qu'Odette a déjà de la tendresse pour lui. Surtout celle-ci ne l'intéresse que du jour où elle lui rappelle la figure d'un tableau: l'image-clef d'Un Amour de Swann est celle de Jéphora dans un tableau de Botticelli qu'admire Swann. Il en gardera une reproduction dans son tiroir, d'où il l'extrait pour rêver à Odette. Mais c'est sa réaction à la sonate de Vinteuil qui est encore plus révélatrice de son caractère d'artiste. Swann trouve dans une certaine phrase de la sonate, entendue longtemps avant sa rencontre d'Odette, "la présence d'une de ces réalités

invisibles auxquelles il avait cessé de croire et auxquelles, comme si la musique avait eu sur la sécheresse morale dont il souffrait une sorte d'influence élective, il se sentait de nouveau le désir et presque la force de consacrer sa vie" (I, 211). Entendue plus tard chez les Verdurin, en compagnie d'Odette, la petite phrase deviendra comme "l'hymne national" (I, 218) de l'amour de Swann.

[L]a petite phrase, dès qu'il l'entendait, savait rendre libre en lui l'espace qui pour elle était nécessaire, les proportions de l'âme de Swann s'en trouvaient changées; une marge y était réservée à une jouissance qui elle non plus correspondait à aucun objet extérieur et qui pourtant, au lieu d'être purement individuelle comme celle de l'amour, s'imposait à Swann comme une réalité supérieure aux choses concrètes. Cette soif d'un charme inconnu, la petite phrase l'éveillait en lui, mais ne lui apportait rien de précis pour l'assouvir. De sorte que ces parties de l'âme de Swann où la petite phrase avait effacé le souci des intérêts matériels, les considérations humaines et valables pour tous, elle les avait laissés vacants et en blanc, et il était libre d'y inscrire le nom d'Odette (I, 236-237).

Musique et peinture sont associées à l'idée d'un amour heureux. Un soir où il a laissé sortir Odette sous la surveillance de Charlus (longtemps après que la jalousie a commencé à empoisonner son amour), il entend la sonate de Vinteuil dans une soirée musicale chez Mme de Saint-Euverte; à ce moment-là la petite phrase ressuscite en lui les "refrains oubliés" du bonheur dont il rêvait autrefois auprès d'Odette. La distance qui sépare ces refrains de sa douleur actuelle lui apprend qu'il a perdu définitivement l'amour d'Odette et que le bonheur espéré autrefois ne se réalisera plus. Mais Swann, malgré sa grande sensibilité et sa culture esthétique, n'arrive pas à penser à Vinteuil autrement qu'à un frère dans la tristesse. Devant l'impression que lui fait la sonate, il passe sa main sur son front et essuye son monocle. Cette

réaction est typique de Swann; à chaque conjoncture difficile de son expérience, il succombe à une sorte d'inertie mentale et continue à subir passivement les ravages de sa maladie sans en approfondir la cause. Sa jalousie ira jusqu'au terme de son cours naturel; comme le narrateur, Swann poursuivra ses enquêtes jusque dans les maisons de passe; mais Mme Cottard - qu'il rencontre longtemps après le départ d'Odette - en l'assurant qu'Odette après tout l'aimait beaucoup, à sa manière, effectue sa transformation en "cette Odette aimée d'affection paisible" (I, 377) dont il rêvait autrefois. Ainsi est ménagée la possibilité de mariage avec elle, mais par ce mariage Swann subit une déchéance morale ainsi que sociale. De même que le Swann, autrefois intime de Philippe VII et du prince de Galles, s'extasiera devant les gentillesses d'un médiocre personnage, de même le Swann esthète oubliera complètement le monde supérieur révélé par la sonate de Vinteuil, pour n'y voir plus que "le Bois de Boulogne tombé en catalepsie" (I, 533). Et il renoncera à de nouveaux engagements sentimentaux à la faveur d'un vain espoir de survivance dans sa fille Gilberte.

Swann était de ces hommes qui, ayant vécu longtemps dans les illusions de l'amour, ont vu le bien-être qu'ils ont donné à nombre de femmes accroître le bonheur de celles-ci sans créer de leur part aucune reconnaissance, aucune tendresse envers eux; mais dans leur enfant ils croient sentir une affection qui, incarnée dans leur nom même, les fera durer après la mort (I, 507).

Cette espérance sera démentie par Gilberte même, et Swann restera malgré ses grands dons un raté qui n'a pu arriver à aucune connaissance profonde ni de la vie ni de l'art. Selon les mots de Claude-Edmonde Magny, "Swann le baptiste" ne fait que préfigurer la quête que le

narrateur poursuivra jusqu'au bout⁴.

Les idées du héros du roman sur l'art et sur la vie subissent une longue évolution, et la distinction fondamentale entre ces deux domaines de l'expérience ne s'établit que peu à peu d'une manière explicite. Les sollicitations de l'art et celles de la vie ne sont au début que deux faces que revêt la confrontation globale avec la réalité. Dans chaque cas cette confrontation se pose comme un problème créé dans l'esprit ou dans la sensibilité par une impression qui s'impose de l'extérieur.

Malgré ce trait qu'elles ont souvent en commun, il n'en reste pas moins vrai que certaines impressions se présentent sous la forme de l'appel mystérieux d'un univers supérieur à celui de tous les jours, qui semble offrir une promesse de bonheur, la possibilité de pénétrer dans la "vraie vie"; de tels appels exigent une descente introspective en soi-même; d'autres impressions invitent le narrateur à sortir de lui-même, et semblent offrir la possibilité de trouver vérité et plénitude dans les relations humaines.

Plusieurs impressions de la première espèce jalonnent Combray et A l'ombre des jeunes filles en fleurs: le goût de la madeleine (I, 44-48), les cloches de Martinville (I, 180-182), les trois arbres de Hudimesnil (I, 717-719), mais au fur et à mesure que le roman progresse ces prises de contact avec un phénomène de la nature se font de plus en plus rares, jusqu'au tout dernier chapitre du Temps retrouvé.

En divers cas, la manière dont de pareils épisodes s'agencent dans le texte nous donne le pressentiment de l'importance que va

prendre plus tard l'option de l'art, car souvent une satisfaction dans la vie affective fait vite place à un de ces autres appels dont le narrateur s'éligne sans les approfondir. Il vient de "prendre possession" immatériellement d'une belle pêcheuse de la région de Balbec quand, de la voiture de Mme de Villeparisis, il aperçoit les trois arbres qui semblent l'inviter à débrouiller leur secret avant qu'il ne soit trop tard (I, 717-719), et c'est en parcourant les chemins de Balbec à la recherche d'Albertine dans la période la plus heureuse de leur amour qu'il lui semble entendre le conseil de se mettre tout de suite au travail. Par la suite ces moments privilégiés d'allure esthétique se rencontreront surtout dans la contemplation des oeuvres d'Elstir et de Vinteuil, mais à cette époque-là il sera question d'aborder d'une manière plus systématique et plus abstraite le problème de la nature de l'art et des conditions de la création artistique.

Or le peintre Elstir et le compositeur Vinteuil s'associent aux deux périodes de l'amour du narrateur pour Albertine (Elstir à l'Albertine de Balbec, le Vinteuil du septuor à celle de Paris) de même que le Vinteuil de la sonate s'associait à l'amour de Swann pour Odette⁵. Mais l'association d'Albertine avec les artistes ne sera pas de même nature que celle d'Odette, car la figure d'Albertine n'a qu'une importance limitée par rapport à l'ensemble de pensées qu'inspirent au narrateur les oeuvres de ces artistes. Qu'un tableau d'Elstir serve de transition à l'allégorie de Léda et du cygne que le narrateur applique au lesbianisme d'Albertine n'altère pas le fait que le peintre, à Balbec, lui a révélé les secrets de l'impressionisme

et lui a fait voir avec d'autres yeux la réalité environnante. Et s'il essaye de rendre à Albertine prisonnière une partie de son prestige terni en transposant dans les oeuvres de Bergotte, d'Elstir, de Vinteuil ses rêves de l'Albertine de Balbec, il n'y réussira que momentanément. Lorsqu'il écoute le septuor de Vinteuil à la réunion des Verdurin, sans doute une "tendre phrase familiale et domestique" (III, 253) le fait penser avec douceur à Albertine, mais tout de suite il éprouve que "quelque chose de plus mystérieux que l'amour d'Albertine semblait promis au début de cette oeuvre, dans ses premiers cris d'amour" (III, 253). S'aventurant dans la "patrie perdue" (III, 257) de Vinteuil que lui révèle ce septuor, il arrive à regretter que l'humanité n'ait pas profité de la possibilité de communication des âmes qu'offre la musique, sans pour autant avoir l'illusion qu'Albertine y aurait compris grand'chose (III, 259). Longtemps après la mort d'Albertine, fredonnant la phrase de Vinteuil, cette musique ne suscitera nullement en lui l'accès de nostalgie que la phrase de la sonate avait fait naître en Swann.

[S]achant combien chaque jour un élément de plus de mon amour s'en allait, le côté jalousie, puis tel autre, revenant, en somme, peu à peu dans un vague souvenir à la faible amorce du début, c'était mon amour qu'il me semblait, en la petite phrase éparpillée, voir se désagrèger devant moi (III, 560).

Albertine assise au pianola est semblable à un "ange musicien" ou rappelle par la coque de sa chevelure une infante de Vélasquez, et il arrive parfois au narrateur de l'envisager comme une oeuvre d'art précieuse qu'il a longtemps cherchée et enfin possédée, mais il s'aperçoit que ce n'est qu'une illusion, qu'en réalité il est incapable d'aimer une femme en collectionneur comme le faisait Swann.

Car, à la différence d'un objet d'art, Albertine lui échappe toujours. Mais elle devient par là - et ce sera sa grande vertu - une "grande déesse du Temps" qui l'invite à la recherche sans trêve du passé.

Que la soi-disante curiosité esthétique méritait plutôt le nom d'indifférence auprès de la curiosité douloureuse, inlassable, que j'avais des lieux où Albertine avait vécu, de ce qu'elle avait pu faire tel soir, des sourires, des regards qu'elle avait eus, des mots qu'elle avait dits, des baisers qu'elle avait reçus!...Que de gens, que de lieux... Albertine...du seuil de mon imagination ou de mon souvenir, où je ne me souciais pas d'eux, avait introduits dans mon coeur! (III, 386).

Chez le narrateur, donc, l'amour et l'art ne se mêlent que pour être vite séparés l'un de l'autre. Un examen détaillé de la pensée sur l'art en général dépasse le cadre de la présente étude, bien qu'elle forme une partie intégrale de l'évolution intellectuelle du narrateur. Il suffit de remarquer que cette pensée a une profondeur et une authenticité qui manquaient à celle de Swann, et il nous faut montrer maintenant la manière dont ces mêmes qualités se manifestent dans son expérience de l'amour.

Son amour pour Albertine a des racines bien différentes de celui qu'éprouva Swann pour Odette. La première image d'Albertine profilée devant la mer, loin de rappeler un tableau célèbre, est pour le narrateur le point de convergence de tous les éléments essentiels de sa personnalité amoureuse. Ces éléments divers se laissent apercevoir très clairement dans quelques-unes des velléités amoureuses antérieures à la rencontre d'Albertine.

Déjà en route pour Balbec, le narrateur aperçoit lors d'un arrêt dans la campagne une jeune laitière qui longe le train pour vendre du lait aux voyageurs. Produit authentique du sol de l'endroit, elle

dépasse en charme même la paysanne que lors de ses promenades d'enfant au côté de Méséglise il rêvait de voir surgir du sol de Roussainville; et il ressent devant elle "ce désir de vivre qui renaît en nous chaque fois que nous prenons de nouveau conscience de la beauté et du bonheur" (I, 655). La rupture dans le train des habitudes du narrateur a déclenché l'éveil de toutes ses facultés. Son imagination exaltée lui fournit déjà tout un rêve de ce que serait la vie avec la laitière inconnue dans ce milieu rustique, et il éprouve vivement le besoin de faire à son tour une impression dans l'esprit de la jeune fille.

La vie m'aurait paru délicieuse si seulement j'avais pu, heure par heure, la passer avec elle, l'accompagner jusqu'au torrent, jusqu'à la vache, jusqu'au train, être toujours à ses côtés, me sentir connu d'elle, ayant ma place dans sa pensée (I, 656-657).

Malheureusement, la jeune fille n'a pas vu le signe qu'il lui adressait, le train se met en marche; le narrateur doit se résigner à la voir s'éloigner avec regret, mais son exaltation, en plus d'être agréable, "donnait [dit-il] une autre tonalité à ce que je voyais,...m'introduisait comme acteur dans un univers nouveau" (I, 657).

Arrivé à Balbec, le narrateur est un peu perdu dans la vie des bains de mer où "on ne connaît pas ses voisins". "Je n'étais pas encore assez âgé [dit-il] et j'étais resté trop sensible pour avoir renoncé au désir de plaire aux êtres et de les posséder" (I, 674), et son souci de "l'opinion que pouvaient avoir de [lui]" les "notabilités momentanées ou locales" réunies dans la salle à manger de l'hôtel atteint son plus haut point quand il y aperçoit une certaine Mlle de Stermaria; belle, hardie, sèche d'apparence, le narrateur devine toutefois qu'elle aurait facilement permis qu'il vînt "chercher sur elle le goût de cette vie si poétique qu'elle menait en Bretagne"

(I, 689) et il se met à rêver une vie amoureuse avec elle dans son "île empreinte pour moi de tant de charme parce qu'elle avait enfermé la vie habituelle de Mlle de Stermaria et qu'elle reposait dans la mémoire de ses yeux" (I, 689).

Bientôt le narrateur aura de la voiture de Mme de Villeparisis l'occasion d'entrevoir d'autres jeunes filles. La vue de chaque fille n'est que momentanée, mais chacune de ces figures met son imagination en branle.

[D]ès que son individualité, âme vague, volonté inconnue de moi, se peignait en une petite image prodigieusement réduite, mais complète, au fond de son regard distrait, aussitôt, mystérieuse réplique des pollens tout préparés pour les pistils, je sentais saillir en moi l'embryon aussi vague, aussi minuscule, du désir de ne pas laisser passer cette fille sans que sa pensée prît conscience de ma personne, sans que j'empêchasse ses désirs d'aller à quelqu'un d'autre, sans que je vinsse me fixer dans sa rêverie et saisir mon coeur (I, 712).

Une fois seulement il lui sera donné d'approcher d'une de ces jeunes filles. Un jour où Mme de Villeparisis le laisse aller seul à l'église de Carqueville, il tombe sur un groupe de jeunes pêcheuses, dont la plus grande, "moins bien vêtue que les autres, mais semblant les dominer par quelque ascendant...l'air plus grave et plus volontaire" engage son attention.

Mes regards se posaient sur sa peau...Mais ce n'est pas seulement son corps que j'aurais voulu atteindre, c'était aussi la personne qui vivait en lui et avec laquelle il n'est qu'une sorte d'attouchement, qui est d'attirer son attention, qu'une sorte de pénétration, y éveiller une idée...

[J]'aurais voulu que l'idée de moi qui entrerait en cet être, qui s'y accrocherait, n'amenât pas à soi seulement son attention, mais son admiration, son désir, et le forçât à garder mon souvenir jusqu'au jour où je pourrais le retrouver (I, 715-716).

Le narrateur invente le prétexte d'une commission auprès de Mme de Villeparisis pour s'adresser à la belle pêcheuse:

quand j'eus prononcé les mots "marquise" et "deux chevaux", soudain j'éprouvai un grand apaisement. Je sentis que la pêcheuse se souviendrait de moi et se dissiper, avec mon effroi de ne pouvoir la retrouver, une partie de mon désir de la retrouver. Il me semblait que je venais de toucher sa personne avec des lèvres invisibles et que je lui avais plu. Et cette prise de force de mon esprit, cette possession immatérielle, lui avait ôté de son mystère autant que fait la possession physique... (I, 717).

Ces épisodes témoignent déjà d'une grande avance sur l'amour enfantin de Gilberte; car l'amour pour la première fois apparaît fondé sur une série de conditions physico-psychologiques inhérentes à l'amoureux. L'amour naît de la rencontre d'une belle femme qui déclenche chez le narrateur un rêve de bonheur. Son prestige, tient non seulement au milieu inconnu qu'elle habite, mais aussi au nouveau monde sentimental qu'elle laisse entrevoir, à la possibilité de sortir du pessimisme quotidien pour se mouvoir dans un univers de jouissance heureuse. Si le désir physique compte pour beaucoup dans l'attrait premier de la femme, ce désir est cependant d'une importance secondaire par rapport à celui de se faire une place dans son esprit, de saisir, de dominer, de posséder la volonté, le mystère intime qui se lit dans ses yeux, d'accéder par là à cette "multiplication de soi-même qui est le bonheur" (I, 794).

Dans aucun des cas que nous venons de citer, les circonstances ne favorisent l'épanouissement de l'amour du narrateur, mais tout ce qui s'y trouve en microcosme sera pleinement développé au cours du cycle d'Albertine.

Déjà dans la première période de cet amour, le rêve amoureux n'est pas simplement la projection imprécise du désir, mais aussi une scène théâtrale qui se joue dans l'esprit du héros; la forme en est invariable, le contenu puisé dans ses propres émotions et dans ses propres angoisses. Que ce rêve se fixe sur Albertine tient non seulement à la beauté particulière de cette jeune fille, mais aussi à ce qu'elle semble de nature tout l'opposé de lui-même. Mlle de Stermaria l'attirait parce qu'elle était "belle, hardie, sèche d'apparence", Albertine l'emporte sur Andrée "trop intellectuelle, trop nerveuse, trop malade, trop semblable à moi".

Dans A l'ombre des jeunes filles en fleurs, cependant, c'est l'amour sous son aspect de désir, de recherche, de possession de la beauté qui est surtout démontré, et en même temps le problème de la perception, de l'écart entre la personne réelle, toujours en évolution, et notre souvenir de la personne, déformé dans une autre direction par nos sentiments. Lié à ce problème-là est celui des croyances qui déterminent à nos yeux la valeur de la personne élue, et dans cette première partie, il est abordé en fonction du rêve et de la promesse de possession physique. Albertine cesse d'être désirable quand elle s'écarte du rêve, et ^{que} la possibilité de possession s'éloigne. Par ailleurs le rêve provoqué par le milieu dans lequel elle baigne peut suppléer au rêve de la personne; c'est surtout parce qu'elle transporte à Paris le rêve de Balbec que le narrateur retrouve en Albertine un certain charme. La poésie de Balbec ne s'est pas dissipée même si Albertine cesse de servir de moyen d'accéder au nouveau monde sentimental. A ce point mort, c'est Mme de Stermaria

qui tient le grand rôle dans le rêve du héros. Le baiser a été décevant, et Albertine est réléguée à celui d'une machine à plaisir.

Au cours de Sodome et Gomorrhe, le narrateur arrive à posséder son rêve, la personne et le milieu, mais déjà on s'aperçoit d'un changement d'accent dans la valeur d'Albertine et dans le caractère de leur amour. Le "processus d'émotions, d'angoisses" qui restait autrefois dans le vague commence à prendre des contours plus précis. Albertine absente devient une partie de lui-même que le narrateur a besoin de rejoindre, et revenant vers lui, elle apaise l'angoisse dont elle a été la cause. Le désir heureux de Balbec se transforme en un amour angoissé qui reproduit les conditions essentielles de cette soirée de crise lointaine où le héros enfant faisait fléchir la volonté de sa mère devant la sienne, afin de dissiper son angoisse d'enfant nerveux. A le considérer comme un conflit de volonté, l'amour exigeant pour cette mère préfigure la tyrannie de son amour pour Albertine; et plus tard quand Albertine demeurera chez lui, le narrateur verra dans leur situation d'autres parallèles avec la vie de sa propre famille. Ses cruautés envers Albertine remontent en partie à l'influence héréditaire de son père, sujet à des velléités occasionnelles de tyrannie, et son oisiveté et son hypochondrie à l'exemple de la tante Léonie.

A cause de l'angoisse qui fera désormais corps avec l'amour du narrateur, le charme mystérieux de ses premières impressions d'Albertine fera place à la "curiosité douloureuse" de savoir tout ce qu'elle fait, et l'efficacité de l'apaisement qu'elle lui apporte tiendra au fait qu'elle y exprime implicitement une préférence pour lui en sacrifiant

ses autres plaisirs. Au fur et à mesure que prennent forme les soupçons qu'Albertine est lesbienne, sa curiosité se transforme en jalousie et souffrance. La hantise de l'homosexualité chez Albertine partage leur aventure en deux parties; la première, fondée sur le rêve, va s'épuisant avec la dépoétisation de Balbec; la seconde, basée sur la jalousie et sur le besoin d'apaisement, prend le dessus avec l'aveu que fait Albertine dans le petit tram.

Le narrateur ramène sa "prisonnière" à Paris non seulement pour l'éloigner des lesbiennes de Balbec, mais aussi pour l'avoir à lui-même, pour posséder celle qui détient le pouvoir spécifique du baiser maternel. A ce point de vue son amour d'Albertine garde un caractère d'attachement familial, mais le soupçon qu'elle aime les femmes continue à introduire constamment dans leurs rapports une vive inquiétude. Désireux de poursuivre la comédie d'une aventure amoureuse, le héros est tout de même obligé de laisser Albertine chaque jour sortir sans lui, pour éviter de voir dans ses yeux son désir des passantes. Mais en confiant le soin de la surveiller à d'autres, il ne peut être sûr qu'elle reste sage, ni ne se voit délivré de sa jalousie. Déjà les paroles d'Albertine sont bien moins significatives que les témoignages non-verbaux qui les accompagnent et qui sont ouverts aux interprétations diverses. Le langage humain n'est plus qu'un voile derrière lequel chacun cache ses propres intentions; les paroles d'Albertine ne font que jeter le narrateur dans de nouvelles douleurs. Le même phénomène se reproduit quand il interroge ceux qui ont l'occasion d'observer Albertine; l'intégrité d'Andrée, du chauffeur, même de Saint-Loup, n'est pas incontestable; les autres membres de la petite bande, se

rallient autour de leur chef; la recherche de la vérité ne fait qu'éloigner toute certitude et aggraver la souffrance.

Même dans les moments où Albertine lui est indifférente, où le narrateur s'évade à nouveau dans ses rêveries, le monde environnant est empoisonné par les associations d'idées qui surgissent de faits insignifiants en soi, pour le rejeter dans des investigations inquiètes sans cesse renouvelées. Dans les pages de la Prisonnière il est constamment détourné de ses projets d'amour et de voyage, de ses activités intellectuelles, pour suivre les pistes ouvertes par la jalousie. Le souvenir délicieux des moments de bonheur du passé fait place à l'analyse rétrospective de l'expérience de Balbec; la jeune fille sur la digue, autrefois objet de rêve, se convertit en l'image de tout ce qu'il a le plus en horreur. Impuissant contre les ravages de cette hantise, le narrateur voit s'enliser toutes les forces de son être dans la recherche infernale d'un moyen de maîtriser la volonté de la jeune fille qui lui échappe, alors même qu'elle est entre ses mains. Et vaincu par les obstacles contre lesquels sa recherche se heurte, il ne peut pour son apaisement que recourir au baiser d'Albertine.

Ainsi les éléments du désir qui jadis portait le narrateur tantôt vers telle passante, tantôt vers telle autre, deviennent de plus en plus spécifiques sous l'effet de la jalousie. Le mystère qu'il voyait dans les yeux de la jeune fille devient le désir qui porte Albertine envers celles qui partagent ses goûts, sa volonté inconnue, la passion d'Albertine pour les rejoindre malgré tous les efforts que fait le narrateur pour l'en empêcher. Le rêve du

bonheur fait place à la vision de Gomorrhe, celui d'une vie partagée dans un univers nouveau s'évanouit devant l'expérience quotidienne de la souffrance à soupçonner que l'être aimé le trahit dans des plaisirs inconnaissables. Au désir de se faire simplement remarquer par la femme succède le besoin journalier du baiser d'Albertine, seule délivrance de la jalousie et de l'incertitude. Et la prise de force en esprit, la "possession immatérielle" de la femme, débouche dans le cas d'Albertine, sur l'impossibilité qu'il y a à jamais posséder un autre être.

La fuite et la mort d'Albertine amènent le narrateur à considérer ce phénomène qu'est l'amour sur un plan plus général. Déjà il a reconnu que la valeur d'Albertine a varié en fonction de ses croyances à son égard, mais l'étonnement dont fait preuve Saint-Loup en regardant la photo d'Albertine lui fait apercevoir que son amour est une entité tout à fait personnelle.

Albertine n'était, comme une pierre autour de laquelle il a neigé, que le centre générateur d'une immense construction qui passait par le plan de mon coeur. Robert, pour qui était invisible toute cette stratification de sensations, ne saisissait qu'un résidu qu'elle m'empêchait au contraire d'apercevoir... Ce n'est pas seulement parce que l'amour est individuel, ni parce que, quand nous ne le ressentons pas, le trouver évitable et philosopher sur la folie des autres nous est naturel. Non, c'est que, quand il est arrivé au degré où il cause de tels maux, la construction des sensations interposées entre le visage de la femme et les yeux de l'amant...est déjà poussée assez loin pour que le point où s'arrêtent ses regards et ses souffrances, soit aussi loin du point où les autres le voient qu'est loin le soleil véritable de l'endroit où sa lumière condensée nous le fait apercevoir dans le ciel (III, 438-439).

Si préoccupé qu'il soit par son besoin de ramener Albertine, le narrateur s'aperçoit très lucidement que la figure d'Albertine est presque totalement absente de sa pensée.

Peut-être y a-t-il un symbole et une vérité dans la place infime tenue dans notre anxiété par celle à qui nous la rapportons. C'est qu'en effet sa personne même y est pour peu de chose; pour presque tout, le processus d'émotions, d'angoisses que tels hasards nous ont fait jadis éprouver à propos d'elle et que l'habitude a attachées à elle... Proportions minuscules de la figure de la femme, effet logique et nécessaire de la façon dont l'amour se développe, claire allégorie de la nature subjective de cet amour (III, 433).

La fuite d'Albertine est un témoignage aussi de l'infirmité de la raison et de l'intellect devant les choses du coeur. C'est l'instinct du narrateur qui lui avait fait deviner le lesbianisme d'Albertine longtemps avant son aveu à Infreville, bien qu'il ait cherché longtemps à se persuader du contraire. De la même façon il a dégagé des signes d'énervement d'Albertine ses intentions de partir, mais il a continué à vouloir croire qu'elle lui laisserait le choix de l'heure de la rupture. Et maintenant le narrateur cherche encore à ramener Albertine par des stratagèmes, bien qu'il sache qu'elle n'aurait pas pris la fuite s'il y avait vraiment eu une possibilité de raccommodement. Toute son habileté n'a su prévaloir sur la volonté contraire d'Albertine.

Plus le désir avance, plus la possession véritable s'éloigne. De sorte que si le bonheur, ou du moins l'absence de souffrances, peut être trouvé, ce n'est pas la satisfaction, mais la réduction progressive, l'extinction finale du désir qu'il faut chercher... l'oubli seul finit par amener l'extinction du désir... Les liens entre un être et nous n'existent que dans notre pensée. La mémoire en s'affaiblissant les relâche et malgré l'illusion dont nous voudrions être dupes et dont, par amour, par amitié, par politesse, par respect humain, par devoir, nous dupons les autres, nous existons seuls. L'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi, et, en disant le contraire, ment (III, 450).

Ne connaître les autres qu'en soi...Mais Albertine morte continue à vivre longtemps dans le narrateur, et d'une manière tout aussi intense qu'autrefois:

Pour entrer en nous, un être a été obligé de prendre la forme, de se plier au cadre du temps; ne nous apparaissant que par minutes successives, il n'a jamais pu nous livrer de lui qu'un seul aspect à la fois, nous débiter de lui qu'une seule photographie. Grande faiblesse sans doute pour un être, de consister en une simple collection de moments; grande force aussi; il relève de la mémoire, et la mémoire d'un moment n'est pas instruite de tout ce qui s'est passé depuis; ce moment qu'il a enregistré dure encore, vit encore, et avec lui l'être qui s'y profilait. Et puis cet émiettement ne fait pas seulement vivre la morte, il la multiplie. Pour me consoler, ce n'est pas une, c'est d'innombrables Albertine que j'aurais dû oublier. Quand j'étais arrivé à supporter le chagrin d'avoir perdu celle-ci, c'était à recommencer avec une autre, avec cent autres (III, 478).

Le narrateur revoit dans sa mémoire des "innombrables Albertine" (III, 488) dont chacune s'associe au souvenir d'un moment particulier de leur amour, et à un moment distinct de sa propre existence.

Ce n'était pas Albertine seule qui n'était qu'une succession de moments, c'était aussi moi-même. Mon amour pour elle n'était pas simple; à la curiosité de l'inconnu s'était ajouté un désir sensuel, et à un sentiment d'une douceur presque familiale, tantôt l'indifférence, tantôt une furieuse jalousie. Je n'étais pas un seul homme, mais le défilé d'une aimée composite où il y avait des passionnés, des indifférents, des jaloux - des jaloux dont pas un n'était jaloux de la même femme... (III, 489).

Aussi Albertine au-delà de la mort détient le pouvoir d'inspirer de la jalousie et d'octroyer de l'apaisement, et malgré son regret, le narrateur continuera longtemps à revivre le drame de leur vie commune. Mais avec le temps son amour d'Albertine, comme toutes choses, trouve une issue à l'impasse.

Comme il y a une géométrie dans l'espace, il y a une psychologie dans le temps, où les calculs d'une

psychologie plane ne seraient plus exacts parce qu'on n'y tiendrait pas compte du Temps et d'une des formes qu'il revêt, l'oubli; l'oubli dont je commençais à sentir la force et qui est un si puissant instrument d'adaptation à la réalité parce qu'il détruit peu à peu en nous le passé survivant qui est en constante contradiction avec elle (III, 557).

Longtemps après l'avoir perdue, le narrateur cherche auprès d'autres femmes le secret d'Albertine. Il y échoue. Les témoignages contradictoires foisonnent même chez ceux qui étaient de ses intimes, la signification même du problème s'éparpille devant la découverte de la relativité universelle des choses humaines. Au lieu de chercher comme il en était conscient autrefois, le passé d'Albertine, le narrateur se trouve en réalité à la recherche de son propre passé avec Albertine.

Arrivé à Venise, le dernier de ses rêves se désagrège; il n'arrivera plus à circonvier son besoin de sa propre mère. Son arrivée à la gare le jour où il pensait lui tenir tête en restant en arrière signale un retour aux valeurs de Combray, tandis que la marée du vice monte jusqu'à engouffrer presque tous les autres grands personnages du roman. Mais à travers son expérience d'Albertine, il a découvert la "teinte maîtresse" qui colore toute sa propre vie; c'est grâce à elle qu'il a pu se dire, jetant un coup d'oeil autour de sa chambre:

Que cette seule partie restât la même, les murs, les bibliothèques, la glace, me faisait mieux sentir que, dans le total, c'était le reste, c'était moi-même qui avais changé, et me donnait ainsi cette impression que n'ont pas les enfants qui croient dans leur optimisme pessimiste, que les mystères de la vie, de l'amour, de la mort, sont réservés, qu'ils n'y participent pas, et qu'on aperçoit avec une douloureuse fierté avoir fait corps au cours des années avec votre propre vie (III, 542-543).

CHAPITRE VII: ALBERTINE ET LE TEMPS RETROUVÉ

[I]l y a des êtres... - et ç'avait été, dès la jeunesse, mon cas - pour qui tout ce qui a une valeur fixe, constatable par d'autres, la fortune, le succès, les hautes situations, ne compte pas; ce qu'il leur faut, ce sont des fantômes. Il y sacrifient tout le reste, mettent tout en oeuvre, font tout servir, à rencontrer tel fantôme. Mais celui-ci ne tarde pas à s'évanouir, alors on court après tel autre, quitte à revenir ensuite au premier (II, 1012).

Ce message des chemins de Balbec est l'un des derniers rappels au travail qui se font entendre au narrateur avant que l'éruption de la jalousie ne l'achemine irrémédiablement vers le drame de La Prisonnière, vers ce monde clos dominé par la jalousie et par la tentative de posséder l'insaisissable Albertine.

Avec la mort de la jeune fille, la jalousie, le regret, ne cessent longtemps de torturer le héros par les préoccupations spéciales qu'ils lui inspirent, préoccupations qui sont limitées dans leur portée mais qui tout de même lui permettent d'arriver à une variété de conclusions sur la nature de la personnalité, la genèse et les conditions de l'amour, le caractère subjectif de tous les rapports humains. A partir des particularités de son expérience, le narrateur se hausse à un niveau plus général de la pensée, mais les découvertes qu'il fait sont accompagnées de nouvelles méditations - nouveau repli sur soi-même - le conduisant à une prise de conscience de la signification profonde de l'expérience qu'il a vécue avec Albertine.

Presque dans sa totalité, son amour semble avoir été d'accomplissement de la prophétie des chemins de Balbec: "mon sort était de ne

poursuivre que ~~des~~ fantômes.." (II, 1012): malgré le bonheur de ses premières relations avec Albertine, cet amour a vite cessé d'être la réalité perméable qu'il le croyait être lors de son enfance. Même pris dans la première grande douleur de son amour pour Albertine, l'aveu de son intimité avec Mlle Vinteuil, il en est arrivé à se demander si sa souffrance n'était qu'une fiction et si la réalité de son expérience amoureuse n'était pas peut-être tout aussi illusoire.

Les maîtresses que j'ai les plus aimées n'ont coïncidé jamais avec mon amour pour elles. Cet amour était vrai, puisque je subordonnais toutes choses à les voir, à les garder pour moi seul, puisque je sanglotais si, un soir, je les avais attendues. Mais elles avaient plutôt la propriété d'éveiller cet amour, de le porter à son paroxysme, qu'elles n'en étaient l'image... Comme par un courant électrique j'ai été secoué par mes amours, je les ai vécus, je les ai sentis: jamais je n'ai pu arriver à les voir ou à les penser. J'incline même à croire que dans ces amours, ... sous l'apparence de la femme, c'est à ces forces invisibles dont elle est accessoirement accompagnée que nous nous adressons comme à d'obscures divinités (II, 1126-27).

Pourtant ces divinités ne seront pas longtemps évoquées chez Albertine. Le narrateur est pris dans l'engrenage où il n'est plus guère question de pénétrer dans les réalités supérieures qu'il a entrevues parfois en la femme; il s'agit plutôt de subir l'effritement des rêves tissés autour de l'Albertine profilée sur la mer.

Les dernières analyses du narrateur, face à cet amour, l'amènent ^{les} aux constatations/plus pessimistes. Cet amour dans tous ses aspects semble n'avoir été en somme que la projection de quelques phénomènes de son propre cœur, pur mécanisme psychologique qui échappait inexorablement à son contrôle. On dirait que tout l'aveuglement, tout l'automatisme que le narrateur a observés dans la société se

sont étendus jusqu'à sa conscience personnelle, non pas tellement dans ses méditations sur la mort, ou sur la jalousie, mais dans ses regrets mêmes et sa recherche futile des douceurs de la vie avec cette Albertine qu'il a perdue.

Songeant d'abord avec tendresse à ses dernières conversations avec la jeune fille, il se rend compte que l'intelligence qu'il admirait chez elle n'avait eu de valeur que par association avec la douceur de son caractère, "comme nous appelons douceur d'un fruit une certaine sensation qui n'est que dans notre palais" (III, 495); cette douceur étant moins une réalité tangible que le mirage de son propre désir de ne pas être méconnu par Albertine. "On désire être compris parce qu'on désire être aimé, et on désire être aimé parce qu'on aime" (III, 456). Le peu de bonheur qu'il a su tirer de ses rapports avec Albertine n'a été qu'un sentiment puéril de possession.

Ma joie d'avoir possédé un peu de l'intelligence d'Albertine et de son coeur ne venait pas de leur valeur intrinsèque, mais de ce que cette possession était un degré de plus dans ma possession totale d'Albertine, possession qui avait été mon but et ma chimère depuis le début. Quand nous parlons de la "gentillesse" d'une femme, nous ne faisons peut-être que projeter hors de nous le plaisir que nous éprouvons à la voir; comme les enfants quand ils se disent: "Mon cher petit lit, mon cher petit oreiller, mes chères petites aubépines" (III, 496).

Le souvenir d'avoir possédé un trésor que personne ne lui enlèverait plus, Albertine étant morte, lui apparaît maintenant un bien illusoire: "je ne l'avais possédé que parce que j'avais voulu me figurer que je la possédais" (III, 498). Et son amour, qui prend une plénitude et une immensité démesurées dans son souvenir, n'a eu en fait rien de nécessaire. S'il n'avait lu dans un traité d'archéologie

le nom de Balbec, il n'y serait jamais allé peut-être, et même arrivé à Balbec il n'aurait pas pu prévoir l'importance que prendrait plus tard à ses yeux la jeune fille profilée sur la mer, ni que cette même Albertine renouvelerait toutes les angoisses enfantines éprouvées auprès de sa mère. Et tout en comprenant rétrospectivement qu'il y a eu des analogies profondes entre ses amours pour Gilberte et pour Albertine, il dit qu'" à l'aide de Gilberte j'aurais pu aussipeu me figurer Albertine, et que je l'aimerais, que le souvenir de la sonate de Vinteuil ne m'eût permis de me figurer son septuor" (III, 502). De même, tout en devinant que les mêmes qualités de "sang riche" et de "rêverie inquiète" reviendront peut-être le tenter chez telle ou telle autre, il est incapable de lire dans l'avenir les traits de la femme particulière qui le séduira de nouveau.

Ce n'est que sa propre "douloureuse préoccupation" de la vie secrète d'Albertine qui a prêté à cette dernière une "cohésion permanente" sans "aucune fissure de distraction et d'oubli" (III, 502); la femme ayant éveillé en lui "mille éléments de tendresse existant... à l'état fragmentaire", ces éléments se sont associés dans son esprit à la personne d'Albertine pendant si longtemps que l'association même a forgé des chaînes d'habitude dont il n'a pas su se dégager. Par ailleurs son amour pour Albertine, comme pour toutes les jeunes filles de Balbec, a aussi tenu à l'angoisse.

[A] partir d'un certain âge nos amours, nos maîtresses sont filles de notre angoisse; notre passé, et les lésions physiques où il s'inscrit, déterminent notre avenir (III, 505).

La crainte que la jeune fille ne s'éloigne fouette l'imagination pour

créer, à partir du plus simple épisode, un fou roman d'amour. Même si quelque distraction eût pu faire un instant diversion, l'espoir de dominer Albertine reprit sans cesse le dessus, la situation sociale et la fortune du narrateur lui semblant éminemment propres à l'impressionner. Mais cet espoir a été vain.

Albertine étant pauvre, obscure, devait être heureuse de m'épouser. Et pourtant je n'avais pas pu la posséder pour moi seul. Que ce soit les conditions sociales, les prévisions de la sagesse, en vérité, on n'a pas de prises sur la vie d'un autre être... [J]e voyais maintenant que nous ne sommes pas libres de ne pas nous... forger [des malheurs inutiles] et que nous avons beau connaître notre volonté, les autres êtres ne lui obéissent pas. (III, 506-507).

Ni l'un ni l'autre n'a compris "ces douloureuses, ces inéluctables vérités" qui ont déterminé leur destin, pourtant ces vérités s'étaient glissées dans leurs mensonges.

Je me rappelais bien des mots que l'un et l'autre nous avions prononcés sans savoir alors la vérité qu'ils contenaient, même que nous avions dit en croyant nous jouer la comédie et dont la fausseté était bien bien peu intéressante; toute confinée dans notre pitoyable insincérité, auprès de ce qu'ils contenaient à notre insu. Mensonges, erreurs, en deçà de la réalité profonde que nous n'apercevions pas, vérité de l'au-delà, vérité de nos caractères dont les lois essentielles nous échappaient et demandent le Temps pour se révéler... (III, 507).

Ce qui eût été nécessaire pour sauver la situation, l'aveu d'Albertine qu'elle avait un goût pour les femmes, ne s'est jamais produit.

Albertine après sa fuite regrette sa cage et demande au héros de la reprendre près de lui; pourtant ni l'un ni l'autre n'a compris à temps où se trouvait leur bonheur, "soit que, tant que les choses sont possibles, on les diffère, soit qu'elles ne puissent prendre cette puissance d'attrait et cette apparente aisance de réalisation

que quand, projetées dans le vide idéal de l'imagination, elles sont soustraites à la submersion alourdissante, enlaidissante du milieu vital" (III, 508). La jeune fille s'est tue sur ses intimités féminines peut-être par crainte, peut-être par honte, mais les souvenirs que garde le narrateur de leurs entretiens à ce sujet ont aussi des lacunes dont il est responsable; faute d'attention lors des conversations, défaillance de la mémoire, indifférence à l'égard de telle rougeur ou de tel embarras d'Albertine dont il voudrait maintenant savoir la signification. Sa pensée tourne maintenant sur des données toujours incertaines, jamais plus vérifiables puisqu'Albertine est morte.

Son amour l'a conduit non seulement dans une impasse, mais l'a enlisé dans les marécages d'une vie fausse; pris dans l'"univers psycho-pathologique" (III, 457) de sa jalousie, en fin de compte il est resté indifférent à Albertine elle-même.

Le mensonge ne recommence à nous causer d'indignation, et la bonté la reconnaissance, qu'ils devaient toujours exciter en nous, que s'ils viennent d'une femme que nous aimons, et le désir physique a ce merveilleux pouvoir de rendre son prix à l'intelligence et des bases solides à la vie morale (III, 497).

Ce sont la reconnaissance, le mépris, du mensonge, qui lui ont manqué tout le long de son amour pour Albertine. La seule valeur durable qu'il ait reconnue dans leurs rapports n'est-ce pas qu'ils lui offraient un moyen de mieux approfondir la vie? Même plongé dans ses réflexions les plus sombres sur le caractère fictif et arbitraire des relations humaines, il a pu se dire que, malgré tout,

[i] l'était bien...qu'en me demandant sans cesse ce qu'[Albertine] pouvait faire, penser, vouloir, à chaque

instant, si elle comptait, si elle allait revenir, je tinsse ouverte cette porte de communication que l'amour avait pratiqué en moi, et sentisse la vie d'une autre submerger, par des écluses ouvertes, le réservoir qui n'aurait pas voulu devenir stagnant (III, 451).

Le sentiment de culpabilité qu'il éprouve devant la mort d'Albertine est dûe en partie au fait qu'il en a tiré égoïstement des avantages.

Il me semblait...dans les heures où je souffrais le moins, que je bénéficiais en quelque sorte de sa mort, car une femme est d'une plus grande utilité pour notre vie, si elle y est, au lieu d'un élément de bonheur, un instrument de chagrin, et il n'y en a pas une seule dont la possession soit aussi précieuse que celle des vérités qu'elle nous découvre en nous faisant souffrir (III, 496).

Mais ces vérités ne sont perçues qu'après coup, et la beauté, le bonheur possibles de son expérience doivent être appréciés rétrospectivement.

En perdant la vie je n'aurais pas perdu grand'chose; je n'aurais perdu qu'une forme vide, que le cadre vide d'un chef-d'oeuvre. Indifférent à ce que je pouvais désormais y faire entrer, mais heureux et fier de penser à ce qu'il avait contenu, je m'appuyais au souvenir de ces heures si douces et ce soutien moral me communiquait un bien-être que l'approche même de la mort n'aurait pas interrompu (III, 499).

Si à travers les examens de conscience du narrateur transparaissent ses intuitions d'un amour qui ouvre la porte à des vérités supérieures, ces intuitions ne restent pourtant qu'à l'état d'ébauche dans La Fugitive. Il faudra attendre Le Temps retrouvé pour que le narrateur se rende compte combien l'expérience avec Albertine aura contribué à l'éclosion de son oeuvre. En attendant, sa pensée ne fait de nouveau que s'occuper des problèmes insolubles relatifs à la vie d'Albertine qui ne cessent de se poser jusqu'à ce que l'habitude les efface de sa mémoire. A partir de ce moment-là, la visite à Venise, le retour à Tansonville sont à peu près les seuls épisodes qui nous permettent

de pénétrer directement dans la vie intime du narrateur.

Dans la ville longtemps rêvée de Venise, il ne cherche qu'à renouveler auprès d'autres femmes son amour d'Albertine, et même la soi-disant curiosité scientifique qu'il porte sur le désir caché derrière les joues d'une belle Autrichienne n'est que la survivance de sa curiosité jalouse d'Albertine (III, 650). Lorsque dans un accès tout passager d'indépendance vis-à-vis de sa mère il décide de rester seul à Venise, il se retrouve face à face avec une solitude si complète que la ville même n'est plus que l'écho de son coeur endolori:

[J]e me sentais seul, les choses m'étaient devenues étrangères, je n'avais plus assez de calme pour sortir de mon coeur palpitant et introduire en elles quelques stabilité. La ville que j'avais devant moi avait cessé d'être Venise. Sa personnalité, son nom, me paraissaient comme des fictions mensongères que je n'avais plus le courage d'inculper aux pierres... [D]ans ce site solitaire, irréel, glacial, sans sympathie pour moi, où j'allais rester seul, le chant de Sole mio s'élevait comme une déploration de la Venise que j'avais connue, et semblait prendre à témoin mon malheur (III, 652-653).

Un peu plus tard un séjour chez Gilberte à Tansonville ne lui apporte qu'indifférence, ou même mépris, pour les lieux où il avait passé son enfance. "J'étais désolé de voir combien peu je vivais mes années d'autrefois" (III, 692). En apprenant le sens d'un geste obscène que Gilberte lui faisait jadis sur le raidillon de Tansonville en recevant d'elle la confirmation des goûts particulier d'Albertine, il s'aperçoit qu'il est aussi loin de ces êtres qu'il aimait que s'ils étaient des morts. Toutefois son amour défunt pour Gilberte évoque parallèlement son amour également défunt pour Albertine, et c'est en rêve que sa mémoire involontaire la fait ressurgir dans

sa chambre de Tansonville une fois que son bras croit saisir la sonnette placée derrière son lit de Paris, où Albertine venait le soir coucher un moment près de lui. Mais il ne s'agit là que d'une sorte de mémoire animale, qui n'intéresse pas le coeur du narrateur. Rien ne subsiste des états d'âme anciens, même pas le chagrin:

[I]l y a dans ce monde où tout s'use, ou tout périt, une chose qui tombe en ruine, qui se détruit encore plus complètement, en laissant encore moins de vestiges que la Beauté: c'est le Chagrin (III, 695).

Ses promenades avec Gilberte du côté de Guermantes font éprouver au narrateur encore plus vivement que jadis le sentiment qu'il ne sera jamais capable d'écrire, maintenant surtout où il s'y joint "celui que mon imagination et ma sensibilité s'étaient affaiblies, quand je vis combien peu j'étais curieux de Combray" (III, 691). A partir de ce moment-là les préoccupations de l'écrivain prennent nettement le pas sur ses rêveries sentimentales.

La lecture d'un passage du Journal des Goncourt ne lui procure d'ailleurs qu'une satisfaction toute partielle. Il se rend compte qu'il y a en lui "un personnage qui savait plus ou moins bien regarder, mais c'était un personnage intermittent, ne reprenant vie que quand se manifestait quelque essence générale, commune à plusieurs choses, qui faisait sa nourriture et sa joie" (III, 718). Mais sa recherche d'une vérité générale "situé[e] à mi-profondeur, au-delà de l'apparence elle-même, dans une zone un peu plus en retrait" (III, 718) ne lui a pas rendu le charme profond des êtres, et ses "radiographies" de personnes observées dans la société n'ont jamais

été poussées jusqu'au bout - faute d'attention quand il était pris dans les plaisirs mondains, faute de se rappeler tel ou tel trait qui semblait trivial lors de l'événement. "Goncourt savait écouter, comme il savait voir; je ne le savais pas" (III, 721).

Pour des raisons médicales le narrateur se retire dans une maison de santé, où il passe de longues années sans renoncer tout à fait à ses projets d'écrire, sans jamais décider si la littérature a une valeur intrinsèque ou non, et toujours avec la croyance que ses propres dons littéraires sont négligeables.

Au moment de son retour à Paris après la guerre de 1914, son désenchantement en ce qui concerne la littérature est à son comble. Apercevant pendant un arrêt du train une rangée d'arbres, une maison, éclairées par le couchant, il relève avec exactitude et avec indifférence tous les détails de la scène qui aurait dû déclencher en lui un sentiment de joie devant cette beauté de la nature. Aux doutes sur ses propres capacités créatrices s'ajoute celui de l'existence même des entités qui seraient susceptibles de figurer dans une oeuvre d'art. Devant ce double néant qui se présente à son esprit, il n'hésite pas à rentrer dans la vie mondaine, commençant par une réunion chez la princesse de Guermantes.

A peine arrivé dans la cour de l'hôtel, trébuchant sur deux pavés inégaux, le narrateur se trouve de nouveau, et pour la première fois depuis de nombreuses années, rempli par la même félicité que lui avait procuré le goût de la petite madeleine. Tout son désillusionnement se convertit en extase.

[T]oute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires, et même de la réalité de la littérature, se trouvaient enlevés comme par enchantement (III, 866-867).

Il se trouve encore une fois face à face avec l'appel d'"une énigme de bonheur" à résoudre; cette fois-ci, tout Venise ressuscité par la sensation des dalles inégales de la cour, pareilles à celles du baptistère de Saint-Marc. En attendant dans la bibliothèque de l'hôtel, deux autres sensations, le bruit d'une cuiller contre une assiette, la raideur empesée d'une serviette, lui rendent la vision des arbres qu'il regardait en route pour Paris, et celle de sa première journée de Balbec.

Ces visions, loin de relever d'une "mémoire uniforme" (III, 869), intellectuelle, sont plutôt la résurrection vivante de tout le milieu, de toute l'atmosphère d'un moment du passé, qui échappe à l'étroitesse de cette mémoire raisonneuse, précisément parce que la raison n'a rien eu à voir avec l'impression de ce moment sur la sensibilité; le rapprochement d'une sensation actuelle et d'une sensation antérieure qui porte le reflet de toutes les circonstances qui l'entouraient, fait surgir de l'oubli des secteurs entiers de la vie passée du narrateur. Bien plus, dans cette perception de quelque chose de commun à la fois au passé et au présent, qui semble libérer l'essence permanente et habituellement cachée des choses, il lui est permis de goûter "la durée d'un éclair" ce que l'être n'appréhende jamais: "un peu de temps à l'éclat pur" (III, 872). Le plaisir qu'il éprouve alors est également incommensurable avec tous les autres plaisirs qu'il a connus, même ceux de l'amour, et c'est un plaisir de plus en plus exaltant et

qui seul est fécond.

Comme les satisfactions de l'amitié, de la vie mondaine, du voyage, de l'amour, paraissent avoir été vides et stériles! La recherche en elles de la signification de sa vie n'a été qu'un exercice de futilité; toutes les déceptions ne sont que "l'aspect varié que prend, selon le fait auquel ^{il}/s'applique, l'impuissance que nous avons à nous réaliser dans la jouissance matérielle, dans l'action effective" (III, 877). C'est à la contemplation introspective de l'essence de son propre passé, à la tâche de la fixer, qu'il va désormais se consacrer.

"J'avais trop expérimenté l'impossibilité d'attendre dans la réalité ce qui n'était qu'au fond de moi-même...Je n'allais donc pas tenter une expérience de plus dans la voie que je savais depuis longtemps ne mener à rien" (III, 877).

L'oeuvre d'art lui apparaît comme la recherche, la redécouverte de la "vraie vie" préexistante et cachée au fond de lui-même: "Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir" (III, 895). De sorte que "[l]a vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature".(III, 895).

Or le travail de l'artiste, c'est "exactement le contraire de celui que, à chaque minute, quand nous vivons détournés de nous-même, l'amour-propre, la passion, l'intelligence et l'habitude aussi accomplissent en nous" (III, 896), pour ensevelir nos "impressions vraies". Quant à l'intelligence, quoiqu'elle n'ait pas présidé à la formation de l'impression, elle redevient nécessaire pour effectuer

le redressement de l'"oblique discours intérieur" (III, 890) auquel l'impression a donné lieu; pour ramener tout ce discours, s'il s'agit de l'amour par exemple, "à la vérité ressentie dont [il] s'était tant écarté...[pour] abolir tout ce à quoi nous tenions le plus, ce qui a fait, seul à seul avec nous-même, dans des projets fiévreux de lettres et de démarches, notre entretien passionné avec nous-même" (III, 891). Pour bien déchiffrer "la figure de ce qu'on a senti" il faudra "abroger ses plus chères illusions, cesser de croire à l'objectivité de tout ce qu'on a élaboré soi-même, et, au lieu de se bercer une centième fois par ces mots: 'Elle était bien gentille', lire au travers: 'J'avais du plaisir à l'embrasser'" (III, 896).

Parallèlement à sa découverte que seule l'oeuvre d'art lui permettra de retrouver le Temps perdu, le narrateur prend conscience que tous les matériaux de sa future oeuvre littéraire, c'est sa vie passée - avec sa réserve de vérités révélées par les passions, les caractères ou les moeurs qui l'ont traversée.

[J]e compris que tous ces matériaux...étaient venus à moi, dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur, emmagasinés par moi, sans que je devinasse plus leur destination, leur survivance même, que la graine mettant en réserve tous les aliments qui nourriront la plante (III, 899).

Tout le désillusionnement du narrateur à l'égard de son incapacité à observer les autres s'évanouit devant cette découverte que, sans que lui-même se soit rendu compte de ce qu'en serait leur valeur ultime, tout le long de sa vie son instinct inconnu d'écrivain lui a fait inconsciemment cueillir auprès des êtres des observations, souvent d'apparence triviale, mais qui ont été tout de même des manifestations

d'une vérité générale. Si tous ceux que le narrateur a connus vont se trouver représentés au sein de son oeuvre, à titre de "porte-parole d'une loi psychologique" (III, 900), les femmes qu'il a aimées auront une place toute privilégiée dans l'élaboration du livre.

Sans doute, quand un insolent nous insulte, nous aurions mieux aimé qu'il nous louât, et surtout quand une femme que nous adorons nous trahit, que ne donnerions-nous pas pour qu'il en fût autrement! Mais le ressentissement de l'affront, les douleurs de l'abandon auraient alors été les terres que nous n'aurions jamais connues, et dont la découverte, si pénible qu'elle soit à l'homme, devient précieuse pour l'artiste (III, 901).

A l'expérience d'Albertine le narrateur, s'il n'obtint jamais son amour, ne dût-il pas de connaître "ce que c'est qu'éprouver de la souffrance de l'amour, et même, au commencement, du bonheur" (III, 902).

Transcrit en un langage universel, cet amour auquel il avait tant tenu apparaîtrait dans son livre "si dégagé d'un être que des lecteurs divers l'appliqueraient exactement à ce qu'ils avaient éprouvé pour d'autres femmes" (III, 902). Le livre de l'artiste lui apparaît comme un "grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés" (III, 903), car y reposent, utilisée par lui, dans une sorte d'"infidélité posthume", la destinée d'êtres chers ou indifférents qui a été révélatrice pour lui de tant de vérités.

Mais devais-je me scandaliser de cette infidélité posthume et que tel ou tel pût donner comme objet à mes sentiments des femmes inconnues, quand cette infidélité, cette division de l'amour entre plusieurs êtres, avait commencé avant même que j'écrivisse? J'avais bien souffert successivement pour Gilberte, pour Mme de Guermantes, pour Albertine. Successivement aussi je les avais oubliées, et seul mon amour, dédié à des êtres différents avait été durable. La profanation d'un de mes souvenirs par des lecteurs inconnus, je l'avais consommée avant eux (III, 902).

Pourtant si Albertine, comme tous ses autres amours, a été

oubliée par le narrateur au bout de quelques années, il se demande maintenant si l'oeuvre qu'il se sent prêt à réaliser ne pourrait être pour elle (comme pour sa grand'mère) qui avait tant souhaité qu'il se mît au travail un "accomplissement". L'art n'est-il pas la seule façon de conférer aux êtres chéris quelque survivance, malgré l'habitude qui les efface de la mémoire des vivants, les transcrivant en "un langage universel mais qui du moins sera permanent, qui ferait de ceux qui ne sont plus, en leur essence la plus vraie, une acquisition perpétuelle pour toutes les âmes" (III, 903)?

[N]otre amour n'appartient pas à l'être qui l'inspire, est salubre...principalement parce qu'il est une portion de notre âme, plus durable que les mois divers qui meurent successivement en nous, qui voudraient le retenir, et qui doit, quelque mal...que cela nous fasse, se détacher des êtres pour en restituer la généralité et donner cet amour, la compréhension de cet amour, à tous, à l'esprit universel et non à telle puis à telle en lesquelles tel ou tel de ceux que nous avons été successivement voudraient se fondre (III, 897).

La futilité même de l'expérience amoureuse peut devenir un signe de joie; en dissipant ses illusions, en le ramenant face à face avec ses propres chimères, les êtres dont le narrateur a été amoureux le forcent à entreprendre l'analyse de cette chimère.

[D]ans ce cas la littérature, recommençant le travail défait de l'illusion amoureuse, donne une sorte de survie à des sentiments qui n'existent plus...Là où la vie emmure, l'intelligence perce une issue, car s'il n'est pas de remède à un amour non partagé, on sort de la constatation d'une souffrance, ne fût-ce qu'en en tirant les conséquences qu'elle comporte. L'intelligence ne connaît point ces situations fermées de la vie sans issue (III, 905).

Ce n'est nullement le bonheur amoureux qui aidera à l'élaboration de l'oeuvre, mais plutôt le chagrin, dont il faut profiter même si l'être qui l'inspire n'existe que dans notre imagination. "Suffisante

pour notre bien est cette vie illusoire que donnent à des rivaux inexistants notre soupçon, notre jalousie" (III, 905). Quelque bien que le bonheur fasse à notre corps, ce n'est que le chagrin qui nous approche du réel; il est indispensable pour nous "remettre ...dans la vérité, nous forcer à prendre les choses au sérieux, arrachant chaque fois les mauvaises herbes de l'habitude, du scepticisme, de la légèreté, de l'indifférence" (III, 906). Les souffrances, tout en effritant notre vie, ajoutent à la matière de l'oeuvre; les idées dégagées par la souffrance^y sont des succédanés, "succédanés dans l'ordre du temps seulement, d'ailleurs, car il semble que l'élément premier ce soit l'Idée, et le chagrin, seulement le mode selon lequel certaines Idées entrent d'abord en nous" (III, 906). Vu dans cette perspective, le bonheur amoureux n'a que le mérite de former avec un autre être des "liens bien doux et bien forts de confiance et d'attachement" qui, une fois qu'ils sont rompus, créent les malheurs qui, sans ce bonheur préalable, "seraient restés sans cruauté et par conséquent sans fruit" (III, 907).

Pour le long travail de la création artistique il faut s'inspirer de nombreuses expériences d'amour, de nombreuses souffrances, mais la variété même des modèles confère à la peinture de l'amour une plus grande généralité. Il faut noter d'ailleurs que les divers amours de chacun se ressemblent.

[A] l'être que nous avons le plus aimé nous ne sommes pas si fidèle qu'à nous-même, et nous l'oublions tôt ou tard pour pouvoir - puisque c'est un des traits de nous-même - recommencer à aimer (III, 908).

Et même quand les bonheurs ou les douleurs d'un amour particulier ne

fourniraient pas directement la matière de l'oeuvre, ils nous incitent à chercher cette matière, et par là se rendent utiles.

L'imagination, la pensée peuvent être des machines admirables en soi, mais elles peuvent être inertes. La souffrance alors les met en marche... L'idée de la souffrance préalable s'associe à l'idée du travail, on a peur de chaque nouvelle oeuvre en pensant aux douleurs qu'il faudra supporter d'abord pour l'imaginer (III, 908-909).

Mais le Temps déjà est retrouvé, et l'amour d'Albertine, couronnant tous les autres, trouve sa place comme incitation à la recherche et comme inspiration de l'oeuvre que le narrateur à la fois se met à écrire et a presque fini d'écrire; les échecs de la vie trouveront dans le roman leur compensation: "tant qu'il ne s'agit que de la vie, on se ruine, on se rend malade, on se tue pour des mensonges" (III, 909). Mais les mensonges et les douleurs de la vie lui auront finalement profité.

Les chagrins sont des serviteurs obscurs, détestés, contre lesquels on lutte, sous l'empire de qui on tombe de plus en plus, des serviteurs atroces, impossibles à remplacer et qui par des voies souterraines nous mènent à la vérité et à la mort. Heureux ceux qui ont rencontré la première avant la seconde, et pourquoi, si proches qu'elles doivent être l'une de l'autre, l'heure de la vérité a sonné avant l'heure de la mort! (III, 910).

CONCLUSION

Le cycle d'Albertine constitue sans doute la série d'épisodes la plus riche qui marque la vie du héros et a une place d'une importance primordiale dans l'ensemble du roman.

Comme histoire d'amour, l'épisode dépasse de loin en profondeur les amours de Swann ou de Charlus. "Un amour de Swann" met en valeur les grandes lignes de la philosophie proustienne de l'amour, mais on ne prend vraiment conscience de la valeur foncière de l'épisode que lorsque le narrateur se trouve lui-même aux prises avec la passion et reprend, en la poussant à l'extrême, l'expérience de Swann; son aveuglement, sa jalousie, son désir de séquestration qu'il ne réalisa que lorsque la femme aimée lui fut devenue indifférente. Si Swann représente ce que le narrateur, sur le plan spirituel, a pu craindre de devenir lui-même, Charlus représente ce dont il a le plus horreur au point de vue moral. Ces deux autres grands cycles prêtent toutefois, chacun à sa manière, des traits au cycle d'Albertine, bien que les trois univers, ceux de Swann, de Charlus, d'Albertine évoluent pour la plupart indépendamment les uns des autres. C'est Swann qui sert d'intermédiaire entre le héros et le pays de Balbec, et c'est à son amour pour Odette que le narrateur^{se}/réfère dans son amour d'Albertine, pour s'apercevoir en dernier lieu que malgré les analogies entre leurs expériences, les connaissances de la vie et de l'art qu'il sait extraire de sa propre vie dépassent celles que Swann a tirées de la sienne. Le cycle de Charlus recoupe peu souvent celui d'Albertine, au moins d'une manière directe - il n'y a eu qu'une

complicité passagère entre Albertine et Morel, mais la grande importance de ce cycle par rapport à l'amour du narrateur, c'est qu'il démontre sous une forme élaborée le monde de Sodome, auquel répond l'univers de Gomorrhe que le héros découvre caché au plus secret du coeur de son plus grand amour. L'aventure avec la jeune fille de Balbec amène le héros face à face avec ses deux plus grandes hantises, celle du livre à écrire et celle de la perversion sexuelle, et à la fin il aura raison de toutes deux.

Car l'amour d'Albertine est la plus grande de toutes ses expériences amoureuses; c'est la seule où entrent tous les éléments de son être au moment où il se détache du foyer familial dans le printemps de son âge. Le bonheur qu'Albertine lui procure est le seul vraiment authentique qu'il lui soit jamais donné dans le domaine de l'amour. Gilberte n'a fait que déblayer le chemin en montrant la futilité d'un amour platonique; le rêve qui se fixe sur Albertine, par contre, est fait du désir de possession, de la soif de tendresse et d'épanchement, de l'espoir du bonheur, qui ressortent des profondeurs d'une sensibilité au moment où elle s'ouvre, au seuil même de sa maturité. Mais ce rêve bientôt commence à se transformer; l'intimité devient vite signe d'ennui, une fois qu'elle est réellement vécue; et dès qu'il devine qu'une partie de la vie d'Albertine lui échappe, que son amour n'est peut-être pas totalement exclusif, le héros est rejeté dans la souffrance et dans la jalousie dont il s'était cru libéré lors de son départ pour Balbec. De toute façon cet amour très vite le détourne de sa pensée, soit qu'il soit heureux avec Albertine, soit, et plus encore, lorsqu'il est sous l'effet de sa

souffrance et de sa jalousie. La réalité intérieure et extérieure qui alimentait ses rêves et ses méditations est envahie par des visions d'Albertine dans les bras des autres. Ainsi toutes ses forces intellectuelles passent chaque jour dans un effort absurde pour maîtriser Albertine, pour lutter contre tous les êtres pervers qui surgissent dans son imagination. Son but ultime est de subjuguier la volonté d'Albertine, de se l'assimiler comme un corps étranger qui se serait installé dans sa propre chair; mais ce corps, logé là d'une part à cause du doute du narrateur quant à la normalité sexuelle et à la fidélité d'Albertine, (et par suite par l'incertitude où il est de la considérer comme un objet digne de son amour), d'autre part à cause du fait qu'elle seule a le pouvoir de lui rendre le calme et l'illusion du rêve réalisé, ce corps-là ne reste pas inerte; loin de se laisser absorber, à la différence de la mère, Albertine est rebelle et insoumise. Même dans les moments où le drame de leurs relations se relâche, où le narrateur retrouve le calme nécessaire pour poursuivre ses rêves, la jeune fille est source de lassitude et d'ennui. La prisonnière qui lui échappe par l'intérieur réussit paradoxalement à le rendre lui même captif, et d'une manière absolue; prisonnier dans l'espace, prisonnier de l'idée-fixe de son amour, de sorte qu'Albertine empoisonne en lui toute possibilité de bonheur avant même que ce bonheur se réalise. La "teinte maîtresse" qu'il tiendra de son premier désir pour elle détendra inexorablement sur toutes ses amours nouvelles, bien que de loin en loin il arrive à se détacher de son expérience pour la reconnaître comme un mensonge, une fiction sans aucun rapport avec la vraie vie qu'il espère toujours

retrouver avec bonheur. La mort d'Albertine le libère à la longue de sa souffrance, mais avant cette libération il passera par les découvertes les plus douloureuses de ce qu'a été l'essence de son amour: non seulement la tentative d'assimiler Albertine a été vaine, mais plus tragiquement encore, tout effort de connaître la vie des autres est voué à l'échec; non seulement la volonté de chacun est indomptable, mais le mystère de tout être est absolu, et la solitude de chaque personne est totale. L'amour n'offre aucune issue de soi-même, mais plutôt ne fait que reconstituer dans les années de la maturité les traits de la personnalité de l'enfant, qui demandait la soumission, la tendresse exclusive des autres; même les façons dont il essaye de détourner sa douleur, en croyant en mythe d'un dénouement miraculeux qui arrangerait tout, sans nul effort de sa part, en pensant qu'"on" ne le laissera pas longtemps souffrir, ne sont qu'autant de reprises des articles de foi de son enfance. A la fin l'amour qui le portait, homme, vers la femme, s'éparpille dans l'oubli, et il ne peut que retourner vers la mère pour se délivrer de toute nouvelle souffrance et pour trouver un refuge contre le vice qui a su s'insinuer jusque dans la femme dont il s'était épris.

L'amour d'Albertine révèle que tout dans la vie affective des êtres se réduit à des fantômes. Les sollicitations de l'art, qui semblaient offrir un autre moyen d'accéder à la "vraie vie", sont pourtant presque toujours écartées en faveur de la poursuite de fantômes, tant que le narrateur est aux prises avec Albertine et avec l'amour qu'elle lui a inspiré. Tous ses aperçus intellectuels de la nullité, de la

futilité de cette expérience, de l'illusion qu'est l'amour, aperçus qu'il a eus tant chez les autres qu'en lui même, ne prévalent en rien sur le drame qui se joue dans son coeur et auquel il n'a pas en réalité le pouvoir de mettre fin.

Toutefois il se rend compte parfois que sa souffrance a une valeur spéciale en lui donnant accès à la vie des autres, sur laquelle, sans l'amour, il n'aurait jamais cherché à rien apprendre; en lui révélant aussi, par une suite de désastres successifs, surgis du dehors, le contenu vaste et insoupçonné de sa propre sensibilité. La mise en contact avec d'"obscurés et d'inaccessibles divinités" qu'il cherchait en la femme, bien qu'il y ait cru parfois, s'avère aussi illusoire que la possession d'Albertine, au moins dans le sens où cet idéal pourrait être envisagé comme une source de bien-être. D'autre part la souffrance le mène sinon au bonheur, du moins à une prise de conscience de lui-même, et par là lui fait pressentir qu'il y a des vérités à extraire de la vie de tous les jours. Et cette prise de conscience chez le narrateur sera la grande valeur de l'expérience de cet amour d'Albertine.

Arrivé à la matinée chez la princesse de Guermantes, le narrateur a atteint un point mort; l'art et la vie affective sont tous deux des chemins qui ne mènent qu'au néant. Mais la découverte miraculeuse de la vocation transforme toute sa déception en joie. Les vérités qu'il a tirées de son amour viennent justement fournir les matériaux même de l'oeuvre à laquelle il décide de se consacrer, et dont nous venons de terminer la lecture. L'amour d'Albertine, dans tout ce qu'il révèle du subjectivisme de l'amour, du mécanisme

fatal qui a déterminé la vie du héros, du grand amas d'autres lois qui s'en dégagent, trouve dans ce dernier chapitre sa valeur de généralité et sa justification ultime, et le cycle nous paraît maintenant non seulement une grande source de vérités pour le héros, mais aussi l'illustration de toutes ces vérités au sein de l'oeuvre. Pourtant dans cette oeuvre la figure particulière d'Albertine s'effacera presque complètement; elle n'a valu que par le dur apprentissage de la vie qu'elle a fait subir au narrateur; à son tour tout ce qui constituait le personnage même sera sacrifié pour que le général puisse être préservé.

[L]a loi cruelle de l'art est que les êtres meurent et que nous-mêmes mourions en épuisant toutes les souffrances, pour que pousse l'herbe non de l'oubli mais de la vie éternelle, l'herbe drue des oeuvres fécondes, sur laquelle les générations viendront faire gaiement, sans souci de ceux qui dorment en dessous, leur "déjeuner sur l'herbe" (III, 1038).

NOTES

Chapitre I

1. Edmond Jaloux, "Sur la psychologie de Marcel Proust," Nouvelle Revue Française (nouvelle série), 10^e année, 112 (1^{er} janvier 1923), p.154.

Chapitre V

1. Germaine Brée, Marcel Proust and Deliverance from Time (Londres: Chatto & Windus, 1956), p. 175.
2. Albert Feuillerat, Comment Marcel Proust a composé son roman (New Haven: Yale University Press, 1934), pp.209-216.
3. Feuillerat, p. 217.
4. Edmund Wilson, Axel's Castle: A Study in the Imaginative Literature of 1870-1930 (New York: Charles Scribners Sons, 1931), pp.174-184.
5. Brée, Marcel Proust..., pp.178-182.
6. Harold March, The Two Worlds of Marcel Proust (Philadelphie: University of Pennsylvania Press, 1948), pp.112-119.
7. André Maurois, A la recherche de Marcel Proust (Paris: Hachette, 1949), pp.220-234.
8. Justin O'Brien, "Albertine the Ambiguous: Notes on Proust's Transposition of Sexes," PMLA, LXIV, 5 (December 1949), pp.933-952.
9. Harry Levin et Justin O'Brien, "Proust, Gide and the Sexes," PMLA, LXV (June 1950), pp.648-652.
10. Lynes, Carlos, Jr., "Proust and Albertine: On the Limits of Autobiography and of Psychological Truth in the Novel" The Journal of Aesthetics and Art Criticism, 10, 4 (June 1962), pp.328-337.
11. George D. Painter, Marcel Proust: A Biography (Londres: Chatto & Windus, 1956).
12. Richard H. Barker, Marcel Proust: A Biography (New York: Grosset & Dunlap Inc., 1962).
13. Voir en particulier Louis Martin-Chauffier, "Proust and the double 'I' of two characters," Partisan Review, XVI, 10 (October 1949), pp.1011-26; et Michihiko Suzuki, "Le 'je' proustien," Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray, 9(1959), pp.69-82.

14. Edmond Jaloux, "Sur la psychologie de Marcel Proust," Nouvelle Revue Française (nouvelle série), 10^e année, 112 (1^{er} janvier 1923), p. 151.
15. Pour une discussion plus détaillée des images de la fleur, de la mer et de l'oiseau comme clefs de la caractérisation d'Albertine, voir l'article suivant, dont nous nous sommes fréquemment inspiré au cours de ce chapitre:
Nicholas Kostis, "Albertine: Characterization through Image and Symbol," PMLA, 84, 1 (January 1969), pp.125-135.

Chapitre VI

1. Voir en particulier Edmund Wilson: Axel's Castle, p.182.
2. André Maurois, "Attitude scientifique de Proust," Nouvelle Revue Française (nouvelle série), 10^e année, 112 (1^{er} janvier 1923), p.163.
3. Charles N. Clark, "Love and Time: the Erotic Imagery of Marcel Proust," Yale French Studies, 11 (1953), p.81.
4. Claude-Edmonde Magny, Histoire du roman français depuis 1918 (Paris: Editions du Seuil, 1950), pp.171-172.
5. Jean Rousset, "Notes sur la structure d'A la recherche du temps perdu," Revue des sciences humaines, 79 (juillet-septembre 1955), p.397.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE

I. L'oeuvre de Proust

A la recherche du temps perdu

1. Du côté de chez Swann. Paris: Bernard Grasset, 1913; Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1917.
2. A l'ombre des jeunes filles en fleurs. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1918.
3. Le Côté de Guermantes I. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1920.
4. Le Côté de Guermantes II. Sodome et Gomorrhe I. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1921.
5. Sodome et Gomorrhe II. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1922.
6. La Prisonnière. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1923.
7. Albertine disparue. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1925.
8. Le Temps retrouvé. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1927.

A la recherche du temps perdu: texte établi et présenté par Pierre Clarac et André Ferré. Paris: Gallimard, 1954 (Éditions de la Pléiade), 3 volumes.

II. Biographie

1. Barker, Richard H. Marcel Proust: A Biography. New York: Grosset & Dunlap Inc., 1962 (The Universal Library).
Édition originale: New York; Criterion Books, 1958.
2. Painter, George D. Marcel Proust: A Biography. Londres: Chatto & Windus, 1965, 2 volumes. Édition originale: Proust: The Early Years et Proust: The Later Years. Boston/Toronto: Little, Brown and Company, 1959 et 1965 respectivement.

III. Ouvrages de critique

A. Critique strictement proustienne

a. Livres

1. Bersani, Leo. Marcel Proust: The Fictions of Life and of Art. New York: Oxford University Press, 1965.
2. Blondel, Charles. La Psychographie de Marcel Proust. Paris: J. Vrin, 1932.
3. Bonnet, Henri. Le Progrès spirituel dans l'oeuvre de Marcel Proust: I. Le Monde, l'amour et l'amitié. Paris: J. Vrin, 1946.
4. Brée, Germaine. Marcel Proust and Deliverance from Time. Londres: Chatto & Windus, 1956.
5. Crémieux, Benjamin. Du côté de Marcel Proust. Paris: Éditions Lemargot, 1929.
6. Fernandez, Ramon. Proust. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1943 (Collection A la gloire de...).
7. Feuillerat, Albert. Comment Marcel Proust a composé son roman. New Haven: Yale University Press, 1934 (Yale Romantic Studies VII).
8. Girard, René, éd. Proust: A Collection of Critical Essays. Englewood Cliffs: Prentice-Hall Inc., 1962 (Spectrum Books).
9. Haldane, Charlotte. Proust. Londres: Arthur Baker Ltd., 1951.
10. Hindus, Milton. The Proustian Vision. Carbondale, Ill.: Southern Illinois University Press, 1954 (Arcturus Books, 1967).
11. March, Harold. The Two Worlds of Marcel Proust. Philadelphie: University of Pennsylvania Press, 1948.
12. Mauriac, Claude. Proust par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1953 (Collection Écrivains pour toujours).
13. Maurois, André. A la recherche de Marcel Proust. Paris: Hachette, 1949.
14. Mein, Margaret. Proust's Challenge to Time. Manchester: Manchester University Press, 1962.

15. Moss, Howard. The Magic Lantern of Marcel Proust. New York: Grosset & Dunlap Inc., 1966 (The Universal Library).
16. Nathan, Jacques. La Morale de Proust. Paris: Nizet, 1953.
17. Pierre-Quint, Léon. Marcel Proust: sa vie, son oeuvre. Paris: Éditions du Sagittaire, 1946.
18. Piroué, Georges. Par les chemins de Marcel Proust. Neuchâtel: La Baconnière, 1954.
19. Poulet, Georges. L'Espace proustien. Paris: Gallimard, 1963.
20. Yale French Studies, no.34, June 1965 (numéro consacré entièrement à Marcel Proust).

b. Articles

1. Bataille, Georges. "Marcel Proust et la mère profanée". Critique, 1, 7 (décembre 1946), 601-611.
2. Beauchamp, Louis de. "Des atavismes reposaient sur son visage". La Revue de Paris, 73^e année, octobre 1966, 86-95.
3. Berl, Emmanuel. "L'Amour dans l'oeuvre de Proust". Preuves, 175 (septembre 1965), 26-36.
4. Bibesco, Prince Antoine. "The Heartlessness of Marcel Proust". The Cornhill Magazine, 164, 983 (Summer 1950), 421-428.
5. Birn, Randi Marie. "Love and Communication: An Interpretation of Proust's Albertine". The French Review, XL, 2 (November 1966), 221-228.
6. Black, Carl John, Jr. "Albertine as an Allegorical Figure of Time". The Romanic Review, LIV, 3 (October 1963), 171-186.
7. Brée, Germaine. "New Trends in Proust Criticism". Symposium, V, 1 (May 1951), 62-71.
8. Cabire, Emma. "La Conception subjectiviste de l'amour chez Proust". Nouvelle Revue Française (nouvelle série), 10^e année, 112 (1^{er} janvier 1923), 212-221.
9. Chantal, René de. "Proust et Phèdre". Études françaises (Montréal), 1, 2 (juin 1965), 87-114.

10. Clark, Charles N. "Love and Time: the Erotic Imagery of Marcel Proust". Yale French Studies, 11 (1953), 80-90.
11. Cruikshank, John. "The Shifting World of Marcel Proust". The Critical Quarterly, 8, 3(Autumn 1966), 220-228.
12. Dugas, L. "L'Oubli d'après Marcel Proust". Revue bleue, 69, 20 (17 octobre 1931), 627-633.
13. Fernandez, Ramon. "La garantie des sentiments et les intermittences du coeur". Nouvelle Revue Française, XXII, avril 1924, 389-408.
14. Fowlie, Wallace. "Proust and the French Novel". Sewanee Review, LXXI, 4(October-December 1963), 569-584.
15. Graham, Victor E. "Water Imagery and Symbolism in Proust". The Romanic Review, L, 2(April 1959), 118-128.
16. _____ . "Proust's Alchemy". Modern Language Review, LX, 2(April 1965), 197-206.
17. Grubbs, Henry A. "Two Treatments of a Subject: Proust's 'La regarder dormir' and Valéry's La Dormeuse". PMLA, LXXI, 5 (December 1956), 900-909.
18. Guthrie, Ramon. "Proust's La Prisonnière, page 231". The Explicator, VIII, 8 (June 1950), item 57.
19. Hyde, John K. "Proust, His Jews and His Jewishness". The French Review, XXXIX, 6 (May 1966), 837-848.
20. Jaloux, Edmond. "Sur la psychologie de Marcel Proust". Nouvelle Revue Française (nouvelle série), 10^e année, 112 (1^{er} janvier 1923), 151-161.
21. Jefferson, Louise M. "Proust and Racine". Yale French Studies, 34 (June 1965), 99-105.
22. Johnson, J. Theodore, Jr. "From Artistic Celibacy to Artistic Contemplation". Yale French Studies, 34 (June 1965), 81-89.
23. Jones, David L. "Dolorès disparue". Symposium, XX, 2 (Summer 1966), 135-140.
24. Kostis, Nicholas. "Albertine: Characterization through Image and Symbol". PMLA, 84, 1 (January 1969), 125-135.
25. Levin, Harry. Préface aux Letters of Marcel Proust, éd. Mina Curtiss. New York: Random House, 1949.

26. Levin, Harry et O'Brien, Justin. "Proust, Gide and the Sexes". PMLA, LXV (June 1950), 648-653.
27. Lewis, Philip E. "Idealism and Reality". Yale French Studies, 34 (June 1965), 24-28.
28. Lynes, Carlos, Jr. "Proust and Albertine: On the Limits of Autobiography and of Psychological Truth in the Novel". The Journal of Aesthetics and Art Criticism, 10, 4 (June 1952), 328-337.
29. McMahon, Joseph H. "From Things to Themes". Yale French Studies, 34 (June 1965), 5-17.
30. Marabini, Claudio. "I personaggi proustiani della Recherche". Nuova Antologia, 498, 1991 (novembre 1966), 319-328.
31. March, Harold. "The Proustian Manner". The Romanic Review, XXXV, 1 (February 1944), 52-72.
32. _____. "The Imprisoned". Yale French Studies, 34 (June 1965), 43-54.
33. Martin-Chauffier, Louis. "Proust and the double 'I' of two Characters". Partisan Review, XVI, 10 (October 1949), 1011-26.
34. Mauriac, François. "Notes". Nouvelle Revue Française, XXII, avril 1924, 489-493.
35. Maurois, André. "Attitude scientifique de Proust". Nouvelle Revue Française (nouvelle série), 10^e année, 112 (1^{er} janvier 1923), 162-165.
36. Moloney, Michael F. "The Enigma of Time: Proust, Virginia Woolf, Faulkner". Thought: Fordham University Quarterly, XXXII, 124 (Spring 1957), 69-85.
37. Murray, Jack. "The Mystery of Others". Yale French Studies, 34 (June 1965), 65-72.
38. O'Brien, Justin. "Albertine the Ambiguous: Notes on Proust's Transposition of Sexes". PMLA, LXIV, 5 (December 1949), 933-952.
39. Pardee, W. Hearne. "The Images of Vision". Yale French Studies, 34 (June 1965), 19-28.
40. Philip, Michel. "The Hidden Onlooker". Yale French Studies, 34 (June 1965), 37-42.

41. Rodgers, Brian C. "Narrative Tones and Perspectives in Proust's Novel". Modern Language Review, LX, 2 (April 1965), 207-211.
42. Rousset, Jean. "Notes sur la structure d'A la recherche du temps perdu". Revue des Sciences humaines, 79 (juillet-septembre 1955), 387-395.
43. Smithner, Eric. "Les Poupées intérieures de Marcel Proust". The French Review, XXXII, 6 (May 1959), 520-526.
44. Suzuki, Michihiko. "Le 'je' proustien". Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray, 9 (1959), 69-88.
45. Testa, Corrado. "Proust e la vocazione letteraria". Letterature moderne, XI, 4 (luglio-agosto 1961), 506-512.
46. Thibaudeau, Barbara. "Condemned to Lie". Yale French Studies, 34 (June 1965), 55-63.
47. Truffaut, L. "Proust destructeur?" Die Neueren Sprachen, 11 (1962), 224-234.

B. Ouvrages de critique générale

1. Albérès, R.M. Histoire du roman moderne. Paris: Albin Michel, 1962.
2. Amer, Henry. "Littérature et portrait: Retz, Saint-Simon, Chateaubriand, Proust". Études françaises (Montréal), 3, 2 (mai 1967), 131-168.
3. Beebe, Maurice. Ivory Towers and Sacred Founts: The Artist as Hero in Fiction from Goethe to Joyce. New York: New York University Press, 1964.
4. Cazamian, L. A History of French Literature. Oxford: The Clarendon Press, 1955.
5. Dudek, Louis. The First Person in Literature: Six Talks for CBC Radio. Toronto: Canadian Broadcasting Corporation, 1967.
6. Magny, Claude-Edmonde. Histoire du roman français depuis 1918. Paris: Editions du Seuil, 1950.
7. Peyre, Henri. French Novelists of Today. New York: Oxford University Press, 1967 (Galaxy Books). Titre original: The Contemporary French Novel (Oxford University Press, 1955).

8. Turnell, Martin. The Novel in France: Mme de la Fayette, Laclos, Constant, Stendhal, Balzac, Flaubert, Proust. Londres: Hamish Hamilton, 1950.
9. Wilson, Edmund. Axel's Castle: A Study in the Imaginative Literature of 1870-1930. New York: Charles Scribner's Sons, 1931 et 1958.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Préface	1
Première partie: Analyse du cycle d'Albertine	
Chapitre I: L'Ébauche d'une idylle	6
Chapitre II: Le Rebondissement d'un amour de vacances	23
Chapitre III: Huis-clos	38
Chapitre IV: La libération	63
Seconde partie: Autour du cycle d'Albertine	
Chapitre V: Les Visages d'Albertine	80
Chapitre VI: Albertine, l'amour et le temps perdu	106
Chapitre VII: Albertine et le Temps retrouvé.	130
Conclusion	147
Notes	153
Essai de bibliographie	155
Table des matières	162